

10e Année-No 1

Janvier 1917

NOTRE ROMAN COMPLET :

# La JEUNE FILLE de KILLEENA

85642

PAR H. DE FONSECA

# La Revue Populaire

10<sup>e</sup>

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.

G. A. DUMONT

LIBRAIRE

1212, Rue St. Denis



Femmes Siamoises prisonnières. (Voir intérieur)

**Numéro de 164 pages**

On y trouve : Un roman complet, un autre petit roman, un curieux article sur le Siam avec de superbes illustrations originales, et quantité d'autres articles.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>

Edit.-Propriétaires

200, Boulevard St-Laurent.

# FOURRURES ÉLÉGANTES ET CONFORTABLES

Que cherchez-vous avant tout, Mesdames, lorsque vous désirez acquérir une fourrure ? La réponse est facile : vous cherchez le nouveau, le chic et l'originalité. Vous trouverez ces qualités réunies dans les magnifiques manteaux et parures que nous exposons en ce moment.

Outre le précieux avantage du choix que notre merveilleux assortiment offre aux acheteurs, un autre point mérite aussi considération :

**Nos prix sont extrêmement modiques, relativement à la qualité de nos fourrures.**

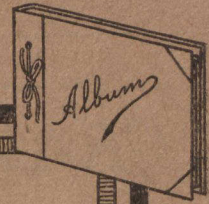
Pour la commodité de nos clients, nos salons sont maintenant ouverts tous les soirs, sauf le mercredi et le jeudi.

Les visiteurs sont toujours gracieusement accueillis par notre personnel.



*Cheval Desjardins & Co*  
*Limitée*

130, RUE SAINT-DENIS



# La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. MUSEES.

LIVRES DE CLASSE: français, anglais, latins, grecs. SAYNETES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux. Jouets.

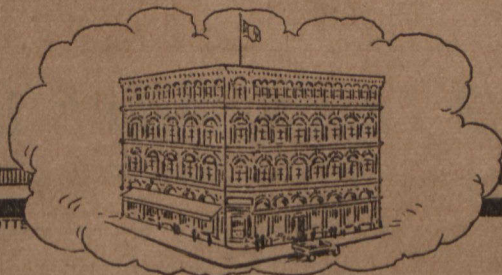
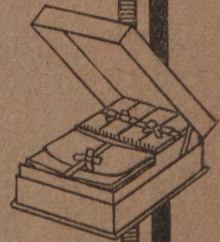
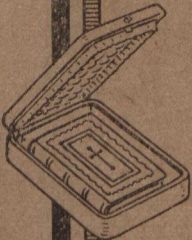
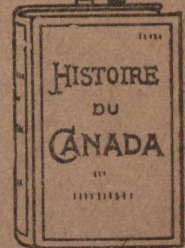
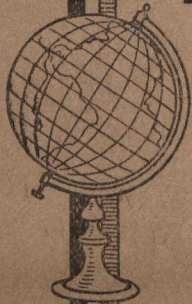
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature. Histoire, Romans. Economie sociale. Théâtre. Sciences. Arts. Métiers. Manuels. Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie **GRANGER FRÈRES**, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.  
MONTREAL



**GRAVEZ CE NUMERO DANS  
VOTRE MEMOIRE**

**Uptown 7640**

C'EST LE NUMERO  
DE TELEPHONE DE LA

**Toilet Laundry Co., Limitée**

La plus grande buanderie donnant  
la plus grande satisfaction, un ser-  
vice parfait, et un travail irrépro-  
chable.

**VALET SERVICE**  
**de PREMIERE CLASSE**

*Cette buanderie est recom-  
mandée par The Montreal  
Housewife's League.*

**N'oubliez Pas ce Numéro de Téléphone**



**“ RELISEZ LA PREMIERE LIGNE ”**

## SOMMAIRE DU NUMERO DE JANVIER 1917

	Pages		Pages
Année nouvelle .....	7	Cesare Battisti .....	104
A travers les fusées incendiaires .....	8	Les Héroïsmes de la guerre .....	105
Travaux féminins .....	11	L'atavisme Humique .....	105
Pour nettoyer les touches de piano .....	11	Comment on leur parle .....	106
Le lavage des objets en soie .....	12	La beauté de la Kultur .....	106
Augmentation du pouvoir éclairant .....	12	La Kultur au Cameroun .....	10
Vêtements de bébé .....	12	Journalisme boche .....	107
Engrais pour les rosiers .....	12	L'avertissement .....	108
Parfum pour papier à lettre .....	13	Exécution des dessins animés .....	109
La famee des lampes .....	13	Dans le centre de l'Afrique .....	111
Reuleau double pour la pâte .....	13	Curiosités littéraires .....	114
Éponge fleurie .....	13	Un poisson-lanterne .....	115
Travaux d'amateurs. Fabrication d'une balance.	14	Deux légendes .....	117
Cabinet de toilette et de médecine .....	15	Le bois le plus léger .....	118
Un crime inexplicable .....	16	Des premiers canons aux monstres actuels .....	119
Au mystérieux pays de Siam, par A. Fortier...	17	Les ballons-réclames .....	122
La profanation de la Mecque .....	24	Guérison des aphtes .....	123
<b>LE LANGAGE DES FLEURS DU MOIS DE</b>		<b>MOSAÏQUE : Nouvelle mode .....</b>	<b>123</b>
<b>JANVIER .....</b>	<b>25</b>	Une horloge compliquée .....	123
Les contrastes de l'hérédité .....	27	Une tribu de géants .....	123
Petit presseoir à fruits .....	28	Le plus anciens billets de banque .....	124
Histoire des bijoux .....	29	Merveilleuse invention .....	124
Une expérience amusante .....	31	Rien ne ne perd .....	124
Les fleurs considérées comme aliments .....	32	Contre l'ivresse sur le front .....	125
Poids d'or africains .....	33	Croisade contre les célibataires .....	125
Un grand guerrier .....	33	Un fameux colis postal .....	125
Le quinquina .....	34	Le nombre des journaux .....	126
<b>ROMAN :</b>		Le signalement d'un poète .....	126
<b>La jeune fille de Killesna,</b>		Le français tel qu'on le parle .....	126
<b>par H. de Fonseca ...</b>	<b>35</b>	La vie humaine .....	127
Chez nos amis les Roumains .....	69	Méthode originale .....	127
La plus grande toile d'araignée .....	71	L'arbre le plus précieux .....	127
Un fameux pied d'appareil photographique .....	72	Les pigeons de Venise .....	127
Le peintre de la reine (nouvelle historique) .....	73	La terre qui n'est à personne .....	128
La viande de renne .....	91	Course composite .....	128
Un moderne Jonas .....	92	Les balles photographiées dans leur course .....	129
Le général russe Alexief .....	93	L'homme sans larynx .....	130
L'Eglise Ste-Sophie de Constantinople .....	95	<b>COURS POPULAIRES. (Les marées) .....</b>	<b>131</b>
L'anthropométrie chez les Célestes .....	97	L'aventure d'Edgar le chimpanzé .....	133
Un poète inconnu .....	98	Bêtes réputées incombustibles .....	134
<b>ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :</b>		La terre qui brûle .....	135
Le zinc en temps de guerre .....	99	Une plante utile (l'arnica) .....	136
Un cuirassé au radoub .....	100	L'asphyxie .....	137
Dans le civil .....	100	La magie en famille .....	139
La guerre et ses conséquences .....	101	Mikado, tenno ou kouti .....	140
L'anneau magique .....	102	Le rêve des allemands .....	141
Déchets de lard .....	102	Savon de toilette économique .....	142
La note de blanchissage .....	102	La guérison de diverses maladies .....	144
Traités comme ils le méritent .....	102	Le périscope .....	146
Les bienfaits de la Kultur .....	103	Pansements au sucre ou à la sciure .....	148
La charade du bourgmestre .....	103	Les amusements des petits chinois .....	150
Le trésor dans une tranchée .....	103	Les ennemis des serpents .....	152
Les réserves d'or .....	104	Capitulation avec les honneurs de la guerre .....	154
Kaiseriana .....	104	Comment on calme les vagues .....	156
		La supériorité des animaux .....	160
		Le teint des différentes races .....	160
		Engrais pour les plantes d'appartement .....	162

# THOMAS DUSSAULT,

**Bottier**  
**Fashionable**

**Bottier**  
**Fashionable**



281, RUE SAINTE-CATHERINE EST

TEL EST 2434 - - MONTREAL

# La Revue Populaire

Vol. 9, No 12

Montréal, Décembre 1916

## ABONNEMENT.

Canada et États-Unis:  
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts  
Montréal et Étranger:  
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESETTE & Cie,  
Éditeurs-Propriétaires,  
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-  
que mois.

LA REVUE POPULAIRE  
offre ses meilleurs voeux de bonne année  
à toute sa fidèle et gracieuse  
clientèle.

## Année-Nouvelle

DANS le vide des choses du passé, une année de plus vient de tomber. Année qui fut sans doute joyeuse pour quelques privilégiés mais qui sema le deuil dans des milliers et des milliers de coeurs et qui fit pleurer des larmes de sang...

Que de choses mortes avec 1916... Que d'êtres disparus dont seul le douloureux souvenir nous reste, obsédant... que de bonheurs détruits, que de rêves écroulés, que d'avenirs modifiés contrairement à ce qu'on les espérait...

Que d'illusions mortes également!...

Toutefois, étrangeté c'est vrai, mais consolation pour le coeur humain, il semble parfois que c'est dans l'excès du mal que nous trouvons notre plus puissant réconfort.

La douleur affine l'esprit en meurtrissant le coeur, elle nous rend plus observateurs de ce qui nous entoure et nous fait porter plus d'attention à mille détails que nous dédaignons peut-être auparavant et qui peuvent être cause de notre bonheur ou de notre malheur.

Les chagrins, les revers et les deuils sont la meilleure pierre de touche de l'amitié franche, sincère et désintéressée; ils illustrent d'une manière absolue et frappante les vers du poète latin qui a dit : *Donec eris felix...* Oui, tant que tu seras heureux, les amis seront nombreux; viennent les mauvais jours et tu seras seul!

Soul? Peut-être!...

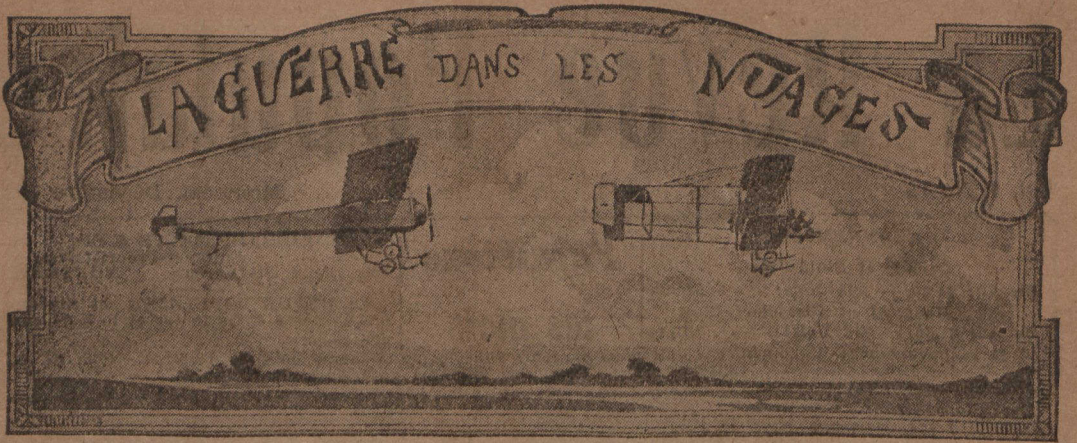
Délivré des parasites, des êtres encombrants, inutiles, pervers dans leur flatterie et parfois dangereux... Plutôt cela et c'est là le bon côté des épreuves. Ceux-là disparus, l'on distingue mieux, autour de soi, dans les rangs éclaircis de ceux qui restent, ceux que l'amitié seule maintient auprès de nous.

Ceux-là, aimons-les sincèrement, grandement et noblement avec le plus pur et le meilleur de notre âme car ils ont la valeur du diamant comme sa rareté.

Que cette pensée soutienne ceux pour qui l'année qui vient d'expirer aura été cruelle et ceux-là sont, hélas, nombreux! Que 1917 leur apporte un peu de joie, un peu d'amitié franche, de soutien moral, de gaieté au coeur et de sourire dans les yeux rongés par les pleurs.

C'est notre meilleur voeu au seuil de l'année nouvelle.

ROGER FRANCOEUR.



## A TRAVERS LES FUSÉES INCENDIAIRES

**A**u moment de l'attaque de Champagne, une escadrille avait reçu la mission d'aller détruire une usine d'électricité qui transmettait le courant dans les fils de fer barbelés.

Pendant deux jours, six avions du camp retranché de Paris bombardèrent, à trois reprises, dont une fois la nuit, l'objectif qu'ils parvinrent à détruire. L'expédition nocturne fut la plus efficace. L'un des observateurs bombardiers en fit le récit. C'est lui qui, lors de l'agression de Paris par un zeppelin, poursuivit le bandit de l'air pendant 35 milles avec son pilote habituel.

—Jamais dîner ne fut plus gai, raconta-t-il. En descendant du terrain où nos appareils devaient nous attendre jusqu'à 10 heures, le chauffeur avait enfoncé un passage à niveau, sans mal pour la voiture, ni pour son contenu.

Le capitaine avait pris la chose en riant. L'un de nos camarades faisait des plaisanteries. Mon pilote et moi, moins gais par nature, étions malgré tout satisfaits

de sentir possible la destruction de l'objectif à atteindre, difficile, mais si utile. Car l'objectif utile à détruire, ce n'est pas tous les jours qu'on le rencontre, en aviation.

A neuf heures, départ de la petite ville endormie, les deux voitures se suivant. Cette nuit de fin d'été est claire et tiède et, sur la route, la poussière de l'auto fait comme une fumée argentée. Le champ est baigné de clarté lunaire, au point que les appareils et les mécaniciens ont chacun leur ombre nette sur le sol.

Au ciel, la lune ronde apparaît comme un plat d'argent, éclairant l'espace et ne laissant place que pour le clignotement timide de quelques étoiles. Le silence enveloppe toute la campagne, tout dort, mais de temps en temps un coup sourd le soulève puis tout retombe dans le calme : seuls, veillent les canons.

### LE DÉPART

Un ronflement sonore anime le plateau. C'est le chef d'escadrille qui part. Il dé-



colle vite, file cent verges à ras du sol, vire et revient, encore un tour. Devant la lune, on le voit comme en plein jour. Il n'hésite pas et pique vers l'ennemi.

L'étape est longue, il prendra de la hauteur en route, a-t-il dit. Le ronronnement du moteur se perd dans la nuit vers le Nord-Est. Une étoile filante, puis quatre. Tiens! l'ennemi tire la nuit, maintenant? Il est vrai qu'il peut voir.

Au tour d'un maréchal des logis. Son moteur bafouille. Il revient au départ, vérifie en hâte sa machine et, pendant ce temps, un autre s'en va. Il repart; toujours les ratés, il décolle tout de même—quelle folie!—le ronflement s'arrondit, il tourne, revient, mais, pour monter, il vire encore. Quelques nouveaux ratés. Que fait-il? Il s'en va droit vers le but. Ça, c'est beau.

A nous. Mon pilote, qui ne laisse rien au hasard, fait le tour de l'appareil, vérifie l'arrimage des cartes, le zéro des altimètres. En route. Nous roulons longtemps sur la terre rude et sèche du chaume, et je maintiens nos bombes avec le genou. Nous sommes en l'air.

La campagne est presque aussi claire que par un soleil de décembre à 7 heures du matin; surtout face à la lune, les haies, les buissons, les moindres obstacles se détachent en silhouettes nettes. Nous montons à trois mille pieds. Les carrés des champs, les maisons des villages demeurent visibles: allons-y. Les lignes! Tout est calme. Nous montons toujours.

Qu'est ceci? Un projecteur? Eh oui! et encore un autre. Je les pointe sur ma carte. Tout à coup, à côté d'eux, un éclair, puis trois, quatre. On vise sur nous? Mentalement je compte vingt secondes. Les éclatements coïncident à peu près avec mon calcul. Ils sont au moins à quatre

kilomètres sur notre droite. Ça va. Les projecteurs nous cherchent méthodiquement en faisant les ciseaux. Vainement, d'ailleurs, nous sommes trop loin. Leurs canons continuent à tirer dans la lune.

#### L'OBJECTIF

Voici la forêt: le calme est revenu, regardons le moteur. Il crache régulièrement des aigrettes de flamme, et ma lampe éclaire les graisseurs, me les montre normalement pleins. La forêt est traversée, la rivière apparaît au loin ainsi que les prairies. Devans nous, je reconnais l'objectif. Mon compagnon me le montre du doigt:

—Oui, je l'ai vu.

—On descend?

—Oui...

Le moteur est au ralenti à neuf cents tours et nous descendons. La cible me paraît encore trop petite, je crie: "A gauche!..." et nous descendons toujours. La main sur la clef du lance-bombes, l'œil au viseur, j'attends. Au moment où je tourne la clef, comme si ma bombe avait été un marteau de forgeron faisant jaillir des étincelles d'une pièce de fer sur l'enclume, une gerbe d'étoiles fuse vers nous. Elles montent en sifflant, nous rejoignent, nous dépassent, et, laissant derrière elles une traînée d'étincelles, vont se perdre dans le ciel, loin, bien loin devant nous. Ce doit être une fusée incendiaire.

Nous avons passé la rivière et, comme nous avons encore des bombes, nous revenons: une, deux, trois fusées montent vers nous et nous croisent. On dirait des volées de mitraille incandescente. Une bombe. L'ennemi l'a entendu descendre et se cache sans doute. Profitons de ce répit pour lancer les autres. L'objectif se pré-

sente à souhait et les bombes filent en moins d'une seconde... Ça y est.

Oui, mais la pluie de fusées recommence. Un champ vert, à droite, apparaît tout illuminé. C'est de là qu'elles partent. Plein moteur et tout à la montée, nous filons vers le nord. Une fusée nous rejoint et, passant en-dessous, éclaire tout l'appareil. Elle va se perdre à un mille au delà de nous. Malgré moi, je me dis : "Ils vont nous avoir", car ils ont encore au moins trente secondes pour cela, et c'est long trente secondes. Deux autres nous dépassent à droite. On y voit, comme en plein jour, ciel et terre.

Nous allons y laisser notre peau et avec le feu à bord par-dessus le marché. Instinctivement, je détache la mitrailleuse et me retourne. Oh ! en voilà trois qui montent, et moi, vieux tireur, si je ne me trompe, celles-là sont tirées juste.

"Virez !... Virez !" L'appareil s'incline brusquement à gauche et plonge. Dix étoiles de feu nous entourent. Il me semble entendre un coup sourd et je vois nettement cinq ou six éclats enflammés traverser notre cellule parallèlement aux plans. Malgré tout, la manoeuvre a réussi, car le gros de la gerbe a passé au-dessus de nous et à droite. Virage à gauche en plongée et une nouvelle bordée passe tout près, à notre gauche. Maintenant l'occasion est perdue pour eux, car nous nous éloignons et leur tir s'écarte de plus en plus.

Le calme revient, et nous voilà de nouveau au-dessus des prés endormis. Seul un gros incendie qui rougeoie dans le lointain anime la campagne : c'est le résultat du passage de l'escadrille !

Nous continuons notre route. Nous rentrons avec la satisfaction de savoir qu'un feu a été allumé, mais avec le regret de ne pas en connaître la portée.

#### LA GARE DE T...

La gare de T... Une fusée chenille verte, puis deux roses montent doucement vers le ciel. C'est joli et, en apparence, inoffensif, vu la distance. Simple feu d'artifice ; comme nous n'avons plus de bombes, nous n'approchons pas. Nous gagnons un peu vers le nord-ouest pour naviguer en pays plus calme. La lune éclaire la nature sereine et rien ne trouble plus la terre. Seul le ronflement de notre moteur emplît le ciel. Nous montons. Les projecteurs, au loin, nous cherchent toujours.

Voyons l'appareil. Tout à l'heure, la fusée incendiaire qui nous a frôlés et en partie traversés a fait un bruit sourd ; je me retourne et, avec ma lampe, j'inspecte le moteur. Rien. Ah ! si, une des cordes à piano de suspension est cassée. Heureusement, j'ai fait mettre un câble de sécurité et elle n'ira sans doute pas taper dans l'hélice.

S'il n'y a rien d'autre là, où je ne peux pas voir de la nacelle, nous devons rentrer. Bientôt nous apercevons le signal de notre terrain. Encore 10 milles. Le calme est complet. Les lignes, les champs, notre champ, nous descendons ; les feux d'essence à terre, nos projecteurs de bord nous permettent de nous poser comme en plein jour. Et ma prière monte vers Celui qui, malgré les attaques ennemies, nous a permis de revenir et peut-être d'avoir puni les envahisseurs de notre pays et aidé un peu à sa délivrance pour l'attaque prochaine.

Ce bombardement se déroula entre 11 heures du soir et minuit 34. Six avions y prirent part, qui lancèrent avec efficacité cinq obus de 155, quarante-deux de 75 et quatre bidons incendiaires.



## Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

**C**E sac porte-monnaie qui sépare automatiquement les pièces, suivant leur diamètre, est appelé à rendre de grands services principalement aux conducteurs de chars et aux autres personnes obligées de rendre souvent de la monnaie. Ce brevet est récent. Le sac comprend deux poches l'une devant l'autre. Le fond de la poche arrière avance au-dessous de celle de devant dont le fond est constitué par une

ayant la facilité de retirer les pièces désirées lorsqu'on veut donner le change. Etant ainsi triées automatiquement quand on veut donner le change on prend les petites pièces dans la poche d'arrière et les grosses dans celle de devant.

En ajoutant à cette sorte de porte-monnaie un plus grand nombre de poches on pourrait obtenir la séparation automatique d'un plus grand nombre de sortes de pièces.

— o —

### POUR NETTOYER LES TOUCHES DE PIANO

**O**N peut entretenir l'éclat et la blancheur des touches de piano, en les frottant de temps en temps avec un morceau de mousseline trempée dans l'alcool. Cela suffit pour les empêcher de jaunir et n'abîme pas l'ivoire.

Si les touches sont déjà jaunes, on peut leur rendre leur éclat primitif en les frottant avec un morceau de flanelle trempée dans de l'eau de Cologne. Quelques vieilles et quelque jaunes qu'elles soient, l'emploi continu, pendant quelque temps, d'acide oxalique, les fera redevenir aussi blanches que dans leur jeunesse, mais il faut prendre garde de ne pas toucher avec l'acide d'autres parties du piano.

— o —



*Nouveau sac porte-monnaie qui assortit automatiquement les pièces d'après leur diamètre.*

sorte de crible dont les ouvertures sont juste de la grandeur suffisante pour laisser passer à travers les pièces du plus petit diamètre, tandis que les autres d'un diamètre plus grand y sont retenues. L'idée de l'invention est de permettre de mettre indistinctement toutes les pièces perçues dans la poche de devant, tout en

PROCEDE POUR LAVER DIVERS  
OBJETS EN SOIE LEGERE, TELS  
QUE FOULARDS, TABLIERS,  
ECHARPES, ETC.,

**PRENEZ** de l'eau chaude dans laquelle vous ajouterez un quart de cuillère à café de bicarbonate de soude. Faites refroidir votre eau, jusqu'à ce que vous puissiez y tenir la main sans vous brûler.

Vous y faites, alors, tremper vos objets trois à cinq minutes environ; vous les frottez légèrement entre vos deux mains, les versez sans les tordre; puis vous les rincez dans deux eaux tièdes, où vous aurez ajouté la même quantité de bicarbonate de soude que tout à l'heure.

Cela fait, suivant le nombre des objets lavés, prenez quelques blancs d'œufs, que vous battez en neige, trempez vos objets dedans, serrez-les légèrement et secouez-les bien. Ensuite, roulez-les dans une serviette, et, au bout de cinq ou dix minutes, lorsqu'ils sont encore humides, vous les repassez à travers un linge fin d'abord, puis à même ensuite.

Vous obtenez de cette façon une soie brillante et souple, très agréable à manier.

AUGMENTATION DU POUVOIR  
ECLAIRANT

**ON** peut augmenter l'intensité et la blancheur de la lumière, d'une lampe d'appareil à projection, en ajoutant du camphre au pétrole. Pour un litre de pétrole, on prend environ une once de camphre.

VETEMENTS DE BEBE

**LORSQUE** le bébé pleure, la première question que nous nous posons c'est : "Est-ce qu'une épingle le pique?" Les plus nouvelles choses dans les vêtements pour bébés, sont en tricot et sans épingle, parmi ces vêtements, il y a des petites bandes, des petites chemises et des jupons, etc., tous sont attachés au moyen de padou étroit. Il faut bien remarquer encore qu'il n'y a pas de boutons à poser, et



Vêtements pour habiller les bébés sans avoir recours aux épingles.

qu'il faudra coudre de nouveau après chaque lavage; il n'y a pas non plus de boutonnière à faire. Tous sont attachés avec du padou comme nous l'avons dit ci-dessus et sont très faciles à mettre et à ôter.

ENGRAIS POUR LES ROSIERS

**METTEZ** de la suie dans un vieux sac, jetez ce sac dans un baquet d'eau pendant quelques jours. Quand l'eau aura pris la couleur du vin de Porto (et ce sera du vrai vin pour les rosiers), vous donnerez

un léger labour aux rosiers, vous ménagerez une cuvette autour de chaque pied, et vous y verserez à volonté l'eau de suie en question: ne craignez pas d'en mettre trop, jusqu'à ce que le sol ne l'absorbe plus.

En procédant de cette manière au départ de la végétation, les feuilles des rosiers deviendront d'un beau vert foncé, les pousses seront fortes et donneront de belles fleurs.

— o —

### PARFUM POUR PAPIER A LETTRE

**HUMECTEZ** quelques feuilles de papier buvard avec l'essence à votre goût; empaquetez-les et laissez-les sécher en les pressant fortement.

En interposant ainsi entre les feuilles séchées, des feuilles de papier à lettre, et en les laissant séjourner quelques heures sous pression, elles se saturent du parfum dont le buvard est imprégné, et son usage durera assez longtemps, si l'on a la précaution de le conserver entre du linge pour éviter l'évaporation.

— o —

### POUR PREVENIR LA FUMEE DES LAMPES

**INDEPENDAMMENT** d'une taille imparfaite de la mèche et de la mauvaise qualité de l'huile, une lampe peut fumer, si la mèche elle-même n'est pas de qualité irréprochable. Dans ce cas, trempez votre mèche dans du vinaigre fort, faites-la bien sécher, puis employez-la comme à l'ordinaire.

Elle donnera alors une lumière claire et brillante qui vous dédommagera de l'embarras insignifiant résultant de cette préparation fort simple.

— o —

### ROULEAU DOUBLE POUR LA PATE

**LE** fait que deux rouleaux à pâte font plus d'ouvrage qu'un seul avec une dépense égale de force, a donné lieu à l'invention d'un double rouleau. Deux rouleaux en bois sont placés parallèlement, et les poignées sont mises au-dessus plutôt que de faire saillie de chaque côté. Cette commodité pour la cuisine ne coûte que soixante-quinze centimes.



— o —

### EPONGE FLEURIE

**POUR** utiliser une vieille éponge, nettoyez-la bien, imprégnez-la modérément d'eau claire, et, dans les cavités, introduisez des graines variées de trèfle rouge, de millet, de lin, de pourpier, etc., en un mot, de toutes sortes de plantes à feuillage et floraison hâtifs et variés.

Suspendez l'éponge dans votre vestibule, ou mieux encore dans l'embrasure d'une fenêtre, à cause de l'air et de la lumière, arrosez-la un peu tous les matins, avec une pomme d'arrosoir, et, au bout de huit ou dix jours, vous verrez se développer toutes ces graines, et produire une boule fleurie du plus gracieux effet.

— o —

On ne connaît qu'une seule statue de marbre ayant des cils sculptés. Cette statue représente le sommeil d'Ariane et elle fait partie du trésor du Vatican. Elle a été trouvée en 1503.



## COMMENT FAIRE SOI-MÊME UNE BALANCE

Il est toujours utile d'avoir une balance dans son intérieur de maison.

On évitera ainsi d'être trompé par les bons fournisseurs dont on devra exiger d'autant plus le poids juste des victuailles qu'ils nous apportent que le prix en augmente chaque jour d'une façon désespérante.

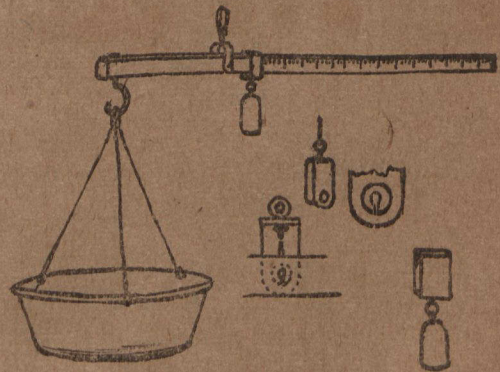
Pour ceux qui n'en ont point et qui voudraient s'en faire une à peu de frais, voici les moyens et les données pour la réussite.

Une longue barre de bois, solide, 30 pouces de long, 1 pouce sur  $1\frac{1}{2}$  de large sera la base principale de la balance. De chaque côté de la tige sera fixée une espèce de bande de fer d' $\frac{1}{8}$  d'épaisseur, d'1 pouce de large et 6 de long. Une sorte de petit chevalet avec une aiguille indicatrice, circulera le long de la tige sans qu'il y ait frottement. Un poids, de la forme d'un oeuf,  $\frac{1}{4}$  de pouce épais et  $1\frac{3}{4}$  de long sera attaché à ce petit chevalet.

On percera un trou à l'extrémité de la barre où passera une petite tige finissant par un crochet en acier où sera suspendu au moyen de trois chaînes, une sorte de bassin de 12 pouces de diamètres à peu près et où seront déposés les objets à peser.

Entre le chevalet et l'autre extrémité où se trouve le crochet, c'est-à-dire  $\frac{1}{8}$  de là, on fera un trou pour y fixer, au moyen d'un petit boulon traversant le bois d'un côté à l'autre, un demi cerceau relié par ce même boulon qui sera le support de toute la balance.

Les deux côtés de la barre de fer seront marqués pour indiquer poids et mesure.



Petite balance dite "Romaine".

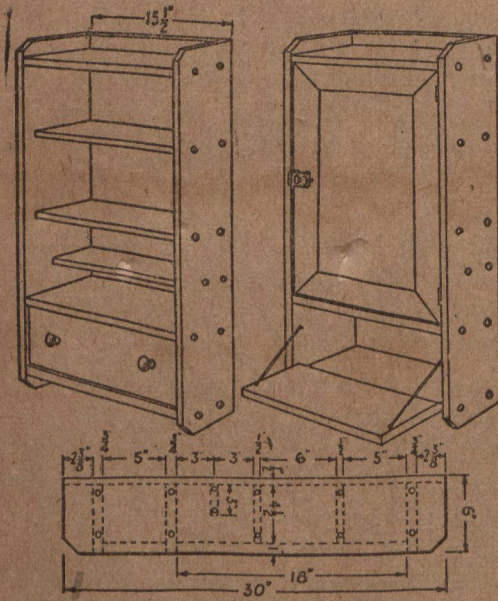
Ainsi pour marquer, on se servira d'une livre de marchandise, on marque d'un trait la place que marque l'aiguille, on y met de nouveau une livre et quart; puis on y marque d'un nouveau trait la place marqué par l'aiguille; on continue ainsi jusqu'au bout.

On calcule que 30 ou 40 livres pourront être le poids maximum de la force de la balance.

CABINET DE TOILETTE ET DE MÉDECINE POUR  
SALLE DE BAIN

Une salle de bain est indispensable pour le bien-être du chez soi.

Aux maisons modernes que l'on construit de nos jours, on semble donner un soin tout particulier à l'installation de la salle de bain et c'est un excellent progrès.



Détails du cabinet de toilette.

Combien un bain matinal rend frais et dispos pour la journée comme aussi il repose des fatigues d'une longue marche ou d'un travail accablant !

Un tas de petits objets de toilette, tels que boîtes de parfumeries différentes, eau de toilette, brosses, éponges, savonnettes, médicaments pour usages externes, etc., sont l'accompagnement et l'ornementation de la salle de bain. Autant pour ne pas laisser traîner épars ces objets, que pour

donner un coup d'oeil plus charmant à la salle, voici le moyen de confectionner vous même, un petit cabinet de toilette et de médecine, dont les mesures sont indiquées ci-après.

Ce sera un petit meuble aussi commode qu'utile pour vous.

Largeur, du haut, bas, et de la tablette du bas, 3 pouces  $\frac{3}{4}$  x  $5\frac{1}{2}$  x 14.

Tablettes supérieures : 2 pouces  $\frac{1}{2}$  x  $4\frac{1}{2}$  x 14.

Tablette inférieure (une) : 1 pouce  $\frac{1}{2}$  x 3 x 14.

Les côtés auront : 2 pouces  $\frac{3}{4}$  x 6 x 30.

Dos du cabinet : 1 pouce  $\frac{1}{2}$  x 14 x 30.

Tiroir du bas (devant) : 1 pouce  $\frac{3}{4}$  x 5 x 14.

De plus 1 loquet pour la porte du miroir.

Une paire de charnières de  $1\frac{1}{2}$  pouces pour même porte.

Une paire de charnières de  $1\frac{1}{4}$  pouces pour petite porte du bas avec deux boutons ou poignées en bois.

Une petite serrure et 2 petites chaînettes de 2 pouces finiront le cabinet de toilette.

Il faut en plus pour l'assemblage des différents morceaux du cabinet de petites vis de la largeur de  $1\frac{1}{4}$  de pouce. En tout 46-22 pour fixer les côtés ou tablettes, 8 pour les côtés d'en arrière et 18 pour visser le dos du cabinet aux différentes tablettes.

On pourra monter le tout avec des clous, à remplacer ensuite par des vis, ce qui, du reste, vous permettra de faire vos trous avec plus de facilité.

Vernissez ensuite d'un beau blanc, le petit cabinet et vous aurez ainsi une confortable place pour y déposer vos menus objets de toilette.

— o —

## Un Crime Inexplicable

**LES** actes odieux commis à Lille, Roubaix et Tourcoing, par les boches qui, en plein vingtième siècle ont trouvé le moyen de ressusciter l'esclavage antique, ont inspiré à Gustave Hervé, dans son journal "La Victoire", ces lignes vibrantes :

"On étonnerait les boches en leur disant que tous leurs crimes antérieurs réunis n'étaient rien à côté de celui qu'ils viennent de commettre à Lille.

"C'est qu'ils ne connaissent pas "la France". "Elle" pardonnera peut-être aux Allemands un jour tout le reste, mais d'avoir osé porter leurs sales pattes sur nos jeunes filles, c'est un crime inexplicable dont "les Français se souviendront à travers les siècles", et qu'il faut que le gouvernement allemand et son peuple sachent qu'ils paieront cher.

"Ah ! qu'ils viennent donc maintenant, les pacifistes bêlants, parler de faire en ce moment la paix avec ces tortionnaires avant que justice soit faite. Ils seront bien reçus. Et les neutres qui se sont tus quand l'Allemagne commettait ses forfaits antérieurs, quelle autorité morale s'imaginent-ils qu'ils garderont en Europe, au lendemain de la guerre, s'ils assistent, les bras croisés, sans tirer l'épée, à ce dernier attentat, le plus crapuleux de tous contre le droit international.

Qu'est-ce que pensent nos amis d'Espagne, qui, sur certain chapitre sont si chatouilleux en matière d'honneur, de l'outrage fait à nos femmes ? Est-ce qu'après leur dernier exploit, une seule voix osera s'élever dans toute l'Espagne pour approuver ces saligauds ?"

Voilà ce que pense Hervé.

Quand on se rappelle qu'Hervé, avant

la guerre, depuis des années, était le chef des antimilitaristes de France, l'homme qui, se sachant suivi et soutenu par un grand nombre de citoyens français faisait trembler le gouvernement, quand on se rappelle qu'il est un des plus coupables, parmi ceux qui empêchaient la France de se tenir prête à la guerre, en prêchant ses théories que tous les hommes sont frères et qu'il n'y aurait plus jamais de guerre, on peut et on doit croire à sa sincérité.

Oui, Hervé, comme tous les autres pacifistes et antimilitaristes français, était de bonne foi quand il prêchait ses théories. Il croyait fermement que les socialistes allemands étaient comme lui, de bonne foi, et qu'ils empêcheraient toute guerre contre la France et l'Allemagne.

Mais le réveil a été dur aux premières menaces de guerre, les socialistes allemands ont marché comme un seul homme derrière leur Kaiser avec, au fond du cœur la même haine contre la France.

Il est à souhaiter qu'Hervé, dont l'autorité est si grande, ne trouve pas la mort sur les champs de bataille, son énergie indomptable, son talent d'écrivain et son autorité sur les masses ouvrières à les emploiera dignement pour lutter contre le retour aux erreurs du passé.

Comme lui, tout le peuple français se souviendra que les crimes des allemands sont inexplicables.

—o—

Quand une personne tombe à l'eau, un simple chapeau de feutre peut être employé comme bouée de sauvetage. En plaçant le chapeau sur l'eau, les bords en bas de façon que l'air s'emmagasine dans le fond du chapeau on peut, en se soutenant après les bords, se maintenir assez longtemps à la surface de façon à donner aux secours le temps d'arriver.



# AU MYSTERIEUX PAYS DU SIAM

*Par Auguste Fortier*

Le Siam ayant été peu exploré est peu connu. Situé en Asie, entre le Cambodge, à l'est, et la Birmanie à l'ouest, le royaume de Siam n'est sur le chemin d'aucun des navires qui suivent les grandes routes de navigation; les steamers qui vont de Singapore à Hong-Kong, doivent faire un long détour, s'ils veulent aborder au Siam. C'est un des rares pays d'Asie qui ne soit point tombé sous la domination européenne; sa population est d'environ huit millions d'habitants, et sa superficie est quinze fois moindre que celle du Canada. Il y fait une chaleur épouvantable car nous ne sommes qu'à une quinzaine de degrés de l'Equateur.

Le Roi actuellement régnant est Sa Majesté Chao Fa Maha Vajiravudh; son prédécesseur Chulalonghorn avait cinq cents femmes dans son palais... Vajiravudh a fait de grands changements. Le Roi est tout puissant, ayant même le droit de choisir son successeur.

La religion de l'Etat est le Bouddhisme, les temples et les monastères abondent. Tout Siamois vraiment Bouddhiste doit passer deux ans de sa jeunesse dans un monastère à étudier la religion; il revêt le costume de prêtre Bouddhiste, qui est un drap jaune entortillé autour du corps.

Le Siamois est un type mi-chinois, mi-hindou, de couleur jaune, petit de taille. Les femmes ont les cheveux coupés en brousse, et je vous avouerai qu'à première

vue il est difficile de distinguer une femme d'un homme. Le costume est presque le même. Pour la femme il se compose d'un pantalon bouffant, et d'une chemisette, ou blouse collante, ou encore d'une soierie quelconque de couleurs criardes; l'homme porte également un pantalon bouffant, et une écharpe enroulée à l'entour du buste; si c'est un Siamois qui pose à l'homme élégant, il portera un pale-



*Femme Siamoise, en costume de rue.  
Photo par Auguste Fortier.*

tot taillé à l'Européenne, mais il conservera toujours son pantalon bouffant.

Les femmes Siamoises seraient assez jolies (bien que quelques-unes aient les lèvres très épaisses) si elles n'avaient pas le mauvais goût de se noircir les dents. Elles renouvellent l'opération au moins une fois l'an; pendant toute une journée, elles se promènent avec un chiffon sur la bouche, sans manger, sans parler. Sans parler! Pensez donc que cela doit être dur pour une femme. Cette double rangée de dents noires enlève aux Siamoises une bonne partie de leur beauté, mais au Siam on n'est pas de cette opinion. Imaginez-vous donc si nos gentilles Canadiennes-françaises faisaient la même chose! N'est-



*Actrice Siamoise  
Photo par Auguste Fortier.*



*Une petite demoiselle Siamoise qui n'a pas du tout l'air fâché d'être devant l'instrument  
Photo par Auguste Fortier.*

ce pas qu'un cri de protestation s'élèverait, sortirait de la poitrine de nos jeunes gens, et même de celle de nos hommes d'âge mur! Le sourire de nos gracieuses Canadiennes paraîtrait sombre! c'est bien le cas de le dire. Mais que voulez-vous! La beauté est relative!

De 18 à 40 ans tout Siamois est exposé à être appelé sous les drapeaux. On calcule qu'à l'heure présente, l'armée du Siam est composée d'une vingtaine de mille hommes, tous nu-pieds, excepté les officiers. Ces derniers sont tout petits, ont un costume gris, et le plus jeune a au moins une médaille qu'il porte continuel-

lement. En outre il y a une marine qui se développe petit à petit. Il y aurait actuellement trois mille marins au service de l'Etat.

La capitale du royaume de Siam est Bangkok, bâtie sur la rive droite du Ménam, à 33 milles de son embouchure, ville immense; de plus de 600,000 habitants

unes aux autres, et se laissant aller au gré du courant.

On a appelé Montréal la ville des églises, on peut appeler Bangkok, la ville des Pagodes. Je ne sais pas combien il y a d'églises à Montréal, mais je puis dire qu'à Bangkok, il y a environ 390 pagodes. Quelques-unes sont de vastes monu-



*Femmes Siamoises prisonnières, écoutant les exhortations d'un grand personnage. Voyez les chaînes qu'elles ont aux jambes.*

*Photo par Auguste Fortier.*

et excessivement curieuse à visiter. Silonnée d'une série de canaux, elle fut nommée par les premiers explorateurs qui la virent: "la Venise d'Asie". Beaucoup de maisons sont construites sur pilotis, d'autres sur des radeaux. C'est très commode; si vos voisins ne vous plaisent pas, vous n'avez qu'à démarrer et à aller amarrer ailleurs. Quand vous remontez le Ménam, vous rencontrez parfois plusieurs de ces maisons sur radeaux, attachées les

ments qui méritent d'être vues. Voici ce que l'on trouve dans toute pagode un peu spacieuse: une image de Bouddha, une salle pour prêcher, et accomplir les rites, une chambre où l'on héberge les voyageurs bouddhistes; un réservoir où l'on fait ses ablutions, un "chatigas", endroit où les fidèles déposent les offrandes destinées aux prêtres bouddhistes; des cellules pour ces prêtres.

Certaines de ces pagodes sont d'une ri-

chesse dont nous, Canadiens, pouvons difficilement nous faire une idée. Ainsi dans la pagode aux Émeraudes, il y a une statue de Bouddha d'au moins huit pieds de hauteur et garnie en émeraudes. L'effet est merveilleux. Ensuite il y a la pagode Wat Pho, où l'on voit une autre statue de Bouddha, couchée, longue de 120 pieds, et ornée d'or et d'argent; à l'entour tout est à l'avenant. On ne marche que sur le marbre et sur la mosaïque la plus extraordinairement travaillée. La semaine dernière j'ai visité en détail la pagode Sisakit, ou la pagode Sanglante. Autrefois, il y a près d'un siècle il s'était établie, ou plutôt implantée, une croyance chez certains Bouddhistes du Siam. Lorsque quelqu'un de ces derniers voulait s'acquérir des mérites pour l'autre monde, il ordon-



*Prêtre Bouddhiste recevant du manger d'un de ses adeptes.*

*Photo par Auguste Fortier.*



*Au Siam. Pagode aux Émeraudes située sur les bords du Menam*

*Photo par Auguste Fortier.*

nait devant témoins qu'après sa mort, son cadavre fut transporté à la pagode Sisakit, et là abandonné en pâture aux chiens affamés, aux loups voraces, aux corbeaux et aux vautours qui hantaient ces lieux. Ordinairement les Bouddhistes brûlent leurs morts, et ce qui se passait à la pagode Sisakit était une dérogation aux lois de Bouddha. Aujourd'hui cette cérémonie lugubre a cessé; le Roi de Siam y ayant mis fin. A ce sujet, on raconte une histoire capable de faire dresser les cheveux au plus flegmatique des lecteurs de "La Revue Populaire", ou plus cynique des carabins du Laval. En ce temps-là vivait à Bangkok un jeune couple qui s'aimait tendrement. Un matin de mai, l'épouse

tomba malade, et quelques jours après, elle expirait dans les bras de son mari en larmes; elle avait demandé à être transportée à la pagode Sanglante, et on le lui avait promis. Ce ménage Siamois avait un chien qui aimait beaucoup sa maîtresse. Le soir après avoir exposé le cadavre de son épouse en pâture à la pagode San-

atroces, aux supplices épouvantables. Au Siam quand on exécute quelqu'un qui a assassiné un membre de la famille royale, voici comment l'on procède: Deux bourreaux à moitié ivres, et armés chacun d'un large coutelas, dansent derrière le condamné; celui-ci est attaché sur une chaise sans pouvoir tourner la tête, la foule des



*Elephant du Siam, au repos.*

*Photo par Auguste Fortier.*

glante, le mari était retourné chez lui et s'abandonnait à son chagrin quand il vit arriver son chien, tenant dans sa gueule rougie de sang, la tête pâle de sa jeune maîtresse. La bête déposa sa trouvaille aux pieds du mari et se mit à hurler. Les yeux de la morte étaient grands ouverts et semblaient fixés sur le veuf en pleurs. Le Siamois fut tellement saisi, tellement épouvanté qu'il en perdit la raison.

Oui, l'Extrême-Orient est bien le pays aux coutumes barbares, aux châtiments

spectateurs est devant lui; et le pauvre diable peut lire sur la figure des spectateurs ce que font les bourreaux. Combien de temps dure cet affreux supplice? Quelque fois un quart d'heure, vingt minutes, quelque fois plus. Soudain l'un des bourreaux frappe, la grande habileté, le grand chic, je dirais, consiste à ne séparer la tête qu'à moitié, afin de donner à l'autre bourreau, la chance de frapper son coup lui aussi.

Jusqu'à l'an 1905, une espèce d'esclava-

ge a existé au Siam. Si un homme vous devait une somme quelconque et qu'il ne pouvait vous payer, vous aviez le droit de vous emparer de lui et de le faire travailler, de le traiter comme votre esclave. Cette loi fut abolie par le prédécesseur du présent Roi.

Certains pays d'Asie ont un animal qu'ils regardent comme sacré; aux Indes, c'est la vache; en Birmanie, c'est le paon; au Siam, c'est l'éléphant blanc. D'où vient l'éléphant blanc? Il vient des mêmes endroits que les autres éléphants, c'est-à-dire des immenses forêts qui couvrent une partie du Siam et du Cambodge, mais c'est excessivement rare de rencontrer un tel animal. Celui qui capture un éléphant blanc est tenu de l'amener devant le Roi qui l'achète sur le champ, payant assez largement, et donnant une décoration à celui qui l'a pris. Ce n'est pas tous les jours que l'on trouve un éléphant blanc, et on me dit que le Roi n'en possède que trois, dont l'un est très vieux et jouit de la pleine confiance de la cour. Des prêtres bouddhistes sont attachés à sa personne, et ils en ont un soin tout particulier. Ses moindres gestes sont interprétés comme des paroles, que les prêtres traduisent au meilleur de leur connaissance.

Quant aux éléphants noirs, il y a aussi des formalités à remplir. Lorsque vous en capturez un il faut le conduire devant un fonctionnaire Siamois qui l'évalue. Un mâle noir qui a de belles défenses vaut dans les mille dollars, argent canadien, une femelle, à peu près cent dollars en moins. Vous pouvez garder l'éléphant noir pour vous, à la condition de payer dix pour cent de sa valeur au Gouvernement. Si vous n'aimez pas à le garder, le Gouvernement vous l'achète, en vous don-

nant le dix pour cent. Si l'éléphant est beau, on en fait cadeau à un prince qui s'en sert dans ses voyages à travers le pays. Les éléphants moins favorisés du sort sont mis au travail dans les forêts où l'on fait la coupe du bois de teck; ils transportent les lourds billots, mais avec grande difficulté, s'il faut en croire un voyageur français qui écrivait ce qui suit:

"L'éléphant du Siam est une déplorable bête de transport; il porte un poids minime relativement à sa taille, et demande des soins et des précautions extrêmes. Sa seule qualité, ce qui fait qu'on l'emploie malgré tout, c'est qu'il passe partout, qu'aucune pente, aucun ravin ne l'arrête. Un rien cependant suffit à effrayer ces animaux."

Comme bête de somme, l'éléphant du Siam, laisserait donc à désirer.

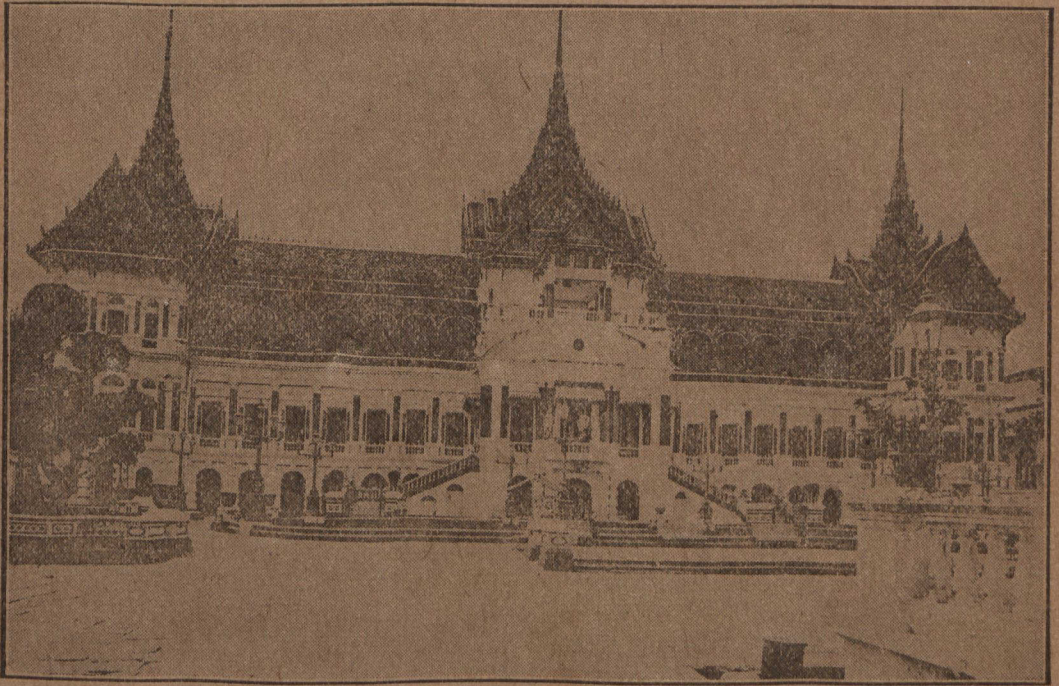
Le Siam est un pays vraiment arriéré. Dans les endroits reculés, les chefs de clans de tribus, ont encore à leur service des sorciers qui marchent devant eux, un sabre à la main avec lequel ils fendent l'air pour chasser les mauvais génies. On ne paraît devant le Roi que prosterné. Les Siamois de la famille royale et les représentants des Puissances Etrangères sont exemptés de ces "à quatre pattissements". Les indigènes du Siam sont rebelles au Christianisme; ils disent aux Missionnaires: "Pourquoi persistez-vous à vouloir nous imposer votre religion, vos coutumes? Nous n'en voulons pas. Ce qui convient à vous, Blancs, peut ne pas convenir à nous, jaunes. Le Bouddhisme nous convient, ses prêtres ont toute notre confiance; nous n'avons pas besoin des vôtres."

Comme dans presque tous les pays chauds, la paresse chez la masse du "po-

pulo" est quelque chose de mirobolant. Il faut travailler si peu pour vivre; le sol est tellement riche, que tout vient par enchantement. Les fruits abondent, le riz est la nourriture principale; à cela ajoutez quelques herbes bouillies, un peu de poisson et vous aurez un "Square Meal Siamois".

Le Siam fait peu de commerce avec les

de 600,000, compte environ 150,000 Chinois; aussi les fumeries d'opium sont-elles nombreuses. Tout Chinois un peu à l'aise a sa fumerie privée. Quand vous arrivez chez lui, au lieu de vous offrir un "petit coup" il vous offre une petite pipe d'opium. Vous vous étendez bien poliment sur une table spéciale, lui, fait de même, et tout en causant vous vous lancez dans



*Nouveau Palais du Roi de Siam, à Bangkok.*

*Photo par Auguste Fortier.*

autres pays; si ce n'est qu'il expédie du bois de teck et du riz; cependant l'on y construit des chemins de fer, et maintenant l'on se rend dans le nord du pays assez facilement. Le rêve des gouvernants Siamois est de relier leurs chemins de fer à ceux de la Birmanie, mais il faut avouer que cela prendra du temps. Il y a très peu d'Européens ou d'Américains au Siam, par contre, Bangkok sur une population

le pays des rêves. Cela vaut-il mieux que de prendre un "petit coup"? Les opinions sont partagées.

Avant 1909, les Européens et les Américains ne pouvaient pas être arrêtés par la police Siamoise, ni jugés par les tribunaux du pays. Leurs consuls seuls avaient le droit de les arrêter, de les juger, et de les condamner. On conçoit à quels abus cela donnait naissance; aussi un traité fut

passé entre la Grande-Bretagne et le Siam par lequel on donnait à ce dernier pays le droit d'arrêter, et de punir tout sujet Britannique commettant un crime ou délit, ou transgressant les lois de la contrée. Depuis, presque toutes les grandes puissances ont passé un traité semblable avec ce petit royaume d'Asie.

Le Siam étant un Etat neutre, dans la présente guerre, quelques Allemands qui étaient au Cambodge, en Annam, en Birmanie, se sont réfugiés ici; à Bangkok il y a un club Allemand. Une des dernières

lois affichées à ce club informe les membres qu'il est défendu de causer anglais ou français. Celui qui s'oublie à parler anglais est condamné à une amende équivalant à dix cents de notre monnaie, par chaque mot prononcé, et à cinq cents pour chaque mot de français. Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Les Boches sont les mêmes partout!

AUGUSTE FORTIER.

Bangkok (Siam), juin 1916.

## LA PROFANATION DE LA MECQUE

LES grands événements qui viennent de se dérouler à la Mecque, ont eu un retentissement considérable dans tout le monde musulman.

Le grand Chérif de la Mecque a levé l'étendard de l'insurrection et prêché la guerre sainte contre les Turcs, usurpateurs du Khalifat, dont la potique étrangère a porté les plus grands préjudices aux intérêts de l'Islamisme. Trois grandes armées commandées par ses trois plus grands fils se sont emparées de La Mecque, Djeddah, et assiègent Médine. Les Arabes groupés sous l'étendard du prophète ont proclamé l'indépendance de l'Arabie. Les Turcs conseillés et dirigés par les Allemands n'ont pas hésité, par mesures de représailles, de bombarder La Mecque, la ville Sainte, vénérée de tout l'Islam. Cette injure a été cruellement ressentie par les Musulmans du monde entier; tous ont désormais au coeur une sainte haine contre les profanateurs du sanctuaire sacré du Prophète et attendent de la victoi-

re de la France, protectrice séculaire de l'Islam et de ses alliés le châtiment des Turco-Boches.

Guillaume, il y a quelques années, au cours des on voyage en Orient, s'était proclamé le protecteur des Musulmans. C'est grâce à ces prétentions, qu'il a pu capter la confiance des Turcs et les gagner à sa cause.

Mais il n'avait pas gagné la confiance des musulmans habitant les autres pays de la Turquie. Tous ceux qui habitent les colonies Anglaises, Françaises, Italiennes, sont restés fidèles aux nations sous l'église desquelles ils vivent en paix.

Il n'a pas conquis non plus l'estime des vrais musulmans qui habitent l'Arabie, et c'est ce peuple là qui, furieux d'avoir vu le sultan de Turquie passer au service de Guillaume, s'est soulevé.

Le bluff du Kaiser a tourné contre lui et la profanation de la Mecque a animé tous les musulmans d'une haine terrible qui ne passera jamais.





**H**UREUSE la jeune fille qui ignore les folles joies du monde, et ne connaît pas de plus douce occupation que l'étude des plantes ! Simple et naïve, elle demande aux prairies ses plus touchantes parures : chaque prin-

temps lui apporte des jouissances nouvelles, et chaque matin une moisson de fleurs vient payer ses soins par de nouveaux plaisirs. Un jardin est pour elle une source inépuisable d'instruction et de bonheur.

Interprètes des plus doux sentiments, les fleurs prêtent des charmes à l'amour même, et cet amour pur est, dit Platon, une inspiration des dieux. L'expression de cette passion divine doit être divine aussi, et c'est pour l'embellir encore qu'on a imaginé le langage ingénieux des fleurs. Ce langage, mieux que l'écriture, se prête à toutes les illusions d'un cœur tendre et d'une imagination vive et brillante. Dans les beaux temps de la chevalerie, l'amour respectueux et fidèle emprunta souvent ce doux langage.

Ce langage est aussi vieux que le monde ; mais il ne saurait vieillir, car chaque printemps en renouvelle les caractères.

La première règle consiste à savoir que la fleur présentée droite exprime une pensée, et qu'il suffit de la renverser pour lui faire dire la chose contraire : ainsi, par exemple, un bouton de rose avec ses épines et ses feuilles veut dire : *Je crains, mais j'espère* ; si l'on rend ce même bouton en le renversant, cela signifie : *Il ne faut ni craindre ni espérer*. Mais il y a aussi les diverses modifications d'un sentiment ; il est pourtant aisé de les faire sentir, même avec une seule fleur. Prenons le bouton qui nous a déjà servi d'exemple ; dégarni de ses épines, il dira : *Il y a tout à espérer* ; dégarni de ses feuilles, il exprimera : *Il y a tout à craindre*. On peut aussi varier l'expression de presque toutes les fleurs en variant leur position. La fleur de souci, par exemple, placée sur la tête, signifie : *peine d'esprit* ; sur le cœur : *peine d'amour* ; sur le sein : *ennui*. Il faut savoir encore que le pronom *moi* s'exprime en penchant la fleur à droite, et le pronom *toi* en la penchant à gauche. Tels sont les premiers principes de notre mystérieux langage ; l'amour et l'a-

mitié doivent y joindre leurs découvertes; ces sentiments, les plus doux de la nature, peuvent seuls perfectionner ce qu'eux seuls ont inventé.

### VIORNE-LAURIER-TIN

JE MEURS SI ON ME NÉGLIGE

Ce joli arbuste qui vient d'Espagne, fait l'ornement des bosquets d'hiver; il se montre tout éclatant de verdure et de fleurs au temps où les autres arbustes en sont dépouillés.

Ni le souffle brûlant de l'été, ni la froide bise de l'hiver ne lui dérobent ses charmes; cependant, pour le conserver, il faut lui accorder des soins assidus. Symbole d'une amitié constante et délicate, on dirait qu'il cherche toujours à plaire, mais il meurt si on le néglige.

### LAURIER FRANÇ

GLOIRE

Les Grecs et les Romains consacèrent des couronnes de laurier à tous les genres de gloire. Ils en ornèrent le front des guerriers et des poètes, des orateurs et des philosophes, des vestales et des empereurs. Ce bel arbuste croît en abondance dans l'île de Delphes, sur les bords du fleuve Pénée. Là, ses rameaux aromatiques et toujours verts s'élançant à la hauteur des plus grands arbres, et on prétend que, par une vertu secrète, ils éloignent la foudre des rives qu'ils enchantent.

### UNE BRANCHE DE HOUX

PRÉVOYANCE

La prévoyance de la nature se montre d'une manière bien admirable dans cette

belle plante. Les grands houx portent une ceinture de feuilles hérissées d'épines qui s'élève à huit où dix pieds de hauteur; à cette hauteur ces feuilles cessent d'être une défense; elles deviennent douces et unies: la plante n'a plus besoin de s'armer contre des ennemis qui ne peuvent plus l'atteindre. Cet arbre, du vert le plus éclatant, est la dernière parure de nos forêts dépouillées par les hivers; ses baies servent de nourriture aux petits oiseaux qui ne quittent pas nos climats; il leur prête aussi son feuillage, qui est comme un toit hospitalier préparé dans la mauvaise saison pour les recevoir. Les daims et les cerfs viennent y chercher un abri; ils se cachent derrière les neiges qui s'amoncellent autour de lui, en glissant sur ses feuilles, disposées comme les tuiles d'un pavillon chinois, dont cet arbre affecte la forme élégante et pyramidale.

Ne semble-t-il pas que la nature, par une tendre prévoyance, ait pris soin de conserver toute l'année la verdure de ce bel arbre, et de l'armer d'épines, pour servir au besoin et à la défense des êtres innocents qui viennent y chercher un refuge? C'est un ami que sa main puissante leur conserve pour le temps où tout semble les abandonner.

### PERCE-NEIGE

CONSOLATION

L'aquilon gémit, le givre surcharge les arbres dépouillés de verdure; un tapis blanc, uniforme, couvre la terre; les oiseaux se taisent, l'eau captive ne murmure plus; les rayons pâles d'un soleil décoloré éclairent nos campagnes; le coeur de l'homme s'attriste, il croit que tout est mort dans la nature.

Une fleur délicate apparaît tout à coup au milieu du voile de neige qui couvre nos champs; elle montre à nos yeux surpris ses clochettes d'ivoire, qui portent dans leur sein un léger point de verdure, comme si elles avaient été marquées par l'espérance. En s'épanouissant sur la neige, cette aimable fleur semble sourire aux rigueurs de l'hiver, et nous dire: "Je viens vous consoler de l'absence des beaux jours."

### ALOES

DOULEUR, AMERTUME

L'aloès ne tient au sol que par de faibles racines, il aime à croître dans le désert; sa saveur est très acerbe. Ainsi la douleur nous éloigne du monde, nous détache de la terre, et remplit nos cœurs d'amertume. Ces plantes vivent presque entièrement d'air, elles affectent des formes singulières et bizarres. On en a trouvé plusieurs espèces très multipliées dans les déserts de Namaquois; les unes ont des feuilles de six pieds de longueur, elles sont épaisses et armées d'un long dard: du centre de ces feuilles s'élance une tige légère de la hauteur d'un arbre, toute garnie de fleurs; d'autres s'élèvent comme des cactus, hérissées d'épines; d'autres encore sont marbrées, et semblables à des serpents qui rampent sur la terre.

— o —

### LES CONTRASTES DE L'HEREDITE

**S**UR combien de générations les influences ataviques s'exercent-elles? C'est ce qu'a recherché un écrivain américain, M. a. T. Winship, déjà connu par de remarquables études sur les influences de l'hérédité et du milieu ambiant.

Il a eu la patience, digne d'un moine bénédictin, de dresser les arbres généalogiques de plusieurs familles fondées dans la première moitié du XVIIIe siècle aux Etats-Unis et d'étudier la vie de leurs innombrables membres et, retenant deux familles-types, il a pu dresser les statistiques suivantes:

La première de ces familles fut fondée par un émigrant né en 1720. Le nombre de ses descendants a été d'environ 2,000, parmi lesquels 1,200 ont été indentifiés par l'auteur, qui, s'appuyant sur des pièces authentiques, les a classifiés comme suit:

440 sont morts de maladies causées par l'inconduite; 300 ont été recueillis dans des asiles de pauvres; 1,300 ont été condamnés pour crimes divers; 60 ont fini leur vie au baigne, comme professionnels du col; 7 ont été pendus comme assassins. Soit 937 descendants sur 1,200 qui ont été une charge pour la société.

La seconde famille-type forme un violent contraste avec la précédente. Elle fut fondée par Jonathan Edwards, né en 1703, et qui fut un des premiers à pénétrer dans le Far-West, où il s'efforça de protéger les Peaux-Rouges.

M. Winship a pu identifier 1,394 de ses descendants, parmi lesquels il cite:

295 diplômés universitaires; 101 avocats; 80 fonctionnaires publics; 75 officiers de l'armée ou de la marine; 61 professeurs de collège; 60 médecins; 30 magistrats; 12 recteurs d'université; 5 sénateurs; 1 vice-président du Sénat.

Soit 718 descendants sur 1,394 dont l'existence a profité à la société.

En comparant les deux descendances, on conçoit qu'un récent congrès ait émis le voeu que le mariage soit interdit aux criminels-nés.

— o —

## UN PETIT PRESOIR A FRUITS TRES UTILE

**V**OICI un appareil destiné à rendre de grands services dans les maisons bourgeoises.

C'est un petit pressoir destiné à presser les fruits et les grappes de raisins lorsqu'on veut faire des confitures ou du vin.

Cet appareil donne des résultats excellents et bien plus parfaits que lorsqu'on presse simplement les fruits au moyen de linges que l'on tord fortement.

La presse consisté en un petit cylindre dont le fond est un peu bombé.

Au moyen de petits crampons fixés sur le fond, le cylindre peut se fixer solidement sur le bord de la table de cuisine.

Un autre cylindre, sans fond, d'un diamètre un peu plus petit, et percé sur toute sa surface de petits trous, comme une passoire, se place à l'intérieur du premier récipient. Ce deuxième cylindre est muni à son sommet de deux petites poignées qui permettent de l'enlever avec facilité pour rendre le nettoyage aisé.

Pour s'en servir on fixe d'abord le premier cylindre après le rebord de la table, puis l'on y introduit la passoire cylindrique. Alors on verse dans cette passoire les fruits à écraser puis on met au-dessus la presse proprement dite.

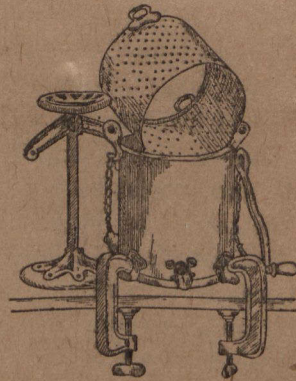
Celle-ci consiste en un piston plongeur entrant juste dans la passoire. Ce piston plongeur est surmonté d'une vis et d'un volant qui en étant tourné enfonce le piston et le presse contre les fruits enfermés dans la passoire.

Chaque livre de pression exercée sur le

volant se traduit par une pression de 48 livres sur les fruits à presser.

Les supports du volant et du piston plongeur sont fixés après les côtés du cylindre extérieur. L'on peut presser chaque fois environ 16 livres de fruits.

Le jus extrait par la pression s'écoule au fur et à mesure de la pression par un trou qui se trouve au bas du cylindre extérieur et on le recueille dans une bassine.



*Petit pressoir à fruit.*

Cet appareil peut servir non seulement pour faire des confitures ou du vin, mais au moyen d'un petit tube qui s'adapte au trou qui se trouve au bas du cylindre extérieure il peut servir à faire des saucisses de ménage.

La presse ci-dessus mentionnée est construite très solidement en fer étamé ce qui lui assure un service durable et permet de l'entretenir dans un état de propreté parfait.

# HISTOIRE DES BIJOUX

“Bijoux Gaulois”. — Nos pères, ces Gaulois héroïques qui nous apparaissent, à travers les légendes, gigantesques et redoutables sous leurs longs cheveux roux, ces guerriers que rien n’effrayait, aimaient les colliers et les bracelets autant que la plus coquette de nos jeunes filles.

Ce goût de la parure faisait bien partie de leur tempérament insouciant et joyeux, et si j’insiste sur ce point, c’est pour combattre une erreur historique attribuant à l’influence romaine la grande vogue que des bijoux relativement luxueux ont eue parmi ces tribus courageuses, désintéressées et spiritualistes.

Les Gaulois et les Francs, cousins d’origine, n’ont eu besoin d’aucune influence étrangère pour apprécier les colifichets de toilette.

On prétend aussi, et cela avec plus de raison, que ces bijoux, portés beaucoup plus par les guerriers que par les femmes, constituaient moins des éléments de parure qu’une sorte de défi prouvant la richesse nationale et jeté en menace à l’ennemi.

On comprend mal, au premier abord, comment un collier plus qu’un bouclier pouvait être un objet d’intimidation.

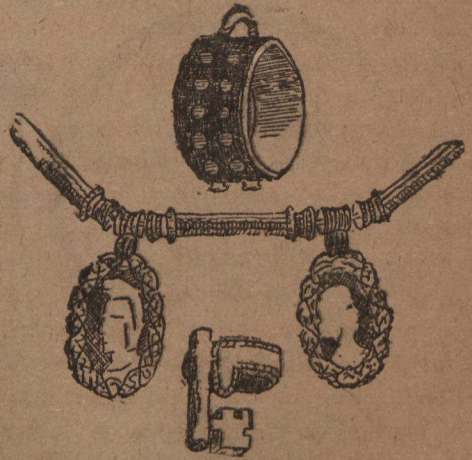
Michelet nous l’apprend dans une page admirable, nous montrant l’impression produite par la bravoure de ces géants à demi nus qui n’opposaient aux armes civilisées de leurs adversaires que les chaînes de leurs colliers et des plaques étincelantes de leurs bracelets.

Il y avait certainement, dans cette fan-

faronnade à la mort, un élément de terreur panique qui dut, plus d’une fois, frapper les Romains superstitieux et les Etrusques crédules.

L’or que les rivières gauloises charriaient à profusion facilita la fabrication des bijoux, qui offrent une grande richesse au point de vue du métal qu’on n’avait pas à ménager.

Les “Torques”, ou colliers rigides des guerriers, pesaient au moins  $\frac{1}{2}$  livre ; ils



*Bijoux gallo-romains.*

étaient faits en or massif et quelquefois en bronze. On en a retrouvé d’un poids énorme.

L’histoire raconte que la Gaule, à titre d’affranchie, offrit à Alexandre un torc d’or pesant 105 livres.

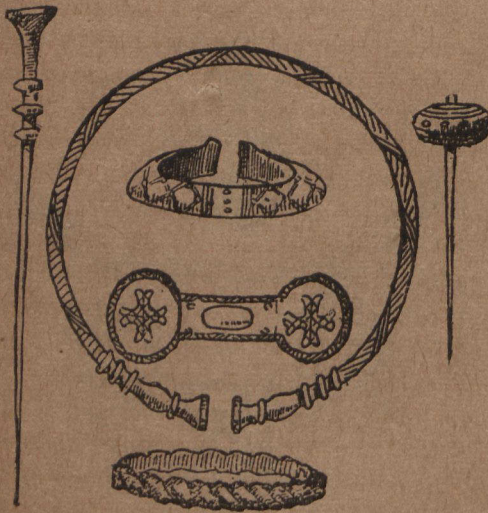
Ces colliers se composaient d’une tige rigide gravée de petits traits en zigzags, ou encore d’un fil de métal tordu sur lui-

même, et dont les extrémités étaient recourbées en agrafes.

La ceinture était une nécessité du costume national ; on la faisait le plus souvent toute en métal : elle pesait alors très lourd ; mais des boucles et des agrafes de ceintures qui nous sont parvenues nous apprennent que, souvent aussi, le métal était remplacé par un ruban de cuir.

Les femmes et les enfants n'avaient pas droit aux "torques", leurs colliers, plus couples, sortes de chaînettes, s'appelaient "nonilia".

Les bagues de métal ne devaient pas être d'un usage fréquent, car les fouilles, jusqu'à présent, n'en ont restitué aucun spécimen.



*Bijoux gaulois.*

Toute la coquetterie féminine se réservait pour la coiffure, ce que nous prouvent les nombreuses épingles de métal retrouvées et datant de cette époque.

Le bracelet était surtout désigné aux guerriers ; cercles de bronze ou d'or ouvert ou fermé et se portant par paire.

Les Gauloises prirent au contact des Romains le goût des bracelets incrustés de

pierres et portant, en médaillon, des ca-mées ou des pièces de monnaie.

A partir de cette époque, le collier prend de la souplesse et se compose généralement de chaînons d'or articulés, auxquels pendent des pierres vertes ou rouges, taillées à facettes.

Les boucles d'oreilles sont toujours de grandes dimensions et parfois très pesantes ; les tiges traversant les oreilles sont énormes.

Les Romains dotent encore l'orfèvrerie gauloise de la bague : quelques bagues de cette période sont curieuses, ce sont des anneaux-clés, formés d'un cercle de bronze, portant à la partie antérieure une clé, sans doute celle du coffret à bijoux.

En général, les bijoux gallo-romains sont remarquables par le bel éclat des couleurs.

Par une coïncidence assez curieuse, on y retrouve toujours nos couleurs nationales, le blanc, le bleu et le rouge. Les ornements sont toujours symétriques : cercles, rosaces, roues, mailles, losanges.

"Bijoux gallo-romains".— Les Romains en faisant la conquête de la Gaule, modifièrent un peu la bijouterie gauloise, qui n'employait que le métal, et créèrent la bijouterie dite gallo-romaine, en mélangeant l'or et les pierreries.

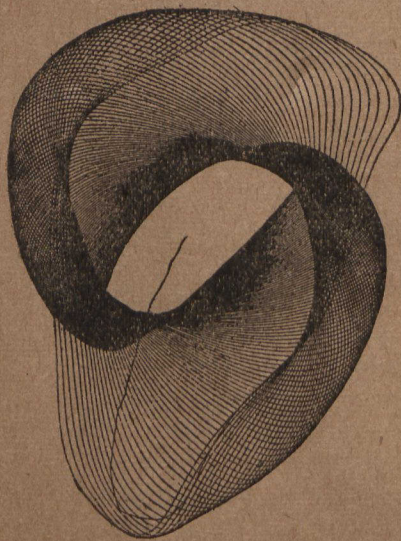
— o —

La "Thames", le fleuve qui passe à Londres, a une longueur de 170 milles. Il existe au Canada une rivière du même nom, elle est presque aussi longue, elle a un parcours de 160 milles. Aux Etats-Unis il existe aussi une rivière du même nom. Cette dernière, quoique bien moins longue, puisqu'elle n'a que 12 milles, est bien plus propice que les deux autres pour la navigation.

# UNE EXPERIENCE AMUSANTE

**V**OYEZ notre première gravure; c'est un enchevêtrement très régulier de lignes qui semblent bien avoir été tracées par un véritable artiste. On se dit naturellement que, pour faire un dessin de ce genre, il faut avoir autant de sûreté de main que de patience et l'on se trompe car le premier venu peut en faire autant.

C'est même une petite récréation d'autant plus amusante qu'elle ne nécessite



*Un dessin obtenu*

aucuns frais d'utilisation et qu'on peut varier presque à l'infini, le genre des dessins à obtenir.

Voici la manière la plus simple d'opérer :

A la clef d'un tiroir demi-tiré, suspendez un livre, ou quelque autre objet de

moyenne pesanteur, au bout d'une corde d'environ 3 pieds ; d'autre part, construisez une sorte de T articulé au moyen de deux tiges de bois léger. Une des branches de ce T sera fixée à la corde, en B, la deuxième servira de pivot (A) au moyen d'une pointe qui la traversera et sera fixée sur une table ; la troisième branche (D) maintiendra une épingle ou une aiguille.

Maintenant, préparez une "planche à dessin" au moyen d'une plaque de verre que vous noircirez en la passant tout simplement au-dessus de la flamme d'une bougie. Il ne vous reste plus qu'à disposer le tout comme l'indique très clairement notre deuxième gravure et votre appareil est prêt à fonctionner.

Donnez un mouvement de balancement au livre suspendu en lui faisant décrire une courbe plus ou moins prononcée et vous verrez aussitôt ce mouvement transmis à l'aiguille qui le reproduira sur le verre fumé.

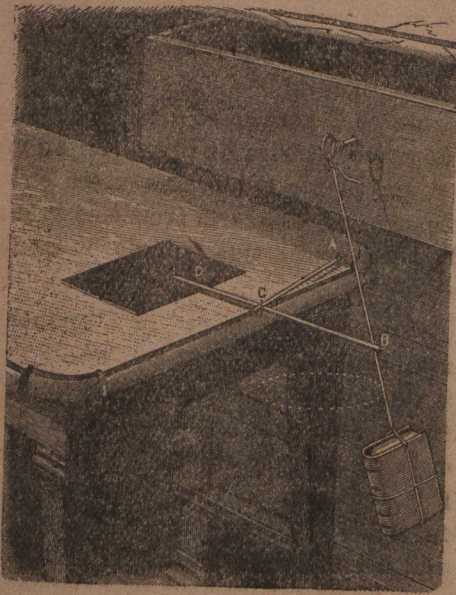
Selon la nature du mouvement, vous obtiendrez des dessins plus ou moins artistiques mais tous d'une étonnante régularité.

Plus la corde soutenant le livre sera longue et plus le mouvement durera et plus, par conséquent, les lignes de votre dessin seront nombreuses et serrées.

Avec un peu d'habileté et surtout de patience, vous obtiendrez aussi de véritables merveilles ; vous pourrez d'ailleurs construire un appareil un peu plus soigné basé sur le même principe et conduisant

un crayon fin au lieu d'une pointe, ce qui permettra de reproduire vos dessins sur le papier.

Il existe des appareils de ce genre, très compliqués, dont l'explication serait trop longue ici, appareils qui permettent d'obtenir d'admirables dessins d'orne-



*Comment disposer l'appareil.*

mentation ou d'encadrement dont la fabrication ferait le désespoir de l'artiste le plus complétant.

Ce qui prouve, une fois de plus, que si l'homme est plus intelligent que la machine, celle-ci par-contre est bien souvent meilleure ouvrière que lui.

— o —

Les eaux minérales, le "ginger ale" et les autres boissons gazeuses, pour être aussi bienfaisantes que possible, devraient être bues immédiatement après qu'on a débouché la bouteille, et à la bouteille même pour qu'aucune partie du gaz ne s'en échappe.

## LES FLEURS CONSIDEREES COMME ALIMENTS.

**DEPUIS** quelques années dans le monde des savants, on a commencé à étudier des fleurs au point de vue de leur valeur nutritive, et on a constaté que certaines d'entre elles étaient très précieuses. Voici quelques résultats des études faites sur ce sujet :

Les violettes seraient, paraît-il, très nourrissantes. Chez les anciens et particulièrement chez les Perses, les violettes formaient la base de nombreuses boissons rafraîchissantes, et, sous forme de breuvages ou de gâteaux aux violettes, on les voyait figurer sur les tables des riches et dans tous les grands banquets.

Les confitures turques, faites aux feuilles de roses, sont paraît-il, délicieuses.

Ceux qui ont habité l'Orient, ou voyagé dans ces pays, et qui ont eu l'occasion d'en goûter, sont unanimes à déclarer que ces confitures sont des meilleures qu'ils aient jamais mangées.

Pour les personnes qui n'aiment pas les douceurs, le simple cresson de fontaine est excellent. Sa délicieuse âpreté excite l'appétit et les médecins disent qu'il aide à la digestion. On peut l'employer comme garniture pour sandwiches, ou le manger en salade, mélangé avec d'autres ingrédients.

Les fleurs des citrouilles, si on les fait cuire, constituent pour les italiens un plat fort estimé. Quand le plat est bien apprêté il constitue une nourriture à la fois très appétissante et très nourrissante. Les fleurs jaunes de toutes les variétés des citrouilles ou potirons se préparent de la même manière. Beaucoup de personnes préfèrent même les fleurs du potiron commun.

— o —



## POIDS D'OR AFRICAINS

**RIEN** de plus curieux que d'étudier la façon dont les peuples primitifs exécutent leurs paiements au cours de leurs transactions commerciales.

En Afrique, sauf dans les régions soumises à l'influence européenne, les objets les plus bizarres tiennent lieu de monnaie. C'est ainsi qu'au Soudan occidental, la monnaie consiste en petites coquilles univalves appelées "cauries". Elles ont une valeur de 12 à 40 cents le mille.

On les emploie surtout dans les endroits où l'or n'est pas abondant. Dans les lieux où se rencontre ce précieux métal, les indigènes s'en servent pour leurs transactions sous forme de poudre d'or et de pépites.

Il en résulte que lorsque les noirs se rendent à un marché important, ils portent sur eux leurs pépites ou leur poudre d'or, celle-ci enfermée dans un petit chiffon ou, plus souvent, dans des tubes de plumes d'oiseau bouchés aux deux extrémités.

Mais ce n'est pas tout, il leur faut encore une petite balance à fléau, généralement à plateaux en cuivre, qui leur sert à peser l'or qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent. Les poids qu'ils emploient sont de dimensions et de formes infiniment variés.

Moulés en cuivre par des forgerons indigènes, ils représentent invariablement des animaux, des sujets ou des objets.

Or, le possesseur des poids est seul à les reconnaître. Il n'existe pas en Afrique de poids d'un modèle uniforme. Il en résulte que chaque indigène a sa série :



*Forme des poids employés par les indigènes africains.*

quand le vendeur a fini de peser son or, le vendeur le pèse également.

L'unité de poids au Soudan est le "barifiri" qui pèse un peu plus d'une demi-once. Or, cet étalon est presque impossible à trouver. Chaque indigène sait que la girafe, ou l'homme à l'oiseau, au chien ou l'éléphant de sa série de poids vaut un barifiri, ou un quart de barifiri, ou deux barafiris, cela lui a été dit par le forgeron indigène et il a eu tout loisir de le vérifier. Mais nulle autre personne au monde, si ce n'est lui, ne saurait le dire.

## UN GRAND GUERRIER

**LE** prestige de Napoléon Ier fut considérable, même chez les peuples qu'il combattit.

Les Allemands, quoiqu'ils se fussent tournés contre lui en 1813, conservèrent de l'empereur un souvenir profond.

Il y a quelques années, il y avait encore en Allemagne des associations de "Vétérans de la Grande Armée". Il est peu probable que nos poilus d'aujourd'hui rendent jamais un tel hommage au kaiser.

# LE QUINQUINA

L'HISTOIRE du quinquina ou "bois des fièvres", est assez curieuse. Nous allons la dire en quelques mots à cause de l'utilité de cet arbre qui fut, sans doute, le plus grand auxiliaire de l'homme dans ses entreprises coloniales.

En effet, c'est du quinquina que Pelletier et Caventou, qui ont leur statue à Paris, ont réussi à extraire la "quinine". Et sans ce dernier médicament, la plupart des explorateurs des régions tropicales seraient morts de fièvre. Il est aussi indispensable que le pain et la poudre, à tel point que, dans certaines régions d'Afrique, on distribue chaque jour aux soldats leur ration de quinine.

Vos mamans vout ont peut-être fait boire du vin de quinquina fabriqué à la maison. Il est obtenu en faisant macérer de l'écorce de quinquina dans du vin. On y ajoute un peu de sucre.

Les Indiens du Pérou n'avaient pas de mamans qui leur confectionnaient de telles douceurs. Ils buvaient quand même leur quinquina, et cela depuis des siècles.

Quand les Espagnols vinrent s'établir dans ces régions malsaines, ils moururent "comme des mouches". Les Indiens, eux, se portaient absolument bien. Mais comme les Espagnols se montraient tout à fait cruels, pendant plus d'un siècle et demi, les indigènes gardèrent jalousement le secret qui leur permettait de conserver la santé.

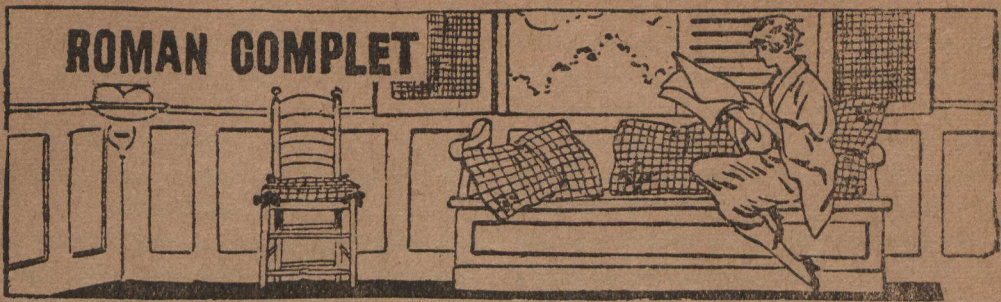
Ce secret consistait tout simplement à boire, de temps en temps de l'eau de certaines mares dans lesquelles séjournaient des troncs de quinquina. Ce ne fut qu'en

1638 qu'un Indien, auquel un gouverneur de Loxa avait rendu de grands services, donna à cet Espagnol de l'écorce de quinquina avec "la manière de s'en servir". Le quinquina, dès lors, ne tarda pas à être rapporté en Europe. Les Hollandais se mirent à le cultiver et en établirent de véritables forêts, notamment à Java.



*Des mares, dans lesquelles séjournaient quelques troncs de quinquina, fournissaient aux Indiens le précieux antidote.*

L'analyse chimique a montré que l'écorce de ce végétal doit ses qualités contre la fièvre à un principe particulier, cristallisable en petites aiguilles blanches, la quinine de Pelletier et de Caventou. On emploie la quinine surtout en médecine parce que, représentant sous un faible volume une plus grande quantité d'écorce, elle est plus facilement prise par le malade.



# LA JEUNE FILLE DE KILLEENA

Par William BLACK

(Adaptation de H. de FONSECA)

## I

### LES CINQ FRERES DE DARROCH

“Belle et gracieuse est la jeune fille de Killeena. Son pas est léger sur la bruyère comme celui de la biche de Corrabhal ; ses yeux ont un bleu plus intense que l’azur des Mers autour d’Uig ; au son de sa voix la vallée se réjouit !... Elle n’a aucun amoureux la jeune fille de Killeena. Elle conserve son cœur libre, pareil à la brise du matin ; les jeunes gens redoutent sa moquerie, ils évitent la route de Killeena !...”

Ces pensées pleines de poésies, simples échos des chants d’Ossian, traversaient l’esprit d’un jeune homme assis au sommet d’un rocher de la solitaire île de Darroch, dans les Hébrides. Il portait le costume des pêcheurs de la côte fait de gros drap bleu foncé ; son visage, et ses mains, brunies par les intempéries des saisons, n’avaient pas cette apparence de force, pleine de hardiesse, qui caractérisait les braves gens du pays. Une expres-

sion triste et réfléchie, se lisait sur sa physionomie ; ses membres étaient souples et nerveux.

En ce moment, d’un air indifférent, il regardait les vagues qui se mouraient à ses pieds ; les îles noires formaient des tâches sur l’uniformité de l’eau ; un grand bateau à rames apparut, il traversait le canal, se rendant vers la pleine mer. Cette barque était montée par les quatre frères d’Alister Lewes. Celui-ci devait, selon l’habitude, les accompagner ; mais ayant oublié l’heure convenue pour le départ, on s’était embarqué sans l’attendre... Alors il courut à ce point culminant de l’île, où nous le trouvons, ayant l’intention de hêler les intrépides pêcheurs à leur passage... En effet ils arrêtaient le mouvement de leurs rames, viendraient-ils le prendre ?... L’adolescent vit son frère aîné, Duncan, se retourner et s’adresser avec colère à ses compagnons ; de nouveau les rames plongèrent dans l’eau, l’embarcation s’avança vers la pleine mer.

Contrarié, humilié, Alister s'étendit sur le sol rocailleux... Il n'avait pas la vocation de pêcheur, chacun le savait bien, néanmoins, il éprouvait de l'ennui qu'on lui abandonnât la tâche de surveiller la ferme, tout comme s'il eut été une jeune fille ou une femme âgée... Bientôt sa pensée le conduisit vers l'île voisine de Killeena, à une petite ferme habitée par deux femmes, la mère et la fille, Ailasa Macdonald, "la jeune fille de Killeena", comme il se plaisait à la nommer dans son for intérieur... Le cœur d'Alister redevint léger devant la gracieuse vision qui s'offrait à son imagination.

— Une toute gentille enfant de seize ans, aux cheveux châtain clair, qui, si on les avait détachés seraient tombés ondulés jusqu'à ses pieds ; des yeux bleus, clairs et brillants, sur lesquels d'épais et longs cils noirs jetaient une ombre ; un teint blanc, délicatement rosé ; et avec ces séduisants avantages, la nature la plus gaie, la plus innocente, la plus agréable qui ait jamais animé une vieille et sévère demeure. Et combien était austère cette habitation !...

La petite ferme de Carn-Shean s'élevait seule au milieu de la lande, entourée de quelques champs de tourbe ; de chétifs moutons paissaient sur les terrains rougeâtres au-delà de la ferme. — Elle n'avait aucun amoureux cette jeune fille de Killeena ! Mais, de l'autre côté du petit détroit, séparant Darroch de Killeena, battait un cœur, jeune et ardent, qui enveloppait Ailasa dans une atmosphère de tendresse, et conservait, croyait-il, pour lui seul, le secret de ce sentiment. Les quatre frères cependant ne l'ignoraient pas...

L'ainé, petit, trapu, aux traits durs, au caractère violent concevait, pensait-on, l'espérance de faire de cette belle jeune

filie sa femme. Duncan Lewes s'exprimait avec colère quand il parlait des visites d'Alister à la ferme de Carn-Shean. Jamais il n'avait témoigné aucune sympathie pour ce jeune frère, qui ne montrait aucune aptitude pour le rude métier de pêcheur... Parfois, il échappait à Duncan, des termes véhéments de haine qui faisaient trembler ceux qui l'écoutaient.

Cette après-midi, quand Alister Lewes eût hélé le bateau, le frère aîné dit d'un ton méchant...

— Non, par Dieu, nous n'allons pas nous arrêter ni aborder au rivage... Il ne nous aide nullement à la pêche et ses yeux rêveurs et fixes ne sont bons que pour attirer des orages. Qu'il rentre à la ferme surveiller les poules, faire rentrer les vaches!... Nous nous passons de lui dans notre barque.

— Son violon est resté ici, remarqua l'un des frères d'un ton de regret, ses histoires, sont bien intéressantes à écouter et ses chants sont très agréables !...

— De la musique !... des contes !... Comment peut-on désirer des récits propres à faire sortir des morts de leurs tombeaux... Ils sont dangereux à entendre au milieu de la nuit !... Qu'il aille les porter à la jeune fille de Killeena !... Celle-ci recevra avec plaisir chants et légendes !...

— Mais, répliqua un autre frère, à ce que l'on prétend, Duncan, c'est toi qui désires recevoir une douce promesse de la part de la fille de Mrs Macdonald ?...

L'ainé des pêcheurs ne répondit rien, il plongea sa rame dans l'eau, les autres rames suivirent cet exemple et seul, le bruit des avirons troubla le silence du rivage de ces îles solitaires... Sur le bateau, aucun ne parlait...

... Alister ayant repris courage et espoir se leva.

Ce grand adolescent, élancé, bien pris dans sa taille, quoi qu'il n'eût pas la robuste stature de ses frères, se montrait visiblement préoccupé.

— Je vais me rendre à Killeena, décidai-til, j'ai à parler à Ailasa ! Il suivit les contours de l'île ; d'abord la côte rocailleuse, puis la plage au sable fin. Il atteignit un étroit passage en face duquel se voyait une île, encore plus sombre et plus pierreuse que celle de Darroch. Un fort courant agitait l'eau. Comment traverser ce détroit ?... Aucune habitation sur ces rives désolées... Le jeune homme tranquillement ôta ses vêtements, en fit un paquet qu'il attacha sur ses épaules... et, à la nage commença à franchir l'espace...

Les vagues étaient calmes et basses, cependant le paquet fut trempé... Indifférent au sujet de ses habits mouillés, prestement, il se revêtit, et, d'un pas rapide, s'engagea dans les terrains incultes, marécageux et verdâtres de Killeena. Au bout de quelques minutes il arrivait en vue d'une petite ferme, se détachant au milieu de noirs marais, dont les bords présentaient de nombreuses échancrures faites par les ouvriers extrayant de la tourbe.

Au seuil de la porte, une femme âgée profitait des dernières lueurs du soleil couchant pour filer de la laine. Un ou deux vieillards, qui avaient abandonné le labeur de la pêche, trop fatigant pour eux, mais qui conservaient le costume des pêcheurs, travaillaient dans les champs. Aucun signe n'annonçait la présence de la jeune fille de Killeena.

— Ah ! c'est toi, Alistér, s'écria en gallois, d'un ton d'amicale bienvenue, Mrs Macdonald ; as-tu pris ton violon ? Un peu de musique nous ferait bien plaisir ce soir !... Tes frères sont-ils à la pêche ? cette belle après-midi.

— Oui, et ils sont partis sans moi, ré-

pondit avec une moue de regret le jeune homme s'exprimant dans la même langue. Mon violon est resté au fond de leur barque. Je voudrais bien voir votre Ailasa Mrs Macdonald, car je suis sur le point de quitter le pays !...

— Quitter le pays, Alistér Lewes !... Ce n'est pas possible !...

...De quel côté songes-tu à aller ?...

— A Glasgow... Ici, je ne suis d'aucune utilité pour la pêche... Mon père et ma mère n'ont nul besoin de moi à la ferme... Il est vrai... Glasgow est bien loin...

— Tu trouveras Ailasa à la cuisine !...

En effet, Ailasa s'occupait à ranimer les tourbes pour chauffer une grande marmite suspendue au crochet de la crémaillère. Le foyer se trouvait au milieu de la pièce ; à l'extérieur, au-dessus du toit de chaume, s'élevait le tuyau de la cheminée. La jeune fille se retourna vivement au son des pas d'Alistér, et, une charmante expression d'agréable surprise anima sa physionomie pendant qu'elle s'écriait en anglais :

— Enfin, c'est vous, Alistér ! Vous n'avez pas paru depuis quinze jours !

— Oui, Ailasa, dit-til en baissant les yeux, et ce soir je viens pour vous faire mes adieux... Je pars pour Glasgow... A Darroch, à proprement parler, je n'ai rien à faire... Si je trouve du travail en ville, tout ira pour le mieux ?... Peut-être me sera-t-il possible de fréquenter les écoles, Malcolm Ross m'en a donné l'espoir la dernière fois que je lui ai parlé... Ainsi Ailasa, je vais vous quitter...

— Mais vous ne vous rendez pas à Glasgow immédiatement, Alistér, et deux grosses larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— Pourquoi continuer à perdre mon temps ici, reprit l'adolescent avec un ac-

cent mélancolique... Une fois installé là-bas, je vous enverrai une lettre, et si vous consentez à me répondre, ce sera un heureux jour pour moi que celui où je recevrai des nouvelles du pays...

— Vous ne pouvez pas vous éloigner de la sorte, Alister, sans qu'aucun ami ne soit venu boire à votre santé et vous souhaiter bonne chance, sans que personne n'ait reçu un mot de votre part... Dans une demi-heure nous allons souper, restez avec nous... Ce n'est pas long d'attendre une demi-heure quand on va se rendre aussi loin que Glasgow !...

— Excusez-moi, Ailasa, dit le jeune homme d'un air embarrassé, partir est très pénible... le courage me manque pour prendre congé de chacun... Je ne dis adieu qu'à vous et à votre mère, et je vous renouvelle la demande de m'écrire là-bas...

A présent, Ailasa pleurait amèrement... Elle tendit sa petite main au pauvre garçon que l'émotion rendait muet. Il serra avec affection la petite main et s'éloigna.

En quelques phrases entrecoupées, en gallois, il prit congé de la vieille mère, et, de nouveau, traversa les prairies incultes se dirigeant vers la mer.

Les quatre frères, qui ne s'étaient munis que de lignes, rentrèrent tard dans la soirée après une pêche infructueuse. A l'heure du repas ils s'assirent à table avec leurs parents ; seul, Alister manquait.

— Bien sûr, il aura été passer l'après-midi auprès de la jeune fille de Carn-Shean, déclara d'un ton mécontent le sombre Duncan. Ces visites sont plus à son goût que la pêche !... Désormais, qu'il ne nous accompagne plus en mer. par Dieu, nous saurons bien nous passer de lui !

— Tu es un homme dur, Duncan, dit

la vieille mère qui se mit à pleurer... Mais, tu as raison... Alister n'ira plus avec vous à la pêche... il part pour Glasgow !...

— Une fort bonne décision, par ma foi ! reprit Duncan méchamment. Il sera mille fois mieux à sa place devant un comptoir qu'à manoeuvrer une ligne... Il aura son violon... ses livres... ses histoires...

— Par Dieu, s'écria avec élan un autre frère, si Alister se rend à Glasgow, il ne partira pas les poches vides...

— Non, non, chacun de nous remettra quelque chose au garçon... Sa poche ne sera pas vide, répondirent en chœur Donald et Hamisch !...

Alors le vieux père, aux cheveux blancs éleva la voix. Jamais Hector Lewes n'était sorti du rayon des Hébrides, jamais il n'avait vu une ville plus grande ni plus belle que Stornoway ; néanmoins, on le considérait comme ayant des connaissances plus étendues, plus profondes, en un mot, comme étant d'esprit plus éclairé que la plupart des habitants de ces contrées sauvages. Il déclara, tout en hochant maintes fois sa tête vénérable, qu'il savait fort bien ce qui adviendrait à un jeune homme allant chercher fortune dans une ville étrangère... Alister, obtiendrait une position... On pourrait le recommander à M. Macilwham, peintre et miroitier, demeurant à Galloway... Le garçon était à présent trop âgé pour devenir apprenti dans cette profession ; mais, sans aucun doute, M. Macilwham n'aurait aucune peine à procurer du travail à un jeune homme instruit de tout ce qui concerne le commerce, le calcul, les écritures...

— Pour moi, je crois qu'il ne gagnera guère en composant des poésies, dit Duncan d'un accent plein de mépris. Le métier doit être peu lucratif.

— Voici ce que je propose, avança Nicol, le troisième frère, tout à fait indifférent à la remarque de Duncan. Dans toutes les îles à l'ouest, il n'existe pas un garçon meilleur, plus brave et plus loyal, que Alister Lewes. Il est digne d'intérêt et mérite d'être aidé. Ce serait honteux de notre part de le laisser partir sans ressources pour une ville lointaine. Chaque pièce d'argent, chaque penny, chaque farthing, que j'ai en dépôt à la banque de Stornoway, sera envoyé, s'il le faut, à Alister, afin qu'il soit reçu au collège. Je le ferai, par Dieu, aussi vrai que je suis un homme en vie...

... Les trois frères partageaient cette manière de voir. Seul, Duncan s'en écartait.

En ce moment entra dans la vaste cuisine, Alister, pâle et triste, venant souper. Il se sentait humilié d'être maladroit au travail de la pêche. Il comprenait qu'il perdait le temps à errer dans les bruyères solitaires, à jouer du violon au bord des ruisseaux capricieux, à s'appliquer à résoudre des problèmes d'algèbre, dont la solution ne rendrait service à personne. En silence, tout confus, il s'assit devant la table rustique de bois blanc.

— Où as-tu passé cette après-midi, Alister ? demanda Nicol Lewes.

L'adolescent mordit sa lèvre et ne répondit point, il craignait d'être raillé.

— A Carn-Shean, n'en n'avez aucun doute dit Duncan d'un air sombre.

— C'est vrai, avoua à la fin Alister. Je me suis rendu à Carn-Shean pour y faire mes adieux, car je pars pour Glasgow. A quoi bon rester ici davantage ?...

— Tu as pris une sage résolution, Alister, dit Nicol avec une affectueuse bonté. Nous approuvons ta décision et nous croyons que tu réussiras, car peu de garçons ont ton talent pour les écritures. Donal,

Hamisch et moi nous voulons payer les frais de ton collège !... Si tu trouves une position, tant mieux, elle te procurera la nourriture et les vêtements... Mais pour les cours au collège, compte sur nous !... Une fois arrivé là-bas, Alister, envoie-nous une lettre et raconte-nous toutes les nouvelles.

Non, certainement, la nature fine et sensitive de l'adolescent n'était point faite pour l'existence dure et commune du pêcheur, car au lieu de se réjouir, des larmes de reconnaissance roulèrent le long de ses joues. Pour cacher son émotion, il se leva vivement, s'approcha d'une petite lucarne, placée au fond de la pièce, dans un coin de la muraille et ne reprit sa place que quand il comprit qu'il était plus maître de lui-même. Il tendit la main à chacun de ses trois frères.

— Tu as bien bon coeur, Nicol, dit-il, et tous les trois vous êtes bien généreux à mon égard. Je dépenserai bien peu de votre argent au collège ; et, dès, que ce me sera possible, je vous rembourserai... Mais ce soir, Nicol, je vous remercie encore davantage pour l'affection que vous me témoignez que pour l'argent...

Peu de jours plus tard, Alister Lewes faisait voile pour Glasgow.

Beaucoup d'habitants de Darroch craignaient de ne jamais revoir en ce bas monde, le pauvre garçon... Il partait pour si loin.

Ailasa, pour sa part, ne concevait aucune pensée de ce genre !...

Ce soir-là, elle rêvait, essayant de s'imaginer la grande ville... puis elle songeait à l'époque où Alister, devenu un homme remarquable et glorieux, reviendrait avec un fier orgueil honorer de sa présence l'humble ferme de l'île de Darroch.

## II

## DES NOUVELLES DE BIEN LOIN

Trois mois s'écoulèrent avant qu'on reçut une lettre. Une après-midi d'automne, Ailasa aperçut le facteur traversant les plaines couvertes de bruyères roses.

L'oeil émerveillé contemplait ravi cet espace, semblable à un immense tapis aux riches et splendides couleurs. La personne du modeste employé, se détachant sur l'horizon enflammé par les rayons du soleil couchant, fit à la jeune fille l'impression d'un ange descendant d'un nuage d'or.

Elle eut le pressentiment de l'arrivée d'une lettre. D'un pas léger, comme celui d'une jeune biche, elle s'élança vers le messager, mais une fois auprès de lui elle était trop essoufflée pour lui adresser la demande qui brûlait sur ses lèvres.

— Ah oui ! s'écria le bon vieux, tout ratatiné, d'un ton de bonne humeur, en ouvrant son sac, plus de quatre fois, au moins six fois, Ailasa, vous avez couru à ma rencontre espérant recevoir des nouvelles d'Alister Lewes, qui est là-bas à Glasgow. Aujourd'hui, vous ne serez pas déçue, il y a une lettre... même un livre... un beau volume, je vous assure, dont vous serez très fière... Je n'avais pas vu un bouquin aussi beau depuis celui que Sheila Makensie expédia de Borvabost au fils très malade de la fièvre de Mrs Gregor.

— Donnez-moi le livre et la lettre, John Cameron, dit Ailasa d'un ton où perçait une légère nuance d'impatience, et passez à la maison pour vous rafraîchir.

Une fois en possession de la lettre et du volume, elle s'assit sur la bruyère et laissa le facteur continuer seul sa route.

La lettre était fort bien écrite. Alister avait toujours manié la plume avec facilité, avec talent — elle disait —

— « Chère Ailasa, depuis longtemps vous devez attendre des nouvelles de ma part : je ne voulais vous en donner que lorsque j'en aurais de satisfaisantes. Aujourd'hui, je puis le faire. J'ai un bon maître et un bon maître exerce sur celui qu'il commande une heureuse influence. En tout cas, mon professeur est excellent à mon égard. Depuis mon arrivée à Glasgow, j'ai été très occupé par les classes du soir. Trois fois la semaine, je me rends pour le latin chez un monsieur âgé — un prêtre catholique, paraît-il. Il y a des classes particulières pour les jeunes gens qui désirent être admis au collège et le nombre de ceux-ci est très considérable. La classe de grec est à 8 heures du matin. Il m'est bien plus facile de m'instruire ici qu'à Darroch où je n'avais personne pour me guider et corriger mes fautes. Mon professeur croit que je réussirai aux examens. La classe du latin, division des juniors, a lieu le matin de très bonne heure. Mon maître a la bonté de me promettre les heures supplémentaires dont j'aurai besoin.

« Chère Ailasa, ajoutait Alister, je n'ai pas dépensé un seul farthing de l'argent que Nicol, Hamisch et Donal, m'avaient donné lors de mon départ. J'ai l'espoir de m'entretenir au collège avec mes seules ressources.

« Que vous dirais-je de Glasgow ?... Cette immense cité est bien impressionnante, si pleine de mouvement et de bruit.

« Les premières semaines de mon séjour, ici, je ne parvenais pas à fermer l'oeil et le sentiment de ma solitude au milieu de la foule me faisait bien souffrir. Heureusement, le travail a réussi à me distraire !... J'ai peu de loisirs pour songer à autre chose qu'à mes leçons le jour, à mes livres le soir... Quand j'ai quelques moments à ma disposition je descends sur



les quais, au bord de la rivière, là se trouvent les navires et j'ai le plaisir parfois d'entendre parler gallois. Je vois aussi les vaisseaux en partance pour Oban, pour Islay, pour Stormoway, et alors ma pensée s'envole vers ceux que je connais à Killeena et à Darroch et je me demande si jamais je les reverrai...

Voici tout ce que j'ai à vous écrire, chère Ailasa. Si vous voulez bien m'envoyer une lettre avec toutes les nouvelles du pays, elle sera bienvenue. J'ai eu l'idée de vous adresser un livre, j'espère que vous consentirez à l'accepter de ma part, sinon dites-le moi dans votre lettre. Mille souvenirs à votre mère. Je demeure, chère Ailasa, votre fidèle ami.

Alistér LEWES

La jeune fille ne regarda pas le livre, mais elle lut et relut la lettre, son visage exprimait une vive joie et un légitime orgueil. Comme Alistér avait bien réussi dans la grande ville lointaine, déjà l'on savait apprécier l'érudition qu'il avait acquise par ses propres études à Darroch, on allait l'admettre à la fameuse Université !...

Et il avait su se libérer de toute dette, lui, un simple adolescent... Ailasa conçut dans son coeur une haute et merveilleuse idée du jeune homme, de sa position digne d'envie, des glorieux succès que l'avenir lui réservait.

— Elle n'entrevoit pas le sombre et misérable petit réduit sous les toits, le déjeuner, le dîner et le souper dont un seul plat, un potage de gruau d'avoine faisait tous les frais ; les heures harassantes d'étude, se prolongeant bien avant dans la nuit, la pénible monotonie des longues heures de la journée, passées dans la boutique du faubourg de Galloway !

— ... Cette soirée d'automne était des-

tinée à être pleine d'événements. Le soleil disparaissait au couchant lorsqu'elle vit approcher un homme... Quel pouvait être cet étranger ? Celui-ci, d'une taille trapue et robuste, aux cheveux noirs, traversa un champ de bruyère et aborda la jeune fille d'une façon assez embarrassée.

— J'espère que vous allez bien, Ailasa, dit-il, avançant la main.

— Je me porte parfaitement, Duncan Lewes, répondit-elle avec indifférence. Si vous désirez voir ma mère, elle est à la maison.

— Il se peut que je sois venu pour vous-même, Ailasa !

La jeune fille partit d'un léger éclat de rire.

— Vraiment ! faire la longue course de Darroch jusqu'ici pour me voir, Duncan, serait très aimable de votre part, mais j'ai peine à croire que je sois le seul motif de la peine que vous avez prise. Pas plus tard que ce matin, ma mère a fait la remarque que depuis longtemps, nous n'avions vu aucun habitant de chez vous !... Elle sera très aise de votre visite... Oh ! oui, croyez-le bien.

Le pêcheur, debout, se tenait indécis sur la conduite à tenir. Il aurait voulu ajouter quelques mots, seulement il aperçut sur les genoux de la jeune fille la lettre et le volume aux tranches dorées. Alors, des sentiments de haine jalouse agitèrent son coeur.

Brusquement, il quitta Ailasa et alla rejoindre Mrs Macdonald. La vieille paysanne tisonnait son feu. Elle se leva, épousseta un siège et le présenta à son visiteur.

— Nous avons une belle soirée ! dit-il.

— Oui, vraiment, par la grâce de Dieu, répondit-elle en gallois, et, à partir de ce moment, la conversation s'engagea dans cette langue.

— Je vais vous entretenir, Mrs Macdonald, d'un sujet qui peut-être, vous paraîtra singulier. Je suis l'aîné de mes quatre frères... Mes affaires de ce monde ont bien prospéré, je possède, dans la banque de Stornoway, la somme de £120. (Environ 3,000 francs.)

— Tant mieux pour vous, Duncan Lewes !... Vous avez toujours été sobre, économe, comme doit l'être un homme prudent... Peu d'entre vous pourrait se vanter d'avoir autant d'argent déposé à la banque !...

— Il serait temps, Mrs Macdonald, que, dans notre famille, l'un de nous songeât à choisir une femme et, selon le dicton : à l'aîné de donner l'exemple !

— Oui, c'est juste, l'aîné doit commencer ! et, tout en parlant, la bonne paysanne se mit en devoir de sortir d'un vieux bahut de chêne sculpté, un verre et quelques morceaux "d'un gâteau de farine."

— Voilà ce qui se passe, Mrs Macdonald... dit Duncan d'une voix hésitante, témoignant de son embarras. Dans toutes les îles, il n'y a pas une fille aussi belle ni aussi bonne que votre Ailasa !... Si celle-ci consentait à m'épouser, je serais pour elle, un mari dévoué, et, chaque année après la saison de la pêche, je viendrais à votre ferme, car la présence d'un homme est nécessaire pour diriger et surveiller les travaux à l'époque des semailles et à celle de la récolte !...

La brave femme reçut cette proposition avec un grand calme, comme une affaire qu'on lui soumettrait.

— Prenez un verre de whisky, Duncan Lewes, et buvons à la continuation de votre bonne santé !... Moi seule, je ne touche jamais au whisky... Quant à notre Ailasa, elle sera mariée quelque beau jour, j'en suis certaine, c'est le sort de toutes les filles. Je souhaite pour elle de rencon-

trer alors un mari sobre et travailleur tel que vous, Duncan, mais, pour le moment elle est beaucoup trop jeune pour entrer en ménage. Dans cinq ou six ans, il en sera bien temps !

— Ceci est le langage de la sagesse, dit le pêcheur. Volontiers, je me déciderai à attendre quatre ou cinq ans, à la condition que Ailasa me fasse, dès à présent, la promesse de devenir ma femme. Je n'ai aucune hâte, Mrs Macdonald, seulement je trouve bon de faire son choix à l'avance plutôt que d'être à chercher à droite ou à gauche pour trouver une femme.

— Adressez-vous à Ailasa elle-même Duncan Lewes, la voilà qui arrive, ajouta la mère. N'oubliez pas de lui parler de votre intention de surveiller la ferme dans vos loisirs de la pêche.

La jeune fille entra dans la cuisine, portant à la main ses deux trésors... Une plus jolie, une plus ravissante créature, n'aurait pu se rencontrer dans ces îles éloignées.

— Savez-vous, maman, s'écria-t-elle d'un ton joyeux, que je viens de recevoir une lettre d'Alister Lewes et aussi un beau livre plein d'images. La lettre contient de fort bonnes nouvelles, car il va être admis à l'Université ainsi que l'a été autrefois Malcolm Ross.

— Oh oui ! dit le frère aîné, une expression de colère haineuse envahissant ses traits, vous jugez que c'est fort bien de sa part d'être là-bas et de faire le monsieur avec l'argent que Nicol et Hamisch lui ont donné tout comme s'il était le frère d'un mendiant. C'est par ma foi, très honorable de vivre des économies de ses frères et de fréquenter le collège.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur. Duncan Lewes, répartit Ailasa, avec chaleur. Alister n'est certes pas le fils d'un mendiant, car il n'a pas touché à un seul

farthing de la somme qu'on lui a remise lors de son départ ; et eût-il été dans la nécessité de l'entamer, cela n'aurait été qu'à titre d'emprunt avec la ferme résolution de la rendre dans la suite. Mais comme je vous l'ai dit, et comme je vous le répète, Alistér n'a pas dépensé un seul farthing de la somme en question, et il n'est pas plus le fils d'un mendiant que vous ne l'êtes vous-même, Duncan Lewes.

— Moi ! le fils d'un mendiant !... répéta avec rage le pêcheur, dont le naturel violent prenait le dessus, sur sa décision d'être prudent. J'ai plus de £120 à la banque de Stornoway.. Je voudrais bien savoir quand Alistér parviendra à gagner une pareille somme au collège ?...

— Il gagnera autant et même davantage au bout de quelques années, répartit Ailasa d'un ton plein de confiance ; d'ailleurs, dans la vie, qu'importe un peu plus ou un peu moins d'argent !

— Oh ! il serait peu sensé que nous ayons une querelle ensemble, Ailasa Macdonald, dit Duncan d'un ton maussade. Je ne suis venu, simplement, que dans le but d'expliquer à votre mère qu'un homme qui a de l'argent doit songer à s'établir : je lui ai parlé de mes économies, placées à la banque de Stornoway et je lui ai offert de surveiller les travaux de la ferme de Carn-Slean après la saison de la pêche.

— Ceci est fort bienveillant de votre part, Duncan Lewes, dit Ailasa toute surprise, le jeune homme n'avait pas l'habitude de se montrer aussi généreux.

— Voilà l'état des choses, Ailasa, continua Duncan s'emhardissant. Vous êtes jeune, et si par malheur, votre mère tombait malade, vous n'auriez personne pour vous protéger et vous seconder... Et... je disais... je disais à votre mère, que j'aimerais à vous choisir pour ma femme

dans quatre ou cinq ans, quand l'époque sera venue... Je voulais vous dire cela Ailasa Macdonald...

La jeune fille semblait de plus en plus étonnée, elle se tourna du côté de sa mère, comme pour réclamer de l'aide... Mme Macdonald pelait des pommes de terre pour le souper et ne paraissait rien écouter...

— Etre votre femme, Duncan Lewes, est-ce bien ce que vous me proposez, n'est-ce pas une plaisanterie ?

— Non, je suis sérieux. Je ne ris pas.

— Alors, c'est bien fâcheux, mais je ne puis vous donner une réponse favorable, dit-elle avec simplicité... N'attendez ni quatre, ni cinq ans, aucun laps de temps, c'est inutile. Vous trouverez une autre jeune fille dans Darroch.

— Telle est votre réponse, Ailasa Macdonald... vous n'avez pas d'autre parole à me donner... C'est la dernière...

— Oui, la dernière, mais, quoique je ne veuille pas vous épouser, nous pouvons demeurer de bons amis ?...

Cette proposition demeura sans réponse. En quelques brèves paroles, prononcées en gallois, le jeune pêcheur prit congé de la mère et de la fille, et s'éloigna traversant de nouveau les plaines solitaires de Killeena.

Les ombres de la nuit enveloppaient les îles de la mer quand Duncan atteignit sa demeure ; mais, ces ténèbres n'étaient certes, ni aussi noires ni aussi effrayantes que l'expression de vengeance qui se lisait sur les traits de la physionomie du rude pêcheur.

### III

#### LA PROMESSE D'AILASA

A de rares intervalles arrivaient des lettres du jeune homme, à Glasgow, elles

renfermaient de bonnes nouvelles. Le succès répondait à ses efforts ; il réussissait dans ses études ; son professeur l'encourageait, se montrant plein de sollicitude et de bienveillance à son égard, l'aidant à surmonter les dernières difficultés qui surgissent au moment d'atteindre le but.

Cependant, à chaque lettre que Ailasa lisait à haute voix à sa mère la jeune fille se demandait dans son for intérieur : Pourquoi ne revient-il pas ? N'a-t-il donc pas le désir de revoir le pays et les anciens amis ?...

...Un jour, un vif émoi se manifesta à Darroch et à Killeena : on apprenait que le jeune Alistér Lewes, après avoir fréquenté les cours de l'Université, où il se préparait, sans doute, à devenir maître d'école, arrivait passer quelque temps au lieu de sa naissance.

— Ailasa, d'un pas léger s'achemina vers la mer, traversa dans sa barque l'étrémité canal, et se dirigea du côté de la ferme de Darroch pour se renseigner si la rumeur était exacte.

Oui, elle était vraie, bien vraie, car elle vit, venant à sa rencontre, Alistér Lewes en personne. Quand il fut tout près d'elle le cœur de la jeune fille se glaça. Il n'était plus le pêcheur adolescent, portant le costume de gros drap des gens du pays, le garçon, qui, maintes fois, avait joué avec elle sur le rivage, lui dénichant des oeufs d'oiseaux de mer... Aujourd'hui. Alistér était un jeune homme vêtu avec élégance : le pêcheur était transformé en vrai citadin.

— Ailasa, s'écria-t-il d'un ton joyeux, comment allez-vous ? Je me rendais de ce pas à Carn-Slean !

Chose singulière, elle ne put répondre. En silence, elle détourna la tête et se mit à pleurer.

— Ailasa, qu'avez-vous ?.. Que se passe-t-il ?..

— Voilà, Alistér Lewes, dit-elle en toute simplicité, entre deux sanglots, vous parlez tout différemment depuis que vous avez été à Glasgow, et je pensais que ce n'était plus vous-même que je revoyais, mais un étranger !.. Vous revenez à Darroch comme un étranger, vous avez perdu l'usage de nos coutumes et il viendra un temps où vous serez honteux de vos amis d'autrefois ?..

— Savez-vous, Ailasa, dit le jeune homme avec tristesse, que vous me faites, en ce jour, un bien triste accueil. Ce sont de dures paroles que vous venez de prononcer !

Ils gardèrent quelques instants de silence, puis Alistér demanda :

— Alliez-vous jusqu'à la ferme, Ailasa ?

— Simplement, je désirais savoir si la nouvelle de votre arrivée était vraie. A présent, je retourne à Carn-Slean.

— Je vous ferai traverser l'eau, dit-il, et les deux jeunes gens marchèrent jusqu'au rivage de l'île ; une fois de l'autre côté de l'étrémité canal, Alistér mit le bateau à l'abri dans une petite anse.

— Je nagerai pour le retour, déclara-t-il en souriant, je n'ai pas encore oublié la natation...

— Et vous n'avez pas l'intention de venir jusqu'à Carn-Slean voir ma mère ? hasarda, d'un ton timide, Ailasa. Bien nombreuses sont les soirées que nous avons passées à causer de vous, et, quand je vous écrivais, maman ne manquait pas d'ajouter : applique-toi bien, Ailasa, écris très correctement, car Alistér deviendra un vrai savant, connaissant à fond le bon anglais !..

— Je ne me doutais pas du tout du changement survenu à mon sujet quand je vous écrivais, reprit le jeune homme

qui avait sur le cœur la réception que lui avait fait Ailasa. Eh bien ! vous êtes dans l'erreur, Ailasa Macdonald, c'est plutôt vous-même qui avez changé, vous avez oublié vos vieux amis et qui sait s'il n'y a pas de nouveaux amis à l'horizon ? conclut-il avec un soudain sentiment de dépit. Une jeune fille telle que vous n'est guère destinée à demeurer inaperçue !...

Une vive rougeur colora les joues d'Ailasa.

— Je n'ai eu aucun nouvel ami depuis votre départ pour Glascow, Alister Lewes. dit-elle, les yeux baissés. Qui donc songerait à s'aventurer jusqu'à Killeena ?... C'est une vie bien retirée, bien solitaire, que nous menons à Carn-Slean.

— Oui, c'est vrai ; que de fois-là-bas. la nuit, j'ai pensé à vous, à votre existence austère pendant tout l'hiver... Seulement, je me disais : cela aura une fin. Quelque beau jour viendra un jeune homme de Uig ou de Harris ; il épousera Ailasa et la conduira loin de Killeena, peut-être lui donnera-t-il une élégante demeure...

— Vous vous trompiez tout à fait, Alister Lewes, s'écria-t-elle avec une nuance d'ennui dans la voix, il n'existe aucun jeune homme de Uig ou de Harris disposé à me demander en mariage. Vous auriez mieux fait de songer à vos études qu'à de pareilles balivernes !...

— Une jeune fille doit se marier, Ailasa !...

— Ce n'est nullement nécessaire, dit-elle, se redressant fièrement.

— Ailasa, voici ce que je voudrais — Alister tourna son beau et sympathique visage vers la jeune fille — voici ce que j'ai pensé pendant bien des nuits et bien des jours, depuis mon départ de Darroch : si aucun jeune homme ne s'avance dans le but de l'épouser, si elle n'éprouve d'in-

clination pour aucun d'eux, alors je lui demanderai de devenir ma femme, bientôt, quand j'aurai assez d'argent pour lui offrir une gentille petite maison.

— Quand vous ferez votre demande, Alister Lewes, voici ce que je vous répondrai, dit-elle d'un ton ferme, se plaçant en face de lui, mais le visage pâle et les yeux baissés, — si jamais je me marie, c'est vous que j'épouserai, jamais aucun autre, j'ai pris cette résolution... Seulement, je crois que je ne serai jamais votre femme, Alister, parce que quand vous aurez gagné de l'argent, que vous serez devenu un homme riche, vous aurez oublié une pauvre fille, comme moi, habitant Killeena... Je m'attends à ce qu'il en soit ainsi et je ne serai pas fâchée contre vous de ne pas prendre pour femme une fille qui vous rendrait honteux parce qu'elle ne porte pas de belles toilettes et parle mal l'anglais.

— Ailasa, nous avons conclu, ce soir, un pacte entre nous deux, dit-il, tout à fait indifférent aux dernières paroles de la jeune fille et à la description peu flatteuse qu'elle donnait elle-même.

Ainsi ils atteignent Carn-Slean, la main dans la main, comme ils l'avaient fait maintes fois à l'époque de leur enfance... Ils parlaient peu, mais le visage d'Alister exprimait le bonheur, une calme et fière confiance.

Mrs Macdonald comprit leur approche aux bonds d'un chien qui s'élança à leur rencontre. La bonne femme sortit pour les recevoir et bientôt se perdit en compliments prononcés en gallois, sur les changements favorables accomplis sur la personne d'Alister. Elle insista pour qu'il but en son propre honneur un verre de whisky. Le jeune homme refusa cette offre amicale et s'assit sur l'une des deux grosses pierres, placées au seuil de la por-

te, et se mit à raconter à la mère d'Ailasa, dans la langue du pays, avec parfois, une légère hésitation, ses diverses aventures à Glascow. La mère d'Ailasa témoigna un réel désappointement quand Alister lui dit n'avoir jamais eu l'occasion de rencontrer le duc d'Argyll ; pas même sir James Matheson ; mais, quand elle apprit que son professeur connaissait le Lord Prévost de la ville, plusieurs bailis et quelques conseillers, elle conçut pour le jeune homme un certain respect.

Ensuite la paysanne, avec la ruse du vieil âge, exprima l'espoir qu'Alister recolerait quelques avantages de ces rapports, quoique bien lointains, avec d'aussi illustres personnages.

Alister se leva pour prendre congé, non sans avoir goûté d'un gâteau de farine, réputé excellent et bu un verre de lait.

— Prenez la barque pour passer l'eau. Alister, recommanda Mrs Macdonald. Demain matin, John Cameron se chargera de ramener l'embarcation.

— Cela n'en vaut pas la peine, déclara le jeune homme, combien de fois n'ai-je pas traversé le canal à la nage !

— Et vous le feriez avec vos beaux habits de Glascow, dit la mère indignée. Vraiment, cela n'aurait pas le sens commun.

— Soyez sans crainte, maman, dit Ailasa intervenant, inutile de discuter, je conduirai Alister sur l'autre rive, puis je reviendrai dans le bateau.

Cet arrangement était loin de déplaire au jeune homme, il l'accepta avec empressement, et Mrs Macdonald eut une bonne impression du soin qu'il prenait de ses vêtements.

Seuls, dans la bruyère, les deux jeunes gens marchaient en silence...

Au bout de quelques minutes, Alister murmura :

— Ailasa, n'est-ce pas, vous n'oublierez pas la promesse que vous m'avez faite aujourd'hui ?

— Non, jamais, Alister, répondit-elle simplement ; mais je vous le répète, si un jour, vous changez de disposition à mon égard, je ne vous en porterai pas rancune. Je ne me considérerai pas comme offensée, car, il y en a bien peu qui reviendraient de Glascow avec le désir d'épouser une pauvre fille de Killeena !

— Une pauvre fille !... Sachez, Ailasa, que pas une seule jeune fille de Glascow ne serait digne de dénouer la courroie de vos souliers !... Et vous voilà devenue presque une femme depuis mon absence de Darroch. Dans une ou deux années, si vous consentez à attendre ce long laps de temps, vous serez bien la plus jolie fiancée qui, jamais, existât dans les îles de l'ouest !... Seulement, vous vous trompez en croyant que je vais devenir un homme riche ; on gagne bien moins d'argent, après des études faites à l'Université, que si l'on s'adonnait à la pêche... Vous épouserez un homme pauvre, Ailasa Macdonald : telle est la vérité.

— Je n'éprouve aucune crainte à ce sujet, s'écria la jeune fille avec ardeur. Je ne redouterai pas de devenir votre femme, Alister Lewes, fussiez-vous aussi pauvre que le vieux Sandy Mc'Killop depuis le jour où on lui a enlevé ses chalumeaux.

— Alister, une fois qu'il eût traversé le canal, tendit les rames à la jeune fille...

A cette heure, il faisait presque sombre, de légères vagues se jetaient contre l'embarcation, laissant à leur suite une traînée de blanches étoiles. A l'horizon, une lueur rose transparente illuminait les cieux du Nord...

— Bonsoir, Alister Lewes, dit la jeune fille ; demain pouvons-nous espérer votre

visite ? Viendrez-vous nous donner d'autres nouvelles ?

— Bonne soirée pour vous, Ailasa Macdonald.

Alistér serra dans la sienne la mignonne main qu'on lui tendait — Conservez toujours la promesse que vous m'avez faite en ce jour !

#### IV

### FETES DE FIANÇAILLES

Le temps s'écoula. Ailasa Macdonald ne le comptait plus d'après les diverses saisons, ni même d'après l'époque du départ et du retour des hommes pour la pêcherie de Caithness, mais par les lettres de Glasgow qu'elle recevait d'Alistér Lewes...

Dans chacune de ces missives, le jeune homme se montrait plus confiant dans l'avenir, plus ardent dans ses espérances. Il remportait des succès à l'Université ; son maître lui témoignait un intérêt croissant et quelques baillis, et autre personnages marquants, promettaient d'user de leur influence en sa faveur.

A la fin arriva une lettre, plus importante que toutes celles qui l'avaient précédée, et, tout de suite, se répandit la nouvelle dans les diverses îles qu'Alistér était nommé instituteur.

— Je viens de voir Ailasa, elle m'a montré sa lettre, dit Nicol à son frère, pour convaincre ce dernier, qui, avec sa mauvaise humeur habituelle, émettait des doutes sur la véracité de l'heureux événement.

— Comme c'est bien de sa part ! répondit Duncan Lewes fumant sa pipe, et d'un ton ironique, il continua : Il n'écrit pas à sa propre famille mais à une personne qui lui est étrangère.

— Et à qui un jeune homme écrirait-il, si ce n'est à celle qu'il veut épouser, je voudrais bien le savoir ? Je puis certifier

que Ailasa Macdonald se montre bien fière du succès d'Alistér... Qui jamais aurait songé quand on a bâti la belle école de Maol-beg que notre frère en serait le premier instituteur ? Il aura une pièce de terre attendant à la maison et rien ne l'empêchera d'avoir une vache. N'avais-je pas raison d'assurer qu'il est favorable à un jeune homme de connaître le Lord Prevost et les magistrats haut placés... Ceux-ci, sans aucun doute, auront reconnu que notre Alistér possède une bonne tête au-dessus de ses épaules. Notre frère avait bien raison de dire que le jour de son retour à Darroch serait celui de ses noces... Mais, ne faut-il pas que les jeunes nigauds du pays critiquent la date du mariage... "C'est l'époque de la moisson," disent-ils. Comment voulez-vous, ajoutent-ils, qu'un homme qui aura dansé toute la nuit, bu du whisky, dormi rien qu'une courte demi-heure, puisse, le jour venu se mettre au travail des champs ?... La saison est mal choisie..." En voilà-t-il des raisonnements !... N'empêche que nous aurons une très belle fête ?... Et c'est, par Dieu, un bon verre que nous boirons lorsque notre Alistér épousera Ailasa Macdonald !..

— Tu me parais fort bien renseigné, Nicol. Je t'engage, cependant, à ne rien affirmer, répliqua Duncan qui se leva brusquement et fit quelques pas comme pour s'éloigner.

Il s'arrêta, le visage sombre, et, se retournant vers son frère :

— Il y aura un mauvais verre pour toi, un mauvais verre pour Ailasa et un mauvais verre pour Alistér, le jour des noces.

Nicol, très habitué aux singuliers propos émis par son frère quand il s'agissait d'Alistér et d'Ailasa, ne fit aucun cas de ces menaces... Plus tard, il se souvint..

Pour le moment, on était tout à la joie dans les îles de Darroch. Chacun comptait

bien faire partie de la fête et préparait le cadeau utile et agréable, que l'on offrirait à la jeune fiancée...

Il était d'usage, lorsque le cortège passait devant une ferme, de présenter du whisky au gens de la noce... Aussi, chaque habitant se procurait-il la meilleure eau-de-vie qu'il lui fut possible d'obtenir. Ailasa était très aimée, dans les îles de l'ouest. On la savait pauvre !... Pour cela, les amis de la famille s'entendirent entre eux pour acheter des couvertures, des vêtements... ils choisirent des meubles dans leurs propres maisons et se procurèrent toutes sortes d'objets utiles, pour les donner au jeune ménage... Il y eût même quelques personnes, éloignées de Killeena, qui sans crainte du long trajet, allèrent s'enquérir, auprès de la rougissante Ailasa de ce qui lui plairait le mieux de recevoir.

Un beau matin, le facteur porta à Mrs Macdonald une lettre chargée. L'employé fit signer un reçu à la bonne femme toute étonnée. Alistair envoyait à sa future belle-mère une somme de dix billets de banque, de un pound chacun. (25 francs.) Il la pria d'accepter cette petite somme, destinée aux diverses emplettes qu'Ailasa irait faire à Stornoway.

Depuis déjà longtemps le jeune homme avait rendu à Nicol et à ses frères, l'argent prêté lors de son départ pour Glasgow. Décidément, ses affaires prospéraient en ce bas monde.

Bientôt Alistair arriva auprès de sa fiancée ; plus que jamais il fut ravi de l'expression douce et tendre, du visage de la jeune fille. La toilette d'Ailasa eût aussi le don de lui plaire infiniment. Elle, tremblante, à la fois fière et craintive, osait à peine lui adresser la parole de peur qu'il trouvât qu'elle parlait un mauvais anglais.

— Tous les amis, toutes les connaissances — même celles qui demeuraient à de longues distances — se rendirent à la ferme du vieil Hector Lewes, sept jours avant le mariage, pour la fête des fiançailles. La réunion était nombreuse. Alistair Lewes eût-il épousé une princesse, on ne se serait pas montré plus ému.

On nettoya la grange, on l'orna avec goût, on y dressa de longues tables. Nicol Lewes, très adroit et industrieux, confectionna avec des espars un lustre merveilleux pouvant contenir douze cierges : on le suspendit au plancher de la grange avec la garniture au complet.

Pour le souper, on fit bouillir vingt volailles dans la grande marmite, qui servait à préparer la bouillie, de raves ou de navets pour les vaches. Ceux qui parvinrent à se procurer des sièges autour de la table avaient de la soupe et des volailles à discrétion, comme s'ils eussent été des princesses. Les autres durent se contenter de leur portion du repas qu'ils mangeaient dehors au clair de lune, assis sur les pierres à moudre, qui sur les herses, quelques-uns simplement sur l'herbe. Il était onze heures du soir.

Bientôt de l'intérieur de la grange partit le son aigu des cornemuses ; tout le monde se leva ; le musicien jouant : "The Campbells are coming", marcha fièrement au milieu des invités, puis soudain, l'air changea en "Une Ecossaise" pleine d'entrain...

A la clarté des étoiles, des groupes de danse se formèrent... la fête suivait son cours gaie, animée, brillante... Plus d'un invité s'était fait un plaisir d'envoyer un gallon de whisky pour augmenter les provisions et il ne manquait ni du meilleur lagavulin de Islay ni du plus pur campellon de Cantyre.

Toute la nuit, les personnes les plus vi-



goureuses de la société — la plupart, des hommes et des femmes mariés — continuèrent à danser, jetant parfois des exclamations joyeuses et de gais hurrahs, jusqu'à l'heure où l'aube se leva vers l'orient. Quand le soleil commença à briller au dessus de la mer, ceux qui possédaient des fermes dans les environs partirent pour vaquer aux travaux de la moisson ceux qui demeureraient au loin s'étendirent dans la grange ou sur quelque chariot vide pour faire un somme avant de rentrer chez eux. Nul, excepté Alister, qui en fut surpris et contrarié, ne remarqua l'absence de Duncan à la réunion. Le lendemain Alister alla trouver sa fiancée et lui dit :

— Ailasa, saviez-vous que Duncan ne se trouvait pas parmi nos invités hier.

— Je l'ignorais, Alister, dit-elle.

— Mon frère nous en veut, Ailasa... Personne mieux qu'une jeune fille n'est apte à exercer une heureuse influence sur un homme, et, si vous consentiez à vous rendre auprès de Duncan, à le questionner avec adresse et amabilité, vous apprendrez sans doute quels sont ses sentiments... Peut-être pourriez-vous le ramener vers nous.

— Oh ! Alister, cela ne m'est pas possible. Je ne puis le faire, dit-elle d'un ton alarmé.

— Pourquoi ? demanda le jeune homme inquiet.

Elle gardait le silence, la tête baissée, toute sa personne témoignait d'un réel embarras.

— J'espère, Ailasa, que vous n'avez pas de secret pour moi ?

Elle continuait de refuser à répondre, et le jeune homme, devant cette attitude, devint fier et réservé.

— Vous avez un secret, je le vois, je n'insisterai pas pour que vous me le révéliez.

Ailasa hésita, elle jeta un regard suppliant sur son fiancé. Mais, remarquant sur le visage de celui-ci un vif mécontentement, elle s'écria :

— Je ne puis supporter de vous faire de la peine, et cela à la veille de notre mariage. Oui, il existe un secret, mais il n'y a aucun mal dans ce secret. Votre frère Duncan, il y a quelques années, m'a demandé de l'épouser... voilà tout... Vous comprenez pourquoi, à présent, je ne puis réclamer de lui une explication...

La vérité se fit jour dans l'esprit d'Alister, il s'expliquait maintenant la conduite de son frère :

— Duncan vous garde rancune, Ailasa, parce que vous avez refusé de devenir sa femme.

— Je ne sais... Je le pense... reprit la jeune fille en toute simplicité...

— Depuis le jour de mon refus, il ne m'a jamais adressé la parole ; quand je passe sur la route, il s'engage dans la bruyère pour éviter de me rencontrer... Je regrette beaucoup de lui avoir fait de la peine... Mais une jeune fille n'est pas à blâmer, n'est-ce pas, parce qu'elle ne consent pas à s'unir à un homme qu'elle n'aime pas...

Alister se prit à réfléchir...

Duncan est violent, irascible, sa colère est redoutable quand il trouve un obstacle sur sa voie. Cependant, les gens interpréteront en mal son absence à notre mariage. Je vais lui parler. Peut-être réussirai-je à vaincre sa résistance.

Alister n'eut pas de peine à rejoindre son frère qui travaillait aux champs.

— J'ai bien regretté, que la nuit précédente tu n'aies point pris part à notre fête.

— N'y avait-il pas assez de gens pour danser et pour boire ?... Il est bon que quelqu'un surveille les travaux de la

ferme et il n'est pas utile que chacun s'enivre avec du whisky pour ensuite aller dormir dans les bruyères.

— Mais, Duncan, il n'y a pas de fête tous les jours, ensuite, il n'y a nul besoin de boire plus que de coutume, et crois bien qu'après souper, on aurait trouvé un bon lit à t'offrir.

— Ah ! reprit Duncan d'un ton railleur, il est, en effet, fort bon de compter de nombreux amis et de les bien traiter en leur offrant toutes les volailles de la ferme et plus de whisky qu'ils ne peuvent en boire ? Il est très agréable d'avoir des amis qui vous assurent que vous agissez très bien en épousant une jeune fille qui ne possède pas un penny !...

— J'espère que tu assisteras au mariage, Duncan, dit le jeune frère d'un ton humble.

— Pourquoi y viendrais-je, répondit Duncan avec humeur.

— Les gens jaseront, s'ils viennent à remarquer ton absence... Ailasa Macdonald est une bonne fille... et tu ne désires pas des bavardages hors de propos...

— N'insiste pas, Alister Lewees, et Duncan reprit son travail.

Le jeune homme demeura debout, gardant le silence pendant une ou deux minutes... Il se demandait comment il pourrait vaincre la résistance de son frère. A la fin, avec la pétulance et le manque de prudence de la jeunesse, il crut avoir trouvé un argument décisif.

— Duncan, si tu ne parais pas, crois que ton absence sera mal interprétée... il est peu facile de mettre un frein aux langues... Qui empêchera que l'on insinue que tu es jaloux de moi parce qu'à un certain moment, tu aurais désiré épouser Ailasa Macdonald ?

Duncan, comme s'il eut été mortellement atteint, laissa tomber sa faucille. Il

se retourna et regarda fixement son frère... Le visage calme et doux d'Alister n'exprimait aucun mépris. Il se contentait d'attendre la décision de son frère aîné.

— Alors, par Dieu, cria Duncan, un éclair de colère brillait dans ses yeux noirs, j'assisterai à ton mariage... C'est toi, Alister, qui m'invite à la cérémonie. Si je n'ai pas de beaux vêtements à offrir à la jeune fille, si je suis un maladroit danseur, eh bien ! tant pis, car il y aura assez de gens pour jouir de la fête. Tu peux annoncer à Ailasa qu'elle me verra à sa noce.

Alister Lewes avait le tempérament assez vif, le caractère assez susceptible ; dans d'autres circonstances, il n'aurait pas supporté aussi facilement le dédain de son frère aîné... Mais, un homme qui est au moment d'épouser la jeune fille de son choix, qui est satisfait, doit se montrer généreux envers son rival malheureux...

Il se rendit auprès d'Ailasa pour apprendre à celle-ci que Duncan consentait à assister à leur mariage...

## V

### LE MARIAGE D'AILASA

Le grand jour du mariage se lève.

Dès l'aube, les amis des fiancés quittent leurs petites fermes et leurs chaumières pour se rendre à la cérémonie.

Deux cortèges se forment, celui de Killeena, avec les invités d'Ailasa, précédés par un joueur de cornemuse et celui d'Alister Lewes avec ses amis, précédé également de son joueur de cornemuse, qui partent de Darroch. Vers dix heures, ces deux bandes abordent en deux points différents sur l'île voisine, considérée d'ordinaire par les habitants de ces contrées,

comme le continent, et s'acheminent, chacune de son côté, à travers les bruyères. vers une modeste auberge où la cérémonie du mariage doit se célébrer. La matinée est splendide. On respire un air doux léger, imprégné des senteurs balsamiques qui se dégagent des marais environnants. Un radieux soleil fait étinceler la surface de la mer qui entoure les îles d'une brillante ceinture bleue.

Les invités marchent par couples. Les joueurs de cornemuse en tête s'avancent d'une allure fière, laissant flotter au gré du vent les rubans de couleur voyante de leurs costumes et faisant résonner les échos des airs les plus gais, les plus entraînants de leur répertoire.

Quand le cortège d'Alister rencontre une ferme solitaire ont voit des vieillards, courbés et ridés par l'âge, sortir de leurs demeures, considérer d'un oeil ravi cette jeunesse gaie et séduisante. Parfois, ils tendent au fiancé un verre de liqueur et font des souhaits pour leur bonheur. Alister remercie avec une grâce simple et aimable, dans un anglais très pur, très élégant. Il paraît bien beau dans son costume de ville, et, par ses manières pleines de charme, il conquiert tous les coeurs.

Les invités, conduits par Alister, sont à présent parvenus à une courte distance de l'auberge, lorsque soudain un cri aigu et sauvage, retentit. Les hommes lèvent la tête : ils aperçoivent le cortège de la fiancée, qui semblable à un ruban aux brillantes couleurs, s'avance rapidement à travers les bruyères roses et les menace d'atteindre, avant eux, la petite auberge.

Quelle honte, pour le jeune homme, si les invités d'Ailasa arrivent les premiers au lieu du rendez-vous !...

— Par Dieu, s'écrie Nicol Lewes avec énergie, cela ne sera pas. Allons, les vieux,

c'est vous autres qui retardez notre marche. Restez en arrière si vous voulez. Alister et moi, nous allons courir pour arriver les premiers.

Au moment où les jeunes gens s'élancent, le "cornemusier" profère une terrible juron et déclare que le fiancé ne rejoindra pas Ailasa sans être accompagné de la musique. Là-dessus, il part en courant, entraînant par son exemple, toute la bande, jeunes et vieux, qui rient, se bousculent, crient, et s'entraînent mutuellement ; ils parviennent les premiers au lieu de la réunion, et le musicien ayant repris le souffle, joue un air des plus joyeux pour accueillir Ailasa et sa suite. La rencontre des deux cortèges fut pleine d'entrain.

Chacun admirait la grâce avec laquelle la jolie fiancée portait une toilette simple, mais de bon goût, faite à Stornoway. Elle tendit la main à chacun des amis d'Alister. Elle s'approcha de Duncan.

— Je suis heureuse de vous voir, Duncan, dit-elle, et je vous suis bien reconnaissante d'être venu !...

— Ah ! vraiment ! répliqua Duncan et de ses yeux noirs jaillit une flamme dont la jeune fiancée ne put supporter l'éclat.

Une jeune fille est toujours satisfaite que beaucoup de monde assiste à son mariage ! C'est pour elle un beau jour que celui de ses noces !...

Il n'adressa pas une parole de plus à Ailasa.

Tous entrèrent à l'auberge dont on avait nettoyé et paré la grande salle. Il y eut un bruit de conversations et d'appels pour se faire servir du whisky, des tranches de pain et du beurre jusqu'au moment où l'on vint annoncer l'arrivée du pasteur. Un silence religieux succéda au tapage des paroles, des rires et du choc des verres.

Ailasa, debout, à côté d'Alister, prit une contenance craintive, recueillie, on lisait sur son jeune visage une vive émotion. Celui qui devait les unir était un petit homme maigre, aux cheveux blancs, à la physionomie pleine de bienveillance, mais dont la tournure rappelait celle des pêcheurs. La foule se forma en cercle autour des fiancés et l'office commença. Celui-ci se célébra en gallois, car l'assemblée comptait de nombreux vieillards qui n'auraient pas compris l'anglais. La cérémonie terminée, le pasteur donna une poignée de main aux jeunes mariés, prit sur un plateau, que Nicol lui tendait avec le plus grand respect, un verre de whisky, leur présenta ses souhaits de bonheur et se retira.

Immédiatement dehors des cornemuses jouèrent des airs de danse et les jeunes gens se disposèrent à danser tandis que la vieille maîtresse de maison, aidée de ses deux filles, faisait dresser des tables dans la grande salle, sur lesquelles toutes sortes de rafraîchissements furent servis...

Le repas de nocce devait se donner le soir à Darroch, dans la ferme d'Hector Lewes. Ensuite le jeune ménage se rendrait à Carn-Slean où Alister proposait de demeurer quelques jours jusqu'à ce que la nouvelle maison d'école fut tout à fait terminée et prête à les recevoir.

On ne s'attarda pas à l'auberge. Dès une heure de l'après-midi, les deux cortèges, à présent réunis, s'acheminèrent au son des cornemuses vers la ferme d'Hector Lewes.

— De tous les côtés, on accourait, pour admirer cette longue théorie de gens joyeux s'avancant, à travers les bruyères, vers la mer bleue qui étincelait à l'horizon.

Les habitants des fermes isolées consi-

déraient comme un honneur lorsque les jeunes mariés consentaient à s'asseoir quelques minutes à leurs foyers.

Pendant ce temps des groupes de huit personnes se formaient et dansaient des "bramles" écossais et des "strathspeys" avec un incomparable entrain. De cette façon ils atteignirent le bord de la mer.

Toutes les barques de cette côte solitaire avaient été réquisitionnées pour faire traverser le canal aux nombreux invités, excepté celle de Mrs Macdonald laissée sur le rivage de Darroch pour permettre au jeune ménage de rentrer le soir à Killeena.

Sept jours auparavant, comme on l'a déjà décrit, une belle fête avait été donnée à la ferme d'Hector Lewes, à l'occasion des fiançailles ; mais on n'aurait pu la comparer à celle qui attendait les invités pour le mariage.

Les gens les plus affairés, les plus absorbés par les travaux des champs, avaient abandonné leurs fermes, résolus de bien s'amuser et de faire honneur au souper.

Le repas était abondant et des plus somptueux. Comme premier plat un immense saumon ; ensuite parurent de nombreuses, fines et succulentes volailles, des pièces de mouton, qui eussent été dignes de figurer à la table du duc d'Argyll ou de Sir James Matheson, voire même à celle de la Reine. Un jeune pêcheur, d'une situation fort aisée, qui, maintes fois avait été à Oban, à Greenock et à d'autres endroits lointains, avait apporté en secret à la ferme un panier rempli de bouteilles d'un vin exquis.

On regrettait vivement dans l'assemblée que Ailasa refusât de boire une seule goutte de whisky ; quand chaque homme buvait "Shlainte" — à la santé de la mariée — elle lui donnait une poignée de

main et se contentait de toucher le verre qu'on lui tendait. Mais, quand le généreux jeune homme offrit son vin, d'un commun accord on déclara que Ailasa boirait un verre en l'honneur de ses invités. Le bruit cessa, comme par enchantement, et tous regardèrent la jeune fille, quand de sa place, en haut de la table, elle se leva et, timide, gracieuse, palpitante d'émotion, les joues colorées, semblables à des feuilles de rose, elle s'écria :

— Je bois à la santé de chacun de vous, mes amis, et j'éprouve une vraie joie en voyant que vous êtes tous venus à mon mariage !

Alister Lewes répéta à peu près les mêmes paroles, et but aussi un verre de vin : des applaudissements frénétiques suivirent et les félicitations commencèrent. Une seule voix s'éleva, haute et dissonnante, celle de Jan Ruadh, ainsi surnommé à cause de ses cheveux roux.

— Pourquoi Ailasa n'a-t-elle pas parlé en gallois !

— Tais-toi et reste tranquille, Jan, dit sa femme.

— Je dis qu'elle aurait dû s'exprimer en gallois ! répéta-t-il.

— Tu es un imbécile ! remarqua indigné l'un de ses voisins. Voudrais-tu que la femme du nouveau maître d'école parlât en gallois ?... Ne sais-tu donc pas que notre langue est interdite dans les établissements d'éducation...

— Je le répète et je répèterai toujours que Ailasa aurait dû parler en gallois, cria Jan d'un ton mécontent, et il se serait levé pour protester si les mains vigoureuses de ses voisins ne l'eussent saisi et entraîné dehors.

Quand une demi-heure plus tard, il reparut dans la réunion, il s'était calmé, cependant, en vrai entêté, il continuait à déclarer que Ailasa avait eu tort de ne

point porter le toast en Gallois.

— Il avait été convenu que pendant que les danses et les réjouissances suivraient leurs cours la jeune femme et son mari, accompagnés de quelques amis, s'échapperaient inaperçus et iraient prendre le bateau qui les conduirait à Killeena. Et pour que ce départ ne fut point remarqué, et pris en mauvaise part, on devait s'éloigner par couple, Duncan Lewes mènerait Ailasa au rivage.

Lorsque Alister apprit à sa jeune femme ce projet conçu par Duncan, Ailasa ne put réprimer un mouvement d'effroi.

— Qu'avez-vous, Ailasa, dit-il. Avez-vous peur de vous trouver seule quelques minutes avec Duncan, quand celui-ci a eu la générosité d'assister à notre mariage ?

— Oui, répliqua-t-elle, j'ai peur... Pourquoi, je ne saurais le dire... Il me regarde d'une façon si étrange... il m'effraie...

— Ceci est une vraie folie de votre imagination, Ailasa, déclara son mari. Il serait vraiment bien fâcheux que vous vous formiez de mauvais jugements sur Duncan, quand celui-ci a le désir d'être en bons termes avec nous. Il s'est montré plein d'affection toute la journée, il a même offert de nous donner la vache noire une fois que nous serons établis à Maolbeg.

— C'est vrai, il a été très aimable, et, Ailasa, faisant un effort sur elle-même, ajouta : Vous avez raison, Alister ; je n'ai pas le droit de redouter le frère de mon mari, ce serait très mal de ma part. Je partirai avec Duncan dès que vous serez disposé à vous rendre à Killeena.

Environ une demi-heure plus tard le mot fut donné.

Les jeunes gens, qui dansaient dans la maison ou se rafraîchissaient dans la prairie, crurent que Ailasa avait disparu

pour la nuit. En réalité, celle-ci se glissait derrière la ferme accompagnée de son beau-frère.

La jeune femme était bien enveloppée dans un châle de laine, car le vent, ayant tourné au nord-est, devenait aigre et froid. le ciel se couvrait de lourds nuages sombres.

— La nuit est noire, surveillez vos pas. dit son compagnon. Ailasa ne répondit pas... le son de cette voix dure, s'élevant au milieu du silence des ténèbres faisait battre son coeur. Elle pensait que ceux qui allaient quitter la ferme après eux, seraient à une trop grande distance pour lui porter secours si quelque danger surgissait et son coeur s'alarmait... Néanmoins, elle résolut de ne rien laisser percer de ses inquiétudes. Prenant un ton gai, elle dit à Duncan :

— La barque est bien petite, pour faire traverser le canal à tant de personnes.. On ne pourra passer que deux ou trois à la fois... Et de ramer sera bien dur, car la marée commence à baisser...

— Oh ! oui la nuit s'annonce mauvaise pour conduire tant de gens à Killeena.. Ce serait une bonne chose de faite si vous consentiez à traverser dès à présent, je ramènerais le bateau chercher les autres.

—Volontiers, je ne demande pas mieux. c'est une idée excellente, répondit-elle contente à la pensée de ne pas demeurer longtemps seule avec Duncan sur la rive opposée. C'est dommage que, durant le jour, on n'ait pas amené ici un ou deux bateaux de plus ; en tous cas cela causera peu d'embarras...

La barque se trouvait dans une petite anse où on l'avait attachée : des herbes marines la dissimulaient presque entièrement, Duncan eut quelque peine à la dégager et à la mettre à flot. Les vagues en se brisant sur les bords de la côte rem-

plissaient d'écume le rivage et Ailasa dû prendre quelques précautions pour ne pas mouiller ses pieds en entrant dans l'embarcation.

Le ciel se couvrait de plus en plus de nuages menaçants, la mer grossissait, les vagues agitées se précipitaient sur les rochers. Avec difficulté, Ailasa atteignit l'extrémité du bateau et s'assit auprès du gouvernail. Duncan se mit à ramer vigoureusement et le rivage disparut bientôt dans la nuit noire.

...Tout à coup il cessa de ramer.

— Ailasa Macdonald, dit-il, vous êtes une jeune femme bien fière aujourd'hui. jour de votre mariage.

Elle ne répondit pas.

— Je connais quelqu'un qui aurait pu être pour vous un aussi bon mari qu'Aalister Lewes !

La jeune femme garda encore le silence, mais une nuance dans la voix de Duncan la glaça jusqu'au plus profond de l'âme.

— Ah ! Ah ! reprit celui-ci d'une voix rauque et sauvage, vous vous prépariez. Aalister et vous, à vous moquer de moi, de mes prétentions de vouloir épouser une jeune fille !... Comme vous vous amusez, là-bas à Darroch, aux dépens de Duncan Lewes !...

...Ah ! vous avez repoussé ma demande !... Ah ! vous avez préféré un jeune homme qui faisait ses études à l'Université de Glasgow... Eh ! bien voilà...

Il leva ses bras en l'air... un bruit sourd se fit entendre... comme si quelque chose de pesant venait de tomber dans l'eau... La jeune femme poussa un cri étouffé...

— Que faites-vous Duncan ?

— Ce que je fais... répondit-il avec un rire sinistre... J'ai jeté les rames à la mer... Ce que je fais, et, disant cela, il

se courba vivement sur le fond de la barque.

— Regardez ! l'eau entre par l'ouverture qui sert à vider le bateau. . . Quelqu'un a dû sortir le bouchon de liège. . . et, maintenant, dans quelques minutes, par Dieu, nous coulerons. . . Si vous tenez à sauver votre vie, Ailasa Macdonald, magez pour atteindre le rivage !. . .

Pendant plusieurs instants, la pauvre jeune fille resta écrasée sous le poids de l'émotion qui la paralysait. . . Promptement l'énergie lui revint ; elle comprit toute l'horreur de sa situation. L'eau continuait à envahir le bateau.

Soudain, une forme noire se dressa dans la nuit, une forte secousse fit vaciller l'esquif, le bruit d'une chute se produisit, les flots se creusèrent et la forme noire disparut dans les abîmes de l'océan.

. . . . .

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un homme ruisselant d'eau, traversait le terrain marécageux qui s'étendait entre la ferme d'Hector Lewes et la mer. Il marchait d'un pas rapide ; à environ trois milles du rivage, il vit trois formes humaines se dirigeant de son côté :

— Alistér Lewes ! Alistér Lewes ! cria-t-il, c'est une mauvaise nuit pour vous !

— Duncan, demande une voix, au nom de Dieu, où est Ailasa ?

— Je lui faisais traverser le canal, nous étions encore tout près du rivage, lorsque je m'aperçus que l'eau pénétrait dans la barque. Quelqu'un avait dû sortir le bouchon de liège quand la barque était sur le rivage.

— Mais où est Ailasa ? s'écria le jeune homme comprenant à peine le récit de son frère.

— Où est-elle ? . . . dit Duncan, tordant ses mains au-dessus de sa tête en signe

d'un violent désespoir. Je ne sais. . . Le bateau s'enfonçait. . . J'ai dû nager pour regagner la terre !

Semblable à un animal frappé d'un coup mortel au coeur, Alistér poussa un cri aigu, déchirant, et s'élança du côté de la mer. Impossible de se guider à travers les épaisses ténèbres de cette nuit terrible. Il marcha tout droit devant lui, trébuchant aux obstacles qu'il rencontrait à chaque pas. Enfin, exténué de fatigue, il atteignit le rivage. . . Aucun bruit sauf le son monotone des vagues venant se briser sur la côte.

— Ailasa ! Ailasa ! cria-t-il de toute la force de ses poumons. Seul le silence de la nuit lui répondit.

— Ailasa ! . . . Ailasa ! . . . répétait-il.

Et les hommes qui l'accompagnaient criaient eux aussi : Ailasa ! . . . Ailasa ! . . . Ailasa ! . . .

Est-ce un effet de l'imagination ou bien de la réalité, il sembla à Alistér qu'une voix lointaine, arrivant de la pleine mer, faible comme une murmure, appelait : Alistér ! Alistér !

De nouveau comme un trait, il partit, courant à travers les bruyères, les rochers et les ronces, faisant le tour de la petite île. Sans cesse, il s'arrêtait et criait : "Ailasa ! . . . Ailasa ! . . ."

Dans son trouble il croyait toujours entendre une voix faible lui répondre. Alors il repartait, courant à perdre haleine. A la fin, il atteignit l'extrême pointe de l'île, au pied de laquelle s'agitaient les eaux noires et profondes.

Il cria bien haut, d'une voix déchirante : Ailasa ! . . .

— Je l'entends ! . . . Je l'entends ! . . . Et dire qu'il n'y a pas une seule barque pour aller la chercher. . . pour la sauver. Ailasa ! . . . Ailasa ! . . . pourquoi ne rames-tu pas pour gagner le rivage. . .

Elle ne peut t'entendre, dit Duncan avec rage. Tu as perdu la tête, Alister... tu es fou !... Le bateau se trouvait à moitié submergé lorsque j'ai sauté à la mer pour gagner la terre... La pauvre fille était dans l'eau et les vagues, dont la violence était extrême, ont empêché de la sauver !

Il se tut, car son jeune frère, après avoir regardé fixement avec des yeux hagards, semblant vouloir pénétrer les ténèbres, jeta un cri rauque et tomba en arrière sur le sol, comme mort...

## CHAPITRE VI

### "ADIEU MACKRIMMOND"

Ce fut une nuit d'angoisse terrible à Darroch. Quand les invités apprirent l'affreuse nouvelle, il n'y eut parmi les gens qu'un cri de douleur.

Les femmes s'élançèrent dehors poussant de lamentables exclamations. Les hommes, devenus soudain sobres, partirent visiter la côte. En vain, ils errèrent dans les ténèbres... Le ciel était noir au-dessus de leurs têtes, et les étoiles refusaient leur lumière pour les guider, le vent arrivait du large en gémissant, et venait se perdre dans les terrains marécageux. Les vagues se brisaient sur les rochers avec un bruit sinistre et monotone, comme de deuil.

— Hélas ! hélas ! déclara un homme, nos efforts sont inutiles... La nuit est mauvaise !... la pauvre fille est noyée... Que c'est triste le soir de son mariage !

— Duncan Lewes, remarqua un autre, n'est pas un homme qui laisserait une malheureuse femme se noyer, s'il avait eu la chance de la sauver ; mais... avec la marée montante il ne pouvait atteindre le rivage avec elle. Combien de fois, n'ai-je pas engagé Mrs Macdonald à se

procurer un autre bateau, plus grand, plus solide.

— La barque était mauvaise, qu'elle soit damnée ! s'écria un autre d'un ton sauvage. Et, paraît-il, elle contenait des pierres dans le bas, car le vieux Tôbalâ Maclean avait essayé de se servir de cette barquette... La pauvre enfant !... La pauvre enfant !... Où est Alister Lewes ?

— Hélas ! le malheureux, dit l'un de ses camarades, est à l'extrémité de l'île ! Il est presque fou et il assure avoir entendu la voix d'Ailasa l'appeler. Il croit qu'elle a atteint la pleine mer, mais ceci est impossible, puisque la barque s'enfonçait... Hélas ! Hélas !... pauvre jeune Ailasa !... Combien il est fâcheux que toutes les barques soient sur la rive opposée et le bateau de pêche des Lewes sur le chantier en réparation ; impossible de le mettre à la mer... Et si on partait qu'obtiendrait-on comme résultat ?...

La pluie commença à tomber... Quand les pêcheurs eurent atteint le promontoire de l'île, ils essayèrent, mais en vain de faire rentrer Alister à la ferme. Duncan avait été changer ses vêtements mouillés...

Plusieurs jeunes gens partirent visiter l'autre extrémité de Darroch avec l'intention de prendre les bateaux et de s'embarquer dès l'aube.

Tous ces braves gens navrés, désolés, continuaient, malgré la pluie, à rester au bord de la mer. Enfin, le jour commença à poindre... Bientôt, ils purent se voir plus distinctement... A l'horizon, à l'ouest, se détachait la côte de l'île voisine, formant une tache noire au milieu de la mer. A l'est, à travers un brouillard suspendu au-dessus du rivage, une pâle lueur blanc rosé ! Tout le reste du paysage, côte, mer, rochers, promontoires étaient uniformément gris... Quelle diffé-



rence avec la veille, le radieux matin du jour de nocé d'Ailasa !...

Soudain, un bruit de rames, frappant l'eau en cadence, se fit entendre, un bateau monté par quelques intrépides pêcheurs approchait. Quels renseignements apportaient-ils ? Ils avaient trouvé, prise dans les herbes marines, l'une des rames de la barque de Mrs Macdonald... Cette nouvelle fut accueillie par des sanglots déchirants... Plus aucun doute, la barque était descendue, avec la jeune fille, au fond de la mer.

— Il n'est pas utile de s'aventurer plus loin ! déclarèrent les hommes.

Cependant, Alistér, en proie au plus affreux désespoir, supplia le jeune patron d'une barque de le prendre à son bord, pour aller explorer la pleine mer. Le pêcheur touché de compassion, accéda à cette demande.

De l'Océan, battu par une pluie constante, s'élevait un brouillard froid, gris, qui rendait presque invisible la côte. Dans cette scène de désolation sur la surface de la mer, aucun signe de vie... aussi loin que les pêcheurs pouvaient voir avec leurs yeux perçants, habitués à distinguer les plus petites choses, aucun objet flottait....

— Non, non, Alistér Lewes, dit le jeune homme qui conduisait la barque, — ta pauvre femme n'aurait pu atteindre la pleine mer, le bateau eût-il même été en bon état, la marée l'aurait fait échouer sur les rochers de Skeirmore.. Nous n'avons rien aperçu en passant... rien... rien... aucun indice.

Alistér, découragé ne les pria pas de les conduire plus loin. Déjà, pour revenir, les hommes eurent beaucoup de peine pour lutter contre le vent qui les repoussait de la terre.

Ils trouvèrent les habitants de Darroch

dispersés sur le rivage. Ils avaient visité toutes les anfractuosités des rochers, tous les coins de la côte. Aucune épave du bateau submergé...

On rentra à la ferme où régnait une tristesse poignante. Chacun s'assit et un lugubre silence régna dans cet intérieur désolé... A un moment donné Mrs Macdonald se leva, tordit ses mains de désespoir et s'écria en sanglotant :

— Ma pauvre fille... Ma pauvre chère enfant !...

Tous les assistants s'unirent à cette douleur profonde, les femmes déclarant qu'il n'y avait pas, dans toute l'île, une meilleure fille que Ailasa Macdonald.

Un fait fut très remarqué : quand l'un des habitants du pays, jeune ou vieux, interrogeait Duncan sur la catastrophe, celui-ci répondait les yeux baissés. Il n'osait jamais regarder en face son interlocuteur... Alistér refusa absolument de lui adresser aucune question... Mais il étudiait en silence la contenance embarrassée de son frère.

On alla réveiller le garçon qui, le dernier, s'était servi du bateau de Mrs Macdonald pour faire la traversée. On l'interrogea à propos du bouchon de liège, placée au fond de l'embarcation. Celui-ci répondit que, durant le cours de la journée, il s'était aperçu que la barque prenait l'eau... Avec deux de ses camarades, il l'avait traînée à terre, et, pour la mettre à sec plus facilement, ils avaient sorti le bouchon, mais, le travail terminé, ils l'avaient remis et, comme preuve de ce qu'il avançait, il assura avoir fait la traversée jusqu'à Killeena et être revenu.

— Oh ! oh ! s'écria Duncan, avec violence, en entendant ce récit... ceci n'est pas vrai... Le bouchon devait être mal remis, et, avec mes pieds, je l'aurai déplacé.

— Vous êtes un menteur, Duncan Lewes, interrompit avec feu l'adolescent, le bouchon était solidement enfoncé. Je l'avais frappé avec une pierre, et je me demande comment vous auriez pu le déplacer d'un coup de pied, attendu qu'il était placé entre les épars.

Duncan fut pris d'une grande fureur et il aurait maltraité l'enfant, si les pêcheurs ne l'eussent soustrait à ses coups. Des regards, où le soupçon se lisait, s'échangèrent entre les témoins de cette scène lorsque le frère d'Alister, au paroxysme de la rage, s'écria qu'il n'entendait pas être accusé sans preuves !

Le lendemain, les recherches recommencèrent... on trouva la seconde rame, la marée, en descendant, l'avait laissée sur les rochers de Skeirmore ; elle était cachée au milieu des herbes.

On visita le contours des autres îles et l'on envoya des messages aux diverses stations de pêche... Vaines démarches ! On apprit qu'un petit schooner, de Vatersay, chargé de sardines, et se rendant à Stettin, avait longé toute la côte de ces îles avant le lever du jour du fatal matin. Dans le cas où le vaisseau aurait rencontré quelques vestiges de naufrage, on avertit les différents ports où il allait relâcher... Une lettre arriva : la "White Helen" avait, en effet, longé les îles en question vers sept heures du matin, mais n'avait rien remarqué...

Les jours se succédèrent... on espérait quelques nouvelles, mais l'on ne conservait aucun doute sur le sort qu'avait rencontré Ailasa, le soir de son mariage.

Alister n'était plus le même homme, taciturne, les yeux hagards, il parcourait les rivages, s'aventurant parfois sur la mer, prêtant l'oreille au moindre bruit, espérant toujours entendre une voix amie l'appeler : Alister ! Alister !...

Si, par quelque hasard, en rentrant à la maison, il rencontrait Duncan, immédiatement, il repartait... Depuis la nuit terrible, les deux frères n'avaient pas échangé une seule parole.

Un après-midi, Alister chercha Nicol et lui dit :

— Je quitte Darroch, Nicol.

— La volonté de Dieu soit faite ! Cette décision est fort heureuse, répondit Nicol, regardant son jeune frère avec une vive affection empreinte de pitié... Si tu demeurais davantage ici, Alister, tu deviendrais fou... La pauvre enfant, hélas !... hélas !... Pourquoi l'attendre encore ? Et penser que tu crois l'avoir entendue t'appeler... C'est affreux... Oui, tu prends une bonne détermination de partir et d'aller diriger ton école.

— Non, je ne vais pas diriger l'école, dit le jeune homme en proie à une terrible émotion, prête à l'étouffer, — c'était pour Ailasa que je désirais être instituteur... A présent, tu ne pourrais désirer de me voir seul à Maol-Beg... Aucun de mes amis n'aurait le courage d'accepter une telle vie...

— Et alors, quelles sont tes intentions ? Où veux-tu aller ?...

— En Amérique !

Nicol jeta un cri :

— Alors, jamais plus nous ne te reverrons plus en ce bas monde !

— Je vais me rendre à Glasgow. Je demanderai qu'on me nomme un remplaçant... De Glasgow, je me mettrai en peine de trouver un navire en partance pour New-York. Il y a quelqu'un ici, qui sera bien aise de ne plus me voir.

Nicol, tout effrayé, regarda le jeune homme.

Soudain, toute la manière d'être d'Alister changea. Une pâleur mortelle enva-

hit son visage, il tordit ses mains et cria tout haut.

— Sais-tu pourquoi, je pars pour l'Amérique ? Pour cette raison, Nicol Lewes : si je demeure dans cette île une semaine de plus ne se passera pas sans qu'un meurtre se commette ici... Oui, j'en suis aussi sûr que je suis en vie à présent !...

— Alister ! Alister !... s'écria Nicol atterré...

— Oui, un meurtre se commettra, répéta le jeune homme avec une violence qui touchait à la démence... Et ce me sera pas peut-être le premier qui aura été commis dans cette île depuis un mois !...

Une indescriptible horreur se peignait sur la physionomie de Nicol Lewes, car cette terrible accusation confirmait un affreux soupçon qui hantait son esprit depuis peu, et qu'il s'efforçait de repousser comme une mauvaise pensée suggérée par le démon...

— Alister Lewes, que dis-tu ?... répliqua-t-il très bas ; comment oses-tu avancer une pareille chose contre ton propre frère ?

Alister, avait repris du calme, mais son visage restait sombre.

— J'ai dit ce que je voulais dire, Nicol... que ceci soit pour toi seul. Mais tu comprends combien il est urgent que je quitte Darroch : il est certain que, tant que je serai ici, la vie de l'un d'entre nous est menacée.

Nul ne connut jamais, excepté Nicol Lewes, le motif qui engageait Alister à se rendre en Amérique.

La plupart des gens jugeaient que le malheureux jeune homme ne pouvait supporter la vue des lieux où s'étaient passées les scènes familières de ses jours heureux.

La vieille mère pleura son départ. Elle pensait ne plus jamais le revoir ici-bas.

Nicol, Hamish et Donal, accompagnèrent leur frère jusqu'à Stornoway où il prit le vapeur pour Glasgow, Duncan seul, faisait défaut, Alister, à son départ de Darroch, avait refusé de lui donner une poignée de mains.

— J'ai laissé Duncan en vie, mais veille à ce qu'il n'attente pas à ses jours ! tels furent les derniers mots qu'Alister dit à part à Nicol sur le pont du "Clansman", quelques minutes avant que le vaisseau quittât le port de Stornoway.

## CHAPITRE VII

### LE PRIEZ POUR MOI, S'IL VOUS PLAÎT !

Quand Duncan sauta hors de la barque dans la mer, Ailasa eut tout de suite le sentiment du péril extrême qui la menaçait. Elle ne perdit point cependant sa présence d'esprit, et poussée par l'instinct de la conservation, avec une énergie sauvage, elle se précipita vers la petite ouverture par où l'eau jaillissait.

Déchirer son châle de laine et boucher provisoirement le trou avec force, fut d'affaire d'un instant.

Ayant aperçu sur l'un des côtés de l'embarcation, une cheville pointue, une idée subite lui vint. Promptement, elle enroula autour de celle-ci, l'étoffe qui lui restait du châle, elle ôta très vite le tampon provisoire et le remplaça par celui qu'elle venait de confectionner. Elle prit une pierre restée dans la barque, et, tapant sur la cheville, elle la fixa solidement.

Cette besogne urgente accomplie, Ailasa jeta un regard autour d'elle. Une immense terreur la saisit, mais elle ne jeta aucun cri... Sa pensée courut vers ses parents, ses amis !...

Elle n'entendait rien que le bruit des vagues se brisant sur les rochers d'une côte invisible... Elle se rappela que Duncan avait jeté les rames à la mer... Comment faire pour regagner la terre ?

Elle débarrassa le bateau des quelques pierres qui étaient restées au fond, elle ouvrit le caisson situé à l'arrière, et prit le petit seau de fer-blanc, qui y était enfermé. Elle s'occupa à sortir l'eau qui, déjà, formait une couche d'un pied d'épaisseur. Cela fait, la jeune fille détacha le gouvernail, le transporta à l'avant, et eût l'idée de s'en servir comme d'un aviron ramant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Vains efforts... la barque n'avancait pas... et la pauvre Ailasa se fatiguait sans obtenir aucun résultat... Bientôt elle dut cesser cet exercice... Elle s'assit sur le banc et se prit à pleurer.

Tout à coup un bruit sourd la fit tressaillir : le bateau venait de heurter un roc. Elle se leva précipitamment, un nouvel espoir dans le coeur... Le rivage devait être là tout près.

Ailasa étendit les bras, chercha autour d'elle dans l'obscurité... rien !... rien ! de l'eau... des ténèbres...

Elle comprit que le vent et la marée, ces deux forces combinées ensemble, l'entraînaient... où ?... de quel côté ? La pensée effrayante lui vint que le bateau après avoir heurté le point extrême de l'île, se dirigeait vers la pleine mer...

Folle de terreur, la malheureuse se leva, et, de toute la force de ses poumons, elle appela à son aide son mari, ses amis ! Hélas ! aucun écho ne répondit à ses cris de détresse... Elle songea alors que les courants pourraient la conduire aux îles de Skeirmore. A cet endroit abrité, la mer est d'ordinaire calme, elle eût l'espérance d'aborder à ce rivage et de ga-

gner un endroit élevé où elle serait en sécurité.

La nuit, très noire, l'empêchait de distinguer ces îles. Elle s'assit, écoutant autour d'elle avec une anxiété douloureuse, se disant que quand elle approcherait de la terre elle entendrait le bruit du ressac. Au mouvement des vagues, elle comprit que l'extrémité du promontoire de l'île la plus rapprochée, île longue et étroite, ne devait pas être très éloignée... Le tumulte des vagues, devenant plus fort, la confirma dans l'espoir d'approcher de la terre...

L'instant suivant, le fracas diminuait et semblait s'éloigner... La barque avait passé tout près des rochers de Skeirmore, mais, maintenant, emportée par le vent, gagnait le large.

— Ailasa !... Ailasa !...

D'un bond, elle fut debout... N'était-ce pas la voix du bien-aimé qui lui arrivait affaiblie par la distance !...

— Alister ! cria-t-elle très fort... Venez me prendre !...

Elle écouta encore... Mais, cette fois, la voix arriva jusqu'à elle, plus faible encore, faible comme un murmure...

Le vent était contraire... Comment répondre ?... Cependant, avec l'énergie du désespoir, Ailasa renouvela ses appels... Plus rien !... Le lugubre silence... La jeune mariée se crut à jamais perdue... Elle s'assit et pleura amèrement. Jamais, elle ne reverrait plus Darroch, ni Killeena, ni Alister !... De mortelles heures s'écoulèrent ainsi au milieu des ténèbres et du brouillard humide... Accablée par la fatigue et le chagrin, l'inquiétude l'empêchait de dormir... Elle avait froid, la pluie transperçait ses minces vêtements... Une torpeur l'envahit, mais elle avait conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Ailasa, n'entendant plus le bruit des vagues donnant contre la côte comprit à l'allure plus rapide de la barque, aux vagues, plus hautes, plus larges, qu'elle atteignait la pleine mer.

Le jour se leva, gris, brumeux... La terre se montra au loin, très loin, comme une ombre noire enveloppée de brouillards blancs... Ailasa reconnut que cette terre n'était point l'île de Skeirmore, ayant derrière elle, Darroch et Killeena... Mais où se trouvait-elle?... Elle n'aurait su le dire... Une sorte de stupeur menaçait de la dominer.

La pauvre enfant fut sur le point de s'effondrer au fond du bateau et de permettre à la pluie, à la mer, et au vent d'accomplir, sur elle, leur oeuvre meurtrière... Une lueur d'espérance qui demeurait encore et veillait dans ce coeur meurtri par la souffrance, lui donna le courage de lutter jusqu'à la fin...

Soudain, elle tressaillit violemment... A une grande distance, au sud-ouest, elle distinguait un petit navire s'acheminant vers le Nord. Bien faible était la chance qu'elle put voir dans le brouillard, une petite barque perdue sur l'Océan... Néanmoins, Ailasa reprit espoir... Elle se souvint des navires, dont maintes fois elle avait observé avec intérêt la marche, lorsqu'ils longeaient la côte solitaire de Killeena... Si l'un de ceux-ci la rencontrait, il pourrait la recueillir, il la conduirait dans quelque port, et de là, il lui serait possible de regagner son île... Mais, ce secours ne devait pas tarder, autrement, on ne trouverait plus qu'un cadavre au fond d'une barque en dérive...

Le vaisseau avançait très lentement... Ailasa le surveillait avec une telle intensité, qu'elle en avait, par moments, le vertige... Elle le voyait tantôt paraître, tantôt disparaître tout à fait... C'était un

schooner... Elle se leva, ayant beaucoup de peine à conserver l'équilibre, elle était si faible, et elle agita son mouchoir.

... On avait vu la barque... L'œil exercé des marins aperçoit à de grandes distances, les plus petits objets flottant sur les eaux... Ailasa, fille de pêcheur, remarqua le mouvement des voiles du navire, il n'y avait pas à s'y méprendre, le schooner s'avancait de son côté. De nouveau, elle agita son mouchoir...

Soudain, des troubles nerveux l'envahirent... Elle fut plongée dans un sommeil léthargique et se laissa choir anéantie à l'arrière du bateau. Dans cet état de prostration elle avait conscience de tout ce qui se passait autour d'elle tout en se trouvant dans l'impuissance absolue d'agir.

Le schooner était petit, dans le cerveau surexcité d'Ailasa, il se transforma en douze navires de guerre de dimensions colossales, venant vers elle à travers les brumes et la pluie.

Dans une sorte de rêve, elle assista aux manoeuvres des hommes. Elle entendit les commandements, elle vit serrer les voiles, le navire s'arrêter... On lança un petit bateau, monté par deux hommes et un jeune garçon, ils accostèrent la barque... Il sembla à la pauvre malheureuse que les flots s'entr'ouvraient pour l'engloutir... elle voulait lutter pour ne pas se noyer... elle demeura incapable d'agir ou de parler...

On l'appela... elle jeta un grand cri... tout disparut dans un gouffre noir, et dès cet instant, elle n'eût plus conscience de ce qui se passait.

Quand elle reprit connaissance, elle se trouvait sur le pont du schooner. Quatre ou cinq hommes, au teint bronzé parlant une langue à elle inconnue, la considéraient avec le plus grand étonnement.

Elle essaya de leur parler en anglais.

Ils secouèrent la tête... ils ne la comprenaient pas... Le capitaine du navire, marin de petite taille, à la face rougeaud, tenant à la main un verre et une bouteille s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— Engleesh ! (Anglaise.)

— Oui, oui, répondit-elle avec ardeur.

— Vare y? ou come, (D'où venez-vous), dit-il, avec peine, cherchant chaque mot avant de le prononcer.

Elle désigna du doigt la côte lointaine, maintenant, presque invisible.

— Aucun naufrage?... Aucun navire en bas ? Le capitaine suppléait par des gestes aux mots qui lui manquaient... Vous... partie...

— Oui, oui... Pouvez-vous me ramener à terre ?...

Il secoua la tête.

— Vous... prendre là-bas... Non, pas possible... vous... reposer ici... navire, en retour... conduira vous.

... Tout l'équipage contemplait, avec curiosité, cette belle jeune fille, comme si elle fût tombée du ciel, mais il n'y avait rien d'effronté ni de méchant dans leurs regards.

Un matelot lui offrit un peu d'eau-de-vie dans une tasse ; elle frissonna et refusa de boire. Le marin la sollicita avec tant d'insistance qu'elle consentit à avaler quelques gorgées.

Alors le capitaine toucha la robe d'Ailasa.

— Ferr bad !.. ferr bad !.. (Très mauvais.) dit-il.

Les vêtements de la pauvre jeune fille étaient, en effet, tout mouillés. Il se retourna vers les matelots et eût avec eux, un petit conciliabule... puis il fit signe à Ailasa de l'accompagner.

— Celle-ci avait deviné que ces matelots

étaient français, et quoique les Français ne fussent guère aimés des pêcheurs de ces parages, elle n'éprouvait aucune crainte au sujet de ces marins... bravement, elle suivit le capitaine.

Celui-ci la conduisit à la porte de sa propre cabine dont il lui désigna l'intérieur. Il lui montra le verrou, et, la voyant hésitante, avec un geste véhément :

— Non... pourquoi non... chambre pour vous... Entrez... là... donner robes par ici... (montrant les vêtements et la petite croisée). sècheront au feu.. OUI. Pourquoi non... Vous peur... Mon Dieu, voyez...

De nouveau, le brave homme montra le verrou ; son visage prit une expression de fierté blessée, qui rendit à la jeune fille plus de courage, plus de confiance, que ne l'eussent fait les plus vives protestations... — Elle pénétra dans la cabine, qui, à ses yeux, me paraissait pas petite, mais très confortable, habituée qu'elle était à des réduits d'embarcations bien plus étroits et encore plus simple que ceux d'un schooner français. Dans ce minuscule intérieur, elle se sentit comme tout à fait chez elle. Les marins la traitèrent avec déférence, avec bonté. L'adolescent, qui était venu la chercher sur le bateau, fut envoyé prendre ses vêtements mouillés. Il lui apporta des biscuits, du café, et lui donna aussi de chaudes couvertures pour le hamac, et, quoiqu'il ne sut pas prononcer un seul mot d'anglais, ses grands yeux noirs expressifs et ses mains brunes lui montrèrent très bien ce qu'elle avait à faire.

Après avoir repris des forces par ce repas frugal elle mit le verrou à la porte de sa cabine, et fatiguée, ayant froid, le cœur oppressé au-delà de toute expression, elle ne tarda pas à tomber profondément endormie.

Quand Ailasa se réveilla, elle vit son costume prêt, tout à fait séché... Elle fut touchée de cette attention, car elle savait quelle difficulté avaient dû éprouver des marins à bord d'un vaisseau pour remettre en ordre des vêtements de femme. Une fois habillée, elle monta sur le pont. Il lui sembla entrer dans une vie nouvelle, car elle avait passé par les transes et les pénibles émotions de l'agonie qui précède la mort.

Il était au moins midi ; le soleil avait contraint les nuages de pluie à disparaître bien loin à l'horizon ; à une grande distance, on voyait une raie blanche, sans doute les contours d'une terre.

— Le Butt de Lewes ! s'écria la jeune fille alarmée.

— Lewes !... Lewes, oui, oui, dit le petit capitaine à la face rougeaude. Ailasa tourna vers lui un visage plein de terreur.

— Où allez-vous ?... Vous avez promis de me faire rencontrer un bateau pour rentrer chez moi...

Il haussa les épaules, elle venait de parler trop vite, il n'avait rien compris...

— Pouvez-vous me ramener chez moi, dit-elle avec une vive insistance... On vous paiera le temps que vous aurez perdu... Vous pouvez me conduire simplement à Darroch, chez les Lewes, de là, je saurai très bien me rendre à Killeena. Mes amis doivent me croire morte, et, pas plus tard qu'hier, ils assaient à mon mariage... Et mon mari, Alistair, lui aussi, doit me croire morte...

Ces supplications, ces paroles éloquentes, étaient perdues pour celui auquel elles s'adressaient...

Il secoua la tête.

— Ecoutez, dit-il, et, d'une manière lente, très étudiée, il commença à débiter un discours qu'il avait préparé avec beaucoup de peine, avec l'aide précieuse d'un

dictionnaire, pendant qu'Ailasa dormait dans la cabine.

— Ce bateau est : le "Priez pour moi s'il vous plaît". Nous portons... café... vin... farine... Nous allons en Islande faire provision de poisson, pour Bordeaux... Nous allons... nous revenons... Vous comprenez... Ferr well !... Vous... reposer ici... Nous trouverons vaisseau anglais pour vous...

— Il portera vous... à... endroit anglais.

— Vous allez en Islande ? demanda-t-elle... Y a-t-il là des navires anglais ?

— Pas beaucoup navires anglais... un... peut-être... En mer, plusieurs navires anglais... Nous, chercher... Alors, vous, rentrer chez vous... Pourquoi, vous, en grande détresse ?...

— Je n'ai pas le droit de l'être, dit-elle d'une voix triste et comme se parlant à elle-même... Vous êtes très bon pour moi, meilleur que mes propres parents dont l'un essaya de me tuer. Et qu'ai-je fait pour que quelqu'un veuille m'assassiner ?

Ainsi, le petit schooner continuait sa course vers le Nord... La jeune fille, assise sur l'avant, scrutait l'horizon pour découvrir le vaisseau, qu'appelaient tous ses vœux, qui la ramènerait au pays... Ce jour-là, ils croisèrent au moins cinq bâtiments, mais les marins lui dirent que ceux-ci ne pourraient lui rendre service. Comme elle paraissait désappointée, le petit capitaine lui demanda si elle préférait se rendre en Amérique plutôt qu'en Islande...

Petit à petit, elle trouva le moyen de se faire comprendre du brave marin, elle lui raconta son histoire. Le visage du capitaine s'assombrit.

— Lui ? Duncan !... essayer de vous tuer !...

— Je ne sais pas, dit-elle... j'ai tâché,

mais sans y parvenir, de ne pas le croire, car, il est le frère de mon mari !... J'ai passé une nuit affreuse... Et que font-ils tous, là-bas à présent ?... Sans doute, ils sont à ma recherche ou bien désespérés, me croyant noyée, ils sont rentrés dans les fermes. Seul, Alister doit continuer à suivre la côte de Darroch où je l'ai entendu m'appeler : Ailasa !... Ailasa...

Plus ils avançaient dans leur trajet vers le Nord, moins ils rencontraient de vaisseaux... Ailasa finit par se résigner et par accepter l'idée de se rendre en Islande avec le schooner.

Le capitaine et l'équipage rivalisaient de délicates attentions à son égard. La cabine qu'on lui avait offerte dès son arrivée, était réservée à son usage personnel. Ses quelques provisions de mets délicats, qui se trouvaient à bord lui étaient spécialement réservées... Le régime du schooner lui paraissait excellent, car, aux Îles Hébrides, elle était habituée à une manière de vivre bien plus rude, plus frugale et plus austère, souvent, émaillée jusqu'aux larmes, elle suppliait le capitaine d'exprimer à ses hommes toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour leurs bontés...

— Quant à vous, capitaine, ajoutait-elle, c'est mon mari, Alister Lewes qui se chargera de vous remercier du fond du coeur, lorsque je serai de retour dans mon pays.

La pauvre Ailasa, cependant, n'était point encore arrivée à la fin de ses épreuves... Après de longues et pénibles journées de voyage, qui semblaient interminables, la terre fût annoncée. Le navire mit le cap sur le port de Reikavik.

Ailasa se faisait une grande joie à la pensée de rencontrer de ses compatriotes qui la ramèneraient soit à Vick, soit à

Stornoway, soit même à Greenock... Cruelle déception !... Pas un seul vaisseau à l'ancre. Cruellement désappointée, elle pleura en silence, cachant ses larmes pour ne pas paraître ingrate envers ceux qui avaient tant fait pour elle.

— Vous reposer ici quelque temps, dit le capitaine d'un ton encourageant... Nous... la provision de poisson terminée, remettons à la voile... Beaucoup de vaisseaux anglais au retour... Quelques-uns se rendent à Glasgow !...

— A Glasgow... répéta-t-elle sur un ton mélancolique. Devrait-elle aller jusqu'à cette lointaine ville dont elle avait tant entendu parler et dont elle avait rêvé bien des fois en lisant les lettres d'Alister... Elle ne connaissait de cette grande cité que l'adresse du marchand de glaces, lequel logeait dans un faubourg, à Galloway.

— Have you Money ? demanda avec bienveillance le bon capitaine.

— Non, rien répondit-elle.

— Vous... besoin... argent... quand irez à Glasgow ou Greenock... n'importe où... pour payer retour chez vous... Voici l'argent... me le rendrez dans lettre...

Il retira de sa poche une bourse de cuir usé, sur le dos de laquelle étaient brodées en lettres d'or, des initiales...

— Ma femme, dit-il, avec un sourire d'orgueil... Ma femme fait... cela... Voici l'argent pour vous !...

Il mit, dans la main de la jeune fille, trois louis... Celle-ci, avant de les accepter, avait détaché de son cou une chaîne d'argent, à laquelle était suspendue une jolie petite montre d'argent que lui avait donnée Nicol Lewes. Elle tendit au capitaine les deux objets, elle était trop émue pour parler.

— Qu'est-ce que cela ?... s'écria-t-il, fronçant soudain les sourcils.



— C'est un cadeau... Vous avez été si bon pour moi...

— Non, dit le bon capitaine avec une nuance de mécontentement dans la voix. Reprenez votre montre... Pour moi... pas de présent...

Il regarda Ailasa dont le visage suppliant et effrayé était levé sur lui... Il haussa les épaules et se prit à rire...

— N'avez pas peur, dit-il, repoussant amicalement la main tendue vers lui... Vous n'êtes encore qu'une enfant.

### CHAPITRE VIII

Au temps voulu, le petit schooner acheva sa cargaison de poisson salé.

Ces jours d'attente avaient semblé d'une excessive longueur à la jeune fille des Hébrides...

On mit de nouveau à la voile... Aucun marin n'étudiait l'horizon avec plus d'attention que ne le faisait Ailasa.

La chance se montra plus favorable dans ce trajet vers le Sud, car, bientôt ils rencontrèrent un vapeur rentrant en Ecosse dont le capitaine, volontiers, accepta de prendre Ailasa à son bord... Il la conduirait jusqu'à Glasgow où elle prendrait le steamer pour Stornoway.

C'était pour la jeune fille, la meilleure voie à suivre.

— Vous avez été, pour moi, un ami bien secourable ! dit Ailasa, les larmes aux yeux en faisant ses adieux au capitaine français. Je me sais comment vous remercier. Ce sera mon mari qui se chargera de ce soin. Si jamais vous venez à Stornoway ou à Vatersay, ou à Bova, et que vous préveniez de votre passage soit à Carn-Slean dans Killeena, soit à l'école de Maol-Bag, il y a de nombreuses personnes qui seront contentes de faire un long trajet pour vous voir. Beaucoup vous consi-

déreront comme un ami, même s'ils ne doivent jamais vous rencontrer en ce monde, car je leur raconterai toutes vos bontés à mon égard !...

Ailasa se tenait sur le pont du grand vapeur écossais qui marchait rapidement. Elle ne se doutait nullement de la curiosité dont elle était l'objet de la part des passagers, occupée qu'elle était à agiter son mouchoir en signe d'adieu aux amis qu'elle laissait sur le schooner, et que, sans doute, elle ne reverrait jamais ici-bas. Quand elle se retourna, elle se trouva au milieu de nombreux étrangers. Le capitaine du vapeur était un grand Ecossais, à cheveux blancs, vif, pétulant, dont la manière d'être, tant soit peu brusque, intimidait Ailasa.

Dans l'après-midi, on descendit la Clyde et on approcha de Glasgow. Quand le capitaine remarqua le trouble d'Ailasa, tout effarée du bruit et de l'agitation de la foule sur les quais, il lui dit :

— Maintenant, mon enfant, il ne viendrait pas que vous soyez seule à errer à travers les rues de la grande ville : il paraît que le bateau pour Stornoway part tous les deux jours... Avez-vous de l'argent ?

La jeune fille montra les trois pièces d'or sur lesquelles il jeta un regard de profond dédain.

— Donnez-les moi, dit-il, je vous remettrai, à la place, une monnaie qui vous rendra plus de services... puis, écoutez bien ce que je vais vous dire. J'enverrai un de mes marins qui vous accompagnera dans un cab jusqu'au magasin de Galloway... Vous apprendrez à Mr Macilwham — que Dieu lui pardonne de porter un nom pareil — qui vous êtes, quelles sont vos relations. Il vous viendra en aide pour vous procurer un logement convenable. Je vous prêterai un sac pour emporter les quelques

bagatelles que les dames du bord ont pris plaisir à vous donner. (Seulement vous ferez bien attention de me remettre ce sac car, il ne m'appartient pas.

Ailasa crut rêver en se trouvant dans la grande ville dont Alister Lewes lui avait fait maintes descriptions... Certainement, la réalité ne répondait pas à ce qu'elle avait imaginé. Quand elle traversa le quai de Broomielaw, le tapage de l'endroit la terrifia ; d'un air effaré, elle regardait les hautes maisons, les immenses flots d'hommes et de femmes se renouvelant sans interruption, les divers et singuliers véhicules de la rue.

Le marin, qui avait reçu la mission de guider Ailasa, la traitait comme une enfant. S'apercevant qu'elle n'osait plus avancer, il lui prit la main et la conduisit jusque vers un cab. Après l'avoir fait monter dans l'intérieur, ils s'installa auprès du cocher... Ils partirent...

Les roulements des voitures sur les pavés l'étourdissaient. Les rangées des maisons paraissaient interminables. Elle vit des foules de gens, elle n'aurait jamais cru qu'il existait tant de personnes dans le monde entier... Soudain se souvenant qu'elle était seule dans cette immense multitude, ne connaissant personne et inconnue de tous, son courage l'abandonna : Il lui sembla qu'elle était aussi perdue que pendant la nuit terrible qu'elle avait passée sur la barque en dérive en pleine mer et que, jamais, elle ne reverrait ni Alister, ni sa mère, ni Killeena.

... Ses larmes lui cachaient les longues rues, elle oubliait l'immensité de la ville. Elle croyait s'enfoncer dans un insondable désert dont elle ne saurait jamais sortir... Quand, à la fin du trajet, la voiture s'arrêtant devant le magasin, le marin descendit l'avertir qu'elle était arrivée à l'adresse indiquée, sa physionomie avait

l'expression d'un oiseau qui se trouve soudain entre les mains du chasseur. Dans cette effrayante cité, le ciel lui-même avait disparu, l'air manquait, elle étouffait...

— Eh bien ! ma bonne fille, dit le matelot écossais, nous voici arrivés. N'avez-vous pas lu le nom de la maison sur l'enseigne ?...

Timidement, elle traversa le trottoir.

— Entrez là, prenez le sac et n'oubliez pas la recommandation du capitaine Mac Intyre. Je vous souhaite une bonne journée et un prompt retour à Stormoway.

Dans son trouble, la pauvre enfant ne remercia qu'en termes très vagues le brave marin, puis, toute hésitante, elle pénétra dans le magasin...

Le local était étrange... Personne sur le devant ; en arrière, dans le demi-jour, elle distingua une seconde pièce spacieuse, remplie de hauts cadres, de glaces, d'ornements de divers genres... Ailasa pensa que, dans cette demeure, jamais elle ne parviendrait à obtenir des renseignements sur Alister Lewes. Elle ne pouvait se convaincre que la ville où elle se trouvait fut Glasgow dont, maintes fois, lui avait parlé son mari. S'accoutumant au demi-jour, elle aperçut deux formes grises qui s'avançaient en causant, au milieu d'une rangée de cadres dorés.

— Le pénible jour est arrivé, dit le plus âgé des deux personnages qui marchait le premier. Je suis triste, mon jeune ami, à la pensée que vous allez partir et que je ne vous reverrai plus... Deux ou trois ans s'écouleront vite et vous feront oublier la terrible catastrophe qui bouleversa votre existence. C'est à sept heures du soir que vous vous embarquez ?

— Oui, répondit le jeune homme.

Ailasa tressaillit au son de cette voix. Elle voulut courir vers celui qui venait de répondre, mais le magasin se mit à tour-

mer devant ses yeux, ses jambes chancelèrent... Pour ne pas tomber, elle se cramponna au comptoir à côté d'elle ; elle ne pouvait ni parler ni crier...

Il lui sembla qu'avant de s'évanouir, Alister la regardait, pâle, les yeux hagards, qu'une exclamation s'était échappée de sa poitrine, comme l'apparition d'un fantôme, qu'elle lui avait tendu les bras en s'écriant : Alister !... Alister ne me reconnaissez-vous pas ?... qu'il restait tremblant, irrésolu. Ensuite, elle eut le sentiment qu'elle était pressée sur son cœur, qu'il la couvrait de caresses, qu'il l'appelait, lui parlait, comme à quelqu'un qui sortirait du tombeau pour rendre le bonheur à ceux qu'il a quittés !...

— Ailasa ! Ailasa, elle entendait son nom, semblable aux lointains appels désespérés qu'elle avait reconnus quand la barque allait à la dérive, près des rochers de Skeirmore, et, lentement, lorsqu'elle reprit possession d'elle-même, ce fut encore son nom qu'Alister murmurait à son oreille en la tenant fortement serrée contre sa poitrine, tout comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât.

— Ailasa, ma pauvre chère enfant, où donc avez-vous été ?... Je n'espérais plus vous revoir en ce bas monde ! Ce soir, je partais pour l'Amérique...

A présent Mr Macilwham, un bon petit vieillard, calme, aux cheveux blancs, qui fronçait ses sourcils parce que ses yeux étaient mouillés de larmes, jugea prudent d'intervenir pour ménager les forces de la pauvre enfant...

— Alister, dit-il, avez-vous perdu l'esprit ?... Laissez la chère jeune femme tranquille. Vous aurez bien le temps, plus tard, de lui adresser des questions. Pour le moment, conduisez Ailasa dans l'arrière boutique ; nous lui donnerons du thé et des biscuits et Mrs Macilwham veillera

à ce que rien ne lui manque. Venez, mon enfant, ne vous fatiguez pas. C'est une bien grande grâce que vous soyez saine et sauve... Alister, mon ami, traversez la rue, et priez ma femme d'arriver ici tout de suite. Venez Ailasa.

...Ce soir-là, la gracieuse et charmante Ailasa, était assise dans le petit parloir le Galloway. Les bons soins de Mrs Macilwham avaient eu pour effet de remettre promptement la pauvre fille.

Celle-ci heureuse et contente, jouissait de toutes les merveilles, de toutes les nouveautés qui s'offraient à ses regards. Alister ne pouvait détacher ses regards de la jeune femme qui semblait lui avoir été rendue des confins de la mort. Il lui montra une lettre qu'il venait de recevoir de Darroch :

"Dieu sait, écrivait Nicol, que je n'ai pas de reproches à m'adresser. Mais, comment Alister, aurais-je pu parler à Duncan après l'affreuse révélation que tu m'as faite à Stormoway... Les gens aussi jasaient et ils n'étaient pas aveugles... Chaque jour, Duncan s'apercevait qu'on s'éloignait davantage de lui et il était un homme plein d'orgueil. C'était mauvais, très mauvais d'avoir une pareille honte dans la famille. Hamish et Donal, refusaient eux aussi, de lui adresser la parole. Duncan se rendait parfaitement compte que le monde avait de lui une mauvaise opinion et m'avouait pas tout ce qu'il pensait. Chose singulière, il refusait de prendre la mer quoique le bateau fut préparé et prêt pour la pêche et il rôdait autour de la ferme du matin au soir... Eh bien ! On croyait d'ordinaire qu'il s'éloignerait de Darroch, mais personne ne s'attendait à ce qui est arrivé, à ce qu'il se jetât à l'eau... On considère, chez nous, que c'est une chose mauvaise pour une famille de

pêcheurs, d'avoir eu l'un de ses membres noyés... Et lui, Duncan, s'est noyé par sa propre volonté... Il a commis le grand crime. Puisse-t-il avoir eu le temps de s'en repentir et d'en demander pardon à Dieu! Voici deux membres de la famille disparus... Mrs Macdonald va quitter Carn-Slean... Cette pauvre Ailasa, elle aussi partie... Il n'y aura plus de longtemps des chants, ni des danses à Darroch et à Killeena..."

Toute la lettre roulait sur des pensées de ce genre. Ailasa tremblait et pleurait sur la désolation tombée sur sa propre demeure.

— Consolez-vous, ma chérie, dit Alister, posant la main sur l'épaule de sa jeune femme... Des temps plus heureux sont proches... Vous voyez d'ici, l'étonnement des gens du pays lorsqu'ils vous verront apparaître... Ils croiront que vous arrivez d'un autre monde pour les visiter... Il y aura encore de gaies chansons et des danses dans l'île... Personne n'avait conservé l'espoir de vous revoir à Carn-Slean, aussi quel beau jour que celui où

vous traverserez de nouveau les champs de bruyères roses de Killeena. Mais, vous parliez, Ailasa, d'envoyer un message à nos parents et à nos amis. C'est une excellente inspiration, ils seront mieux préparés à votre retour dans l'île et vous pourrez ainsi, demeurer une semaine ou deux à visiter Glasgow.

— Oh oui ! dit Ailasa, les yeux brillants de bonheur. Il y a bien des choses que j'aimerais à voir à Glasgow, des choses dont on n'a jamais entendu parler à Darroch ni à Killeena. Ce sera un jour de triomphe, celui de mon retour dans notre cher pays, lorsque je raconterai à mes amis les tribulations par lesquelles je suis passée et les merveilles que je vais admirer ici. Je pense aussi, ajouta-t-elle timidement, se rappelant des devoirs d'une épouse d'instituteur, que je profiterai de mon séjour à Glasgow pour apprendre à parler l'anglais plus correctement.

William BLACK

Adaptation de H. de FONSECA.



# CHEZ NOS AMIS LES ROUMAINS

**C**OMBIEN étrange nous semble cette race, descendante des légionnaires romains de Trajan, qui a conservé son originalité sous les influences les plus nombreuses et les plus diverses ! Formée par son sol aux larges fleuves et aux âpres montagnes, elle subit, sans se l'assimiler complètement, la civilisation helléno-latine ; race indomptable, demeurant elle-même en dépit du joug turc, des incursions slaves, du voisinage de tant de peuples divers ; gardant sa langue et ses institutions, et une vitalité telle que, dès 1876, grâce au roi Carol, elle reprend, dès la première heure de liberté, son rang parmi les nations civilisées ; race ardente et langoureuse, où chaque contact étranger a pourtant laissé sa trace ; éprise du progrès et conservant dans les aspirations mystiques et les rêveries orientales quelque chose de la mesure latine et grecque. Voilà la Roumanie, cette France orientale, qui s'étend au bord du Danube embrumé, des frontières de Hongrie, à la "purta" immense et plate, jusqu'aux plaines de la Bessarabie russe, où le blé d'or roule ses vagues profondes !

La Roumanie est un des rares pays où le costume national se soit purement et nettement conservé. Telle vous voyez la Roumanie actuelle de la campagne moldave ou valaque, telle vous eussiez vue sa grand'mère ou son aïeule : depuis trois cents ans, ce sont toujours les costumes aux multiples broderies rouges et bleues, ce sont toujours les bottes qui martèlent le sol battu de la maison de chaume. Et

sur la table de famille, la femme — qui est toujours un peu la servante, en Orient, — sert toujours l'éternelle "mamaliga", plat national roumain, composé de maïs pilé et bouilli ! Le maïs constitue d'ailleurs, avec les fruits et la viande de porc, la base de l'alimentation du paysan roumain ; et, sur les marchés, on peut voir d'immenses feux où le maïs rôtit sur les cendres rouges, cependant que, dans les cafés, les tziganes jouent d'entraînantes "horas" (danses nationales).

Les tziganes forment d'ailleurs une population à part ; n'ayant pour toute fortune que leur violon, ils vont dans les campagnes, et le soir, s'asseyant devant les maisons sur les bancs aux couleurs criardes, jouent pour la jeunesse leurs incessantes et mélancoliques valse, cependant qu'à la ronde circule la "tsnica", sorte d'alcool de fruits qu'on consomme, hélas ! par quantités immenses. Tziganes et paysans tourbillonnent alors.

Les femmes tziganes sont vêtues d'orangeaux multicolores, d'une propreté douteuse. Souvent jolies, ainsi que notre gravure le montre. Elles vont, comme, d'ailleurs, tous les paysans roumains, les pieds nus, sans crainte des épines ni des morsures de bêtes. Leurs dents sont souvent noircies par l'abus du tabac, car si toutes les roumaines fument, même dans la bonne société, un tabac blond délicieux, les tziganes ont toujours aux lèvres des pipes courtes et sales.

C'est au roi Charles que la Roumanie doit d'avoir réalisé tous les progrès qui

font d'elle une nation moderne.

Ce souverain, qui mourut au mois d'octobre qui suivit la déclaration de la guerre mondiale, avait un esprit fort en éveil et ouvert aux nécessités de son temps. Il dota son royaume d'une armée, il entreprit de grands travaux d'utilité publique, et il organisa si bien l'agriculture que la Roumanie est actuellement une des nations du monde qui exportent le plus de blé.

Et par contre, plus récemment, des quantités plus considérables encore qui firent l'objet d'un accord spécial d'échanges avec les empires du centre.

Si l'on veut essayer de démontrer que l'évolution politique et sociale, en Roumanie, a suivi de près la courbe économique, on ne doit pas négliger de mettre en avant ce fait remarquable, à savoir que la petite propriété est actuellement très développée dans ce pays.



*Une scène idyllique en Roumanie.*

On savait ce dernier point dans la plupart des cercles commerciaux d'Europe. Mais le grand public apprit récemment avec surprise que la Roumanie avait un grenier de blé si rempli qu'après avoir, pendant de longs mois exporté ses grains dans les empires centraux, puis suspendu pendant quelque temps ces exportations, elle n'en était pas moins capable de vendre d'un seul coup à l'Angleterre quatre-vingt mille wagons chargés de blé.

On n'y compte pas moins d'un million de propriétaires fonciers, tous paysans, vivant du produit de leurs cultures. Or, il n'y a pas encore si longtemps, presque toute la campagne roumaine était entre les mains d'un petit nombre de boyards qui y faisaient travailler leurs serfs.

Il serait trop long d'expliquer comment s'est produite cette évolution: qu'il suffise de constater qu'elle a manifesté ses conséquences par une prospérité géné-

rale, tandis que d'autres pays souffrent encore de l'état de choses opposé.

La Roumanie n'est pas une contrée industrielle. Eveillée trop tard au progrès moderne, elle a à subir le handicap de ce retard. Elle a surtout à lutter contre la redoutable concurrence des produits livrés à si bon marché par l'Allemagne et par l'Autriche, qu'ils découragent toute tentative.

Citons, néanmoins, parmi les industries locales les plus prospères, les minoteries, les scieries mécaniques, les fabriques d'allumettes, les distilleries de pétrole, les tanneries, fabriques de chaussures et de ciment.

Une des plus grandes richesses naturelles de la Roumanie, c'est son pétrole ; il faut y ajouter aussi ses gisements de sel, exploités par les forçats. Enfin, plus d'un sixième du royaume est couvert par d'immenses forêts, dont près de la moitié appartient à l'Etat.

On peut avoir une idée de la simplicité de la famille royale roumaine si nous disons que le Palais Royal de Bucarest est si peu isolé de la foule et du mouvement de la rue qu'un passant peut, à travers la fenêtre, jeter un coup d'œil dans les appartements royaux et voir ce qui s'y passe, absolument comme cela se produit dans nos rues bourgeoises et populaires.

La population roumaine est d'environ six millions d'habitants, parmi lesquels les Moldaves et les Valaques l'emportent par le nombre. De nombreux sujets sont, en outre, soit d'origine turque, soit d'origine bohémienne.

Dans les milieux policés de Roumanie et dans la plupart des boutiques de Bucarest, presque tout le monde comprend et parle le français.

## LA PLUS GRANDE TOILE D'ARAIGNÉE ET LA PLUS GRANDE MACHINE A ECRIRE

LA plus grande toile d'araignée du monde. Elle étend sa forme multigone sur une pelouse dans un parc de Chicago, mais c'est un homme et non une araignée qui l'a tissée. Cet original américain a choisi deux gros arbres pour filer entre eux cette immense toile qui mesure  $12\frac{1}{2}$  verges de large sur  $18\frac{1}{3}$  verges de haut. Elle est si solide, qu'un homme peut, sans crainte, évoluer comme une araignée gigantesque sur ses fils. Dans ses menus détails cette toile n'est pas parfaite, mais de loin, l'illusion est complète.

Après la plus grande toile d'araignée du monde, les Américains ont voulu avoir la plus grande machine à écrire. Celle-ci se trouvait à l'exposition de San-Francisco. Elle est 1,728 fois plus grande qu'une machine ordinaire. Ce n'est pas seulement une reproduction colossale, mais une machine qui écrit, et d'une façon bien visible puisque les caractères ont 3 pouces de haut. Elle imprime des bulletins de 30 pouces de large. Elle est actionnée par un dispositif électrique relié à une machine à écrire ordinaire. Ainsi, en appuyant sur les touches de la petite machine, les touches de la grande machine sont mises en mouvement. Elle pèse quatorze tonnes, tandis qu'une machine ordinaire pèse environ 26 livres. Elle a  $6\frac{1}{2}$  verges de large sur  $4\frac{2}{3}$  verges de haut. La tablette sur laquelle repose la feuille de papier a 3 verges de long et  $1\frac{3}{4}$  pied de diamètre. Chaque barré où sont les lettres en métal mesure 4 pieds de long. Il a fallu deux années pour construire cette machine de proportions extraordinaires, et elle a coûté la somme de \$100,000.

## UN FAMEUX PIED D'APPAREIL PHOTO- GRAPHIQUE

Un appareil photographique unique au monde est employé aux Etats-Unis pour prendre des vues d'ensemble d'usines. Avant sa création, le problème à résoudre était délicat: il s'agissait d'élever l'appareil à une très grande hauteur et de lui donner beaucoup de stabilité. On l'a solutionné en construisant cet extraordinaire pied géant que vous présente notre illustration.

Nous appelons "pied" ce support d'appareil, mais en réalité, c'est plutôt "tour" qu'il faudrait dire. Il a en effet toute l'apparence d'une petite tour métallique pourvue d'un ascenseur qui fait monter à volonté l'appareil à la hauteur requise.

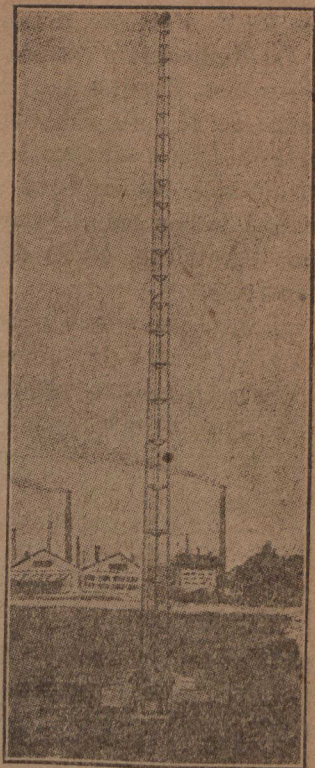
Bien que d'une extrême légèreté—deux hommes suffisent à la manier—cette tour est assez rigide pour supporter à son sommet un appareil dont les plaques ont 10 par 12 pouces, c'est-à-dire un appareil de très grande dimension et par conséquent fort lourd.

Elle a plus de 100 pieds et est faite de trois tubes principaux qui s'emboîtent les uns dans les autres et sont maintenus en position par des traverses.

Une fois qu'elle est démontée, tous les tubes se "coulissent" les uns dans les autres, absolument comme les pieds de nos appareils photographiques, et la tour mise en morceaux occupe un espace si réduit qu'on la transporte avec facilité dans trois sa-coches.

Il est assez compliqué de prendre une photographie avec un appareil qui se trouve placé à plus de 100 pieds au-dessus de votre tête et nous pensons que nos amateurs qui ont toujours le nez fixé sur le viseur de leur petit kodack trouveraient quelque difficulté à la mise au point. Ici, il n'y a pas de viseur et la mise au point, la direction exacte à donner à l'objectif, sont déterminées mathématiquement.

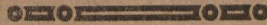
Une fois la tour mise en position, on élève l'appareil et on fait jouer l'obturateur électriquement. Ce système, qui a vu le jour l'an dernier aux Etats-Unis, a donné beaucoup de satisfaction à son inventeur.







# LE PEINTRE ET LA REINE



## I

LA NEIGE tombait avec tant d'abondance que les rues d'Anvers, déjà si bruyantes vers neuf heures du soir, ne laissaient parvenir aucun bruit de voitures et de pas jusqu'à la famille de Rubens, réunie autour du foyer pour célébrer les fêtes de Noël. Les enfants se voyaient privés ainsi, par le mauvais temps, d'une partie des plaisirs que leur promettaient ces fêtes, car Hélène Froment, leur mère, avait décrété qu'ils n'iraient point à l'église cathédrale entendre la messe de minuit. Les plus jeunes en avaient versé quelques larmes ; mais comme à cet âge les impressions douloureuses s'effacent vite, ils n'avaient point tardé à oublier leurs chagrins pour contruire un magnifique château de cartes, à la réussite duquel leur mère prêtait une complaisante attention.

La fragile édifice atteignait déjà à une hauteur merveilleuse, et le petit Pierre-Paul, l'oeil brillant et sa jolie bouche entr'ouverte par le plaisir et par l'émotion, suivait avec anxiété la main de sa soeur Constance-Albertine, qui ajoutait

toujours de nouvelles cartes aux cartes déjà si heureusement disposées. Pendant ce temps-là, Elisabeth, plus âgée de trois ans, habillait pompeusement une de ces poupées à grosses faces rieuses, qui portaient alors le nom de "poupons d'Anvers"; enfin, Clara-Eugénia, qui ne comptait pas moins de dix-sept ans, terminait une riche tapisserie destinée à couvrir la table qui servait de bureau à son père. Les chiffres de Rubens et d'Hélène Froment s'entrelaçaient au milieu de cette oeuvre savante, et se détachaient en noeuds d'or sur un large fond d'azur.

Une lampe d'argent et quelques grosses bougies de cire jaune éclairaient tous ces différents groupes rangés autour d'une table immense, devant Hélène. Celle-ci se tenait près du foyer, dans un grand fauteuil dont le haut dossier et les riches tentures semblaient former une sorte de trône domestique. Elle était, en effet, la reine de cette famille soumise et tendre, de tous ces nombreux serviteurs qui venaient à chaque instant, chaperon bas et dans une attitude respectueuse, demander et recevoir ses ordres. Cependant une préoccupation soucieuse se lisait sur son

front d'ordinaire si calme, et plusieurs fois elle interrogea, non sans impatience, la montre qu'elle portait à sa ceinture, et qui était un don magnifique de feu l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Lorsque cette montre marqua dix heures, Hélène ne put contenir davantage son émotion ; elle prit un sifflet d'or qui pendait à sa ceinture, parmi les clefs d'un trousseau et en tira deux ou trois sons aigus. A cet appel, l'intendante, dame Pétronille, se hâta de se rendre près de sa maîtresse.

— François, mon fils, est-il de retour ?

D'ordinaire, dame Pétronille prenait soin de dissimuler et d'amoindrir autant que possible les légères fautes auxquelles se laissaient aller, rarement d'ailleurs, des enfants qu'elle avait élevés et qu'elle chérissait comme une mère. Mais cette fois, prise au dépourvu par l'évidence du délit et interdite par le ton sévère d'Hélène, elle ne put que balbutier une réponse inintelligible et qui équivalait à une négation.

— N'importe l'heure à laquelle François reviendra, dame Pétronille, vous lui direz que je veux le voir et que j'ai besoin de lui parler. Voici plusieurs fois déjà qu'il rentre au logis après l'heure prescrite, et qu'il s'abstient d'assister à nos fêtes d'intérieur. Un jeune homme de son âge ne doit pas s'affranchir ainsi des devoirs de la famille. Il doit rechercher avant tout la société de sa mère, de ses soeurs et de son frère. A dix-huit ans, on n'est point tellement un homme que l'on doive oublier cela.

— N'est-ce point assez, ajouta-t-elle dans sa pensée, que son père, entraîné par le tourbillon des arts, des affaires et des plaisirs, ne me consacre que quelques heures à la dérobee ? Du moins, que mon fils reste près de moi ; qu'il me console, qu'il

charme ce vide et cet ennui que j'éprouve loin de Rubens... Mais voici, sans doute, mon époux ; car un bruit de roues et de chevaux, étouffé par la neige, se fait entendre sourdement dans la rue. La voiture s'arrête, la porte s'ouvre. Oui, c'est lui, c'est Rubens ! Il se souvient qu'une fête de famille l'attend à son foyer et, pour venir s'y asseoir, il quitte le souper du gouverneur.

Le coeur plein de joie, elle se leva pour aller au-devant de son mari ; mais elle s'arrêta au milieu du salon, car les deux battants de la porte s'ouvrirent et montrèrent une dame de soixante-dix ans à peu près, qui s'avancait appuyée sur le bras d'une petite créature contrefaite, haute comme un enfant de six à sept ans, et que suivaient deux jeunes filles vêtues de noir.

— Vous excuserez ma visite à une heure si indue, madame, dit l'inconnue d'une voix accentuée fortement, et dans laquelle perçait un accent étranger ; mais il faut que je parle aujourd'hui, ce soir même au seigneur Rubens. Voilà pourquoi j'insiste pour entrer, quoiqu'il ne se trouve pas au logis.

L'arrivée d'une étrangère chez elle, à pareille heure et au milieu de sa famille réunie pour célébrer les fêtes de Noël, contraria évidemment Hélène. Elle réprima néanmoins cette impression désagréable et fit les honneurs de son foyer à l'inconnue, qui semblait beaucoup souffrir de la fatigue et du froid. Celle-ci reçut les soins et les empressements de la femme de Rubens avec une indifférence qui allait jusqu'à la hauteur. Elle s'empara même du fauteuil d'Hélène avant que celle-ci songeât à le lui offrir ; car, au dix-septième siècle, ce siège et la place du foyer restaient affectés spécialement à la maîtresse du logis, qui n'y renonçait que ra-

rement, lorsque le hasard amenait chez elle la visite d'un personnage de grande importance.

L'étrangère attira sur ses genoux le nain qu'elle avait amené avec elle, et donna en italien, aux deux jeunes filles, l'ordre d'aller rejoindre dame Pétronille, leur introductrice. Puis elle attisa de ses mains le brasier de la cheminée, et parut savourer avec délices les caresses de la chaleur.

— Il fait bon à se chauffer, après trois jours de traversée sur mer et une journée passée en voiture, n'est-il pas vrai, Langely ? dit-elle en s'adressant au nain, sans cesser d'employer la langue italienne. Pauvre ami ! tes mains sont rouges et gonflées par le froid ; tu parais souffrant ; mon Dieu ! qu'éprouves-tu donc ?

Le nain laissa tomber languissamment sa tête sur l'épaule de la dame.

— "Per Cristo !" il s'évanouit. De l'eau fraîche, un peu d'eau fraîche, madame ! La frêle créature ne peut résister aux fatigues et aux douleurs du voyage. Appelez à l'aide ! Ouvrez cette fenêtre ! La sainte Vierge soit bénie ! le voilà qui rouvre les yeux. Eh bien ! Langely, eh bien cher bijou !...

Le nain porta la main à son estomac.

— J'ai faim ! dit-il.

— Oui, c'est cela, le besoin... Madame, vous entendez, il éprouve le besoin de manger. Faites-lui donner quelques aliments légers. Hâtez-vous, car, voyez, il souffre et va défaillir encore.

Habitée aux respectueuses déférences de tout ce qui l'entourait, Hélène se sentait blessée du ton dégagé que prenait avec elle l'inconnue, et de la manière sans façon dont elle disposait d'une maison où elle s'était introduite, sans même faire connaître son nom. Cependant il y avait dans le geste, dans le regard et dans la

voix de cette femme, je ne sais quoi d'imposant qui subjuguait Hélène en dépit d'elle-même ; et elle fit apporter tout ce que demandait l'étrangère.

Cependant le nain goûtait nonchalamment aux conserves qu'on lui servait, et finit par se replacer sur les genoux de la dame, où il s'endormit profondément. Alors il fallut que Constance-Albertine et son petit frère Pierre-Paul achevassent en silence la construction de leur château de cartes, car, à la moindre exclamation de surprise ou de joie, la dame leur imposait silence par un regard ou par un geste.

La soirée se passa tout entière de cette façon, non sans impatience de la part d'Hélène, qui, mal à l'aise de la présence d'une étrangère chez elle, s'irritait en outre de l'absence de son fils et de l'heure avancée que laissait écouler Rubens, sans songer à revenir près de sa femme et de ses enfants. Quant à l'inconnue, elle demeurait impassible, s'abandonnant à une somnolence fréquemment interrompue par des soubresauts nerveux, et ne sortait de ce demi-sommeil que pour s'enquérir de l'heure, attiser le feu et s'établir plus commodément dans le fauteuil dont elle avait exproprié Hélène avec si peu de façon.

Enfin minuit sonna. Alors Hélène réunit autour d'elle ses enfants, prit un livre de prières et se mit à lire les versets de l'Évangile qui racontent la naissance de Jésus dans la crèche de Bethléem.

Pendant cette lecture François, le fils aîné d'Hélène et de Rubens, entra furtivement et s'agenouilla derrière ses soeurs. L'étrangère s'était réunie à ce groupe, et mêlait sa prière aux prières de la famille. Sa lecture terminée, Hélène ferma le livre et prit des mains de dame Pétronille, debout derrière elle, un plat d'argent rempli de gâteaux dorés au milieu desquels se

trouvait une statuette en terre cuite représentant le petit Jésus. Elle donna à chacun des enfants un de ces gâteaux, et le nain, soutenu dans les bras de la vieille dame italienne, étendit la main pour recevoir comme les autres sa part de la distribution.

Hélène dut encore céder à une demande indiscreète et qui ne respectait même pas les mystères de la famille ; mais un mécontentement visible se peignit sur son visage, et elle en adressa plus sévèrement la parole à son fils aîné lorsqu'elle se trouva en face de lui.

— Dieu, lui dit-elle, a sans doute amené à dessein dans ce lieu un étranger pour recevoir votre part du gâteau de Noël ; car vous n'en êtes plus digne, vous qui préférez aller vous asseoir à la table des autres, plutôt que de venir attendre, près de votre mère, et à côté de vos soeurs et de votre frère, l'heure anniversaire de la naissance du Christ. Retirez-vous dans votre appartement ; seul de mes enfants, vous ne recevrez point aujourd'hui, avant de vous endormir, le baiser de votre mère.

A cette menace, François ne put retenir ses larmes.

— Oh ! pardonnez-moi, s'écria-t-il, pardonnez-moi, ma mère ! Par pitié, révoquez un châtement qui serait trop sévère ! Je suis coupable sans doute, mais qu'une parole de pardon sorte de votre bouche, et que la fête de Noël ne commence point pour moi par le plus cruel chagrin que je puisse éprouver.

Hélène détourna la tête et ne répondit point.

— Ma mère reprit le jeune homme en s'agenouillant.

Hélène fit un pas pour s'éloigner.

— Mère ! mère ! pardonne François ! s'écrièrent les autres enfants qui se mi-

rent à entourer Hélène et à intercéder pour leur frère.

Celle-ci par un geste impérieux leur imposa un silence respectueux et triste.

L'étrangère prit pitié de la douleur de François, toujours agenouillé, et dont les joues étaient baignées de larmes.

— Mon enfant, dit-elle avec dignité, ne vous désolez pas ainsi ; votre mère va vous pardonner, je le lui demande.

— Madame, reprit Hélène, ne me demandez point cela, car je me verrais forcée de vous refuser. Lorsque je prends une résolution à l'égard d'un de mes enfants, c'est après en avoir médité mûrement les suites avec la ferme résolution d'y persévérer.

— Quoi ! vous pouvez résister au repentir de votre fils qui pleure, qui vous tend les bras et qui vous demande grâce ?

— Il a commis la faute, il faut qu'il en subisse les conséquences.

— Hélas ! reprit l'étrangère, j'ai un fils qui m'abreuve de tout ce que la vie d'une mère peut avoir d'amertume ; il me chasse loin de lui, il me laisse mourir dans l'exil, il refuse de lire les lettres que je lui écris dans mon désespoir... Certes, il est bien coupable ! mais s'il me tendait les bras, s'il me criait : "Viens, ma mère !..." J'oublierais tout, je pardonnerais tout ; je serais heureuse autant qu'une mère peut l'être ! Pardonnez donc à votre fils qui vous demande grâce, madame.

En ce moment, Rubens entra dans le salon. Dès qu'il aperçut l'étrangère, il courut vers elle, se découvrit la tête et mit un genou en terre.

— Votre Majesté chez moi ! s'écria-t-il.

— Oui, mon bien-aimé Rubens ; Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, veuve du roi Henri IV, mère du roi

Louis XIII, et belle-mère de trois rois. vient chez vous... et c'est en suppliant...

— Que Votre Majesté parle ! Ma fortune, ma vie sont à ses pieds.

— D'abord, dit-elle en se tournant avec un sourire vers Hélène interdite et confuse, je demanderai à madame de pardon de ce jeune homme, que je la prie d'embrasser devant moi. Il serait trop cruel qu'il payât une faute légère du chagrin de s'endormir sans un baiser de sa mère.

François se jeta dans les bras d'Hélène, qui le serra tendrement contre sa poitrine.

— Puis, continua la reine, je vous demanderai pour moi, pour mon nain Langeley, et pour les deux seules femmes qui restent à mon service, un asile et du pain pendant quelques jours.

— Votre Majesté peut disposer de tout ce que je possède.

J'aurais besoin de vous pour d'autres services encore, mon noble Rubens. Que Dieu nous fasse réussir dans les projets que je médite, et notre galerie du Luxembourg ne restera pas incomplète. Mais la nuit est déjà bien avancée, et une pauvre voyageuse comme moi a besoin de repos. Bonsoir. A demain.

Elle sortit, emmenant Langely et précédée par Hélène, qui conduisit, dans son propre appartement, Marie de Médicis. Puis elle vint rejoindre Rubens, et, après avoir fait coucher les enfants ébahis de l'arrivée parmi eux d'une reine, tous les deux se retirèrent dans une autre chambre, non sans deviser avec étonnement de la singulière aventure qui confiait ainsi à leur hospitalité la veuve de Henri IV.

## II

Hélène ne pouvait se pardonner de n'avoir point reconnu dans d'étrangère, arri-

vée la veuve d'une manière si peu attendue, la reine de France Marie de Médicis. Aussi résolut-elle, par l'éclat de son hospitalité, de réparer l'accueil mesquin fait la veille à celle qu'elle prenait pour une aventurière ; si bien que tous les domestiques furent mis en mouvement, sous la direction de dame Pétronille, aide de camp, qui recevait et transmettait les ordres d'Hélène. Mais Marie de Médicis vint elle-même imposer un frein à cette belle ardeur.

— Je ne suis qu'une pauvre exilée sans asile, dit-elle. Depuis longtemps j'ai contracté l'habitude des privations ; mon luxe, à moi, mes instants de bonheur, c'est de dormir dans un bon lit, comme je l'ai fait cette nuit : c'est de me voir entourée d'amis et de ne redouter ni le fer ni le poison. J'ai trouvé tout cela chez vous, noble épouse de Rubens ; Dieu vous en bénisse ! Maintenant, si vous voulez m'être agréable, que rien dans votre maison n'y révèle ma présence ; si l'on me savait ici, les espions du cardinal de Richelieu m'entoureraient de leur surveillance et de leurs pièges peut-être. Accordez-moi une place à votre table, une chambre dans votre maison, et que mon nom ne soit connu que de vous et de votre famille.

Tandis que Marie de Médicis parlait ainsi, Hélène la considérait avec attention et ne pouvait se défendre d'une douleur profonde à la vue des ravages imprimés par l'âge et le malheur sur ce front royal. Marie pouvait avoir soixante-huit ans environ, mais les rides de son visage, ses cheveux tout à fait blancs, sa taille courbée, et je ne sais quelle étrange pâleur qui donnait à son regard de feu une expression presque sinistre, la faisaient paraître beaucoup plus vieille. Du reste, elle portait ses infortunes avec dignité, et, en la voyant, on oubliait les fau-

tes qu'elle avait pu commettre, pour ne se souvenir que du haut rang dont elle était tombée et de l'indigne misère dans laquelle elle traînait sa vie.

Rubens, survenu pendant que la reine parlait à Hélène, ne put retenir ses larmes lorsque Marie de Médicis se tourna vers lui pour lui prendre la main et lui dire :

— Mon malheur ne vous fait donc pas détourner de moi, Rubens ?

— Je n'ai jamais été ni lâche ni ingrat, répondit-il.

— Et c'est parce que j'en suis convaincue que je viens requérir vos services, mon généreux peintre. Ecoutez-moi, Rubens ; mon fils, le roi de France, m'aime. Le cardinal de Richelieu redoute cet amour, il sait quelle influence j'exercerais sur Louis si je le revoyais seulement une heure ; aussi me retient-il en exil, loin de la France et de la cour. J'ai bien des fois écrit au roi... jamais mes lettres n'ont pu lui parvenir : Richelieu les intercepte toujours. Louis XIII croit donc que sa mère, consultant seule une coupable animosité, ne garde ni regrets ni tendresse au fils oublieux de ses devoirs envers elle... Il ignore mes larmes, il ignore ma pauvreté... Il me croit peut-être encore paisible près de mon gendre Charles Ier, le roi d'Angleterre, dont la couronne et la vie, j'en ai peur, sont menacées par son peuple en révolte... Il ne sait pas qu'il m'a fallu fuir de ce pays en y laissant les misérables débris de ma fortune ; il ne sait pas que sans vous, Rubens, sa mère n'aurait point un toit pour reposer sa tête. Ecoutez-moi, mon fidèle serviteur ; il faut qu'il apprenne tout cela par une bouche loyale et courageuse, par un homme qui n'ait rien à redouter, rien à désirer du cardinal de Richelieu. Protégé par l'éclat de votre nom et de votre talent, vous

pouvez attendre cette démarche, Rubens ! Le cardinal lui-même n'oserait révoquer en doute une parole de vos lèvres ; le respect qu'inspire votre caractère ouvrira les yeux au roi et réduira mon ennemi à l'impuissance. Voici une lettre pour mon fils... Rubens, chargez-vous de la lui remettre en mains propres... et que Dieu vous conduise et vous protège !

— Les moindres désirs de Votre Majesté sont des ordres pour moi. Je partirai demain pour Paris et je remettrai votre lettre au roi Louis XIII.

— Et vous réussirez, Rubens ! et Marie de Médicis rentrera en France ! Alors, une lutte à mort commencera entre mes ennemis et moi. Malheur à eux car j'écraserai tous ceux qui ont contribué à faire exiler la reine de France ! je reprendrai mon empire sur Louis, je redeviendrai reine de France ! O Rubens ! une voix secrète me dit là que des jours glorieux me sont encore réservés, que je me verrai encore entourée de tout ce que la France compte de noblesse et d'artistes célèbres ! C'était une cour glorieuse que la mienne, n'est-ce pas, lorsque, régente du royaume de France, je dirigeais par un signe de tête les travaux de Philippe de Champagne, de l'architecte Debrosse et les vôtres. Rubens ! lorsqu'à ma voix s'élevait le palais du Luxembourg ! Chaque jour produisait un édifice nouveau, un nouvel embellissement donné à la ville de Paris : le Cours-la-Reine, cette magnifique promenade ; l'aqueduc d'Arcueil, le monastère des Carmélites et la maison des religieuses du Calvaire, tout cela, Rubens, est mon ouvrage. Mais qu'importent ces travaux auprès de ceux que je voulais faire ? Je réaliserai les idées que j'ai là, Rubens ! Il reste encore de grandes et belles pages à joindre à celles où vous avez peint mon histoire. Que mon fils consente à me voir,

et Marie de Médicis redeviendra la grande reine d'une grande nation.

— Il sera fait selon les désirs de Votre Majesté.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise ! Je vais attendre ici avec bien de l'impatience votre retour et les heureuses nouvelles dont il sera le signal. Madame Hélène et vos enfants me rendront moins pénibles les angoisses qui m'agiteront d'ici là... Mais quel bruit de cheval au galop retentit dans votre cour ? Regardez à cette fenêtre... Je reconnais la livrée du gouvernement des Pays-Bas. Ce courrier m'apporte sans doute quelque message de son maître.

L'estafette s'arrêta, descendit de cheval et se fit introduire sur-le-champ près de la reine, à laquelle il avait, disait-il, une lettre à donner en mains propres. Cette lettre était ainsi conçue :

“Madame la reine,

“Nous vous faisons à savoir que le séjour de la ville d'Anvers ne peut pas vous offrir un asile convenable et qu'il vous serait mieux d'habiter la ville de Cologne.

“Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde.

“Moi, “le gouverneur des Pays-Bas,”

“Don Francisco de MELLO.”

— Lâche ! s'écria Marie de Médicis, courbe aussi la tête devant le cardinal de Richelieu. L'heure des représailles n'est pas éloignée, je l'espère... Oh ! je me souviendrai de cette dernière insulte !... Vous le voyez, Rubens, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Hâtez-vous de partir et pressez la réussite de nos projets, car la reine de France vous l'avoue en rougis-

sant : encore un mois, et son dernier diamant vendu la mettra dans la nécessité ou de tendre la main pour demander l'aumône, ou de mourir de faim.

— Puisque l'on désigne à Votre Majesté, Cologne pour demeure, je la prie de choisir son logement dans une maison que je possède en cette ville ; mon fils François que voici partira ce soir avec Votre Majesté et vous mettra en possession de mon modeste logis.

— J'accepte. Allons, mon gentil compagnon, vous voilà le chevalier d'une vieille reine sans asile. Il faut que vous quittiez les yeux bleus et les cheveux blonds qui vous font oublier le souper de Noël et qui vous valent les remontrances de votre mère. Ne rougissez pas ainsi ; je veux, durant notre voyage, recevoir vos confidences, et, si peu de pouvoir qu'il me reste, peut-être en trouverai-je assez pour rendre favorables à vos amours ceux auxquels vous n'osez point avouer une passion que j'ai devinée, moi, du premier coup d'oeil. Que voulez-vous ? je ne suis pas Italienne et vieille femme pour rien.

Quelques heures après, deux voitures partirent de la maison de Rubens.

L'une emmenait à Cologne, Marie de Médicis, ses deux dames d'atour, Langely et François Rubens, auquel son père avait remis une somme d'or considérable pour suffire aux besoins de la reine. La seconde conduisait Rubens à Paris.

### III

Rubens ne se voyait point chargé pour la première fois près d'un souverain puissant de missions importantes qu'il déguisait sous le prétexte de voyages artistiques. On le sait, la princesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, l'avait déjà en

voyé à Madrid auprès du roi d'Espagne Philippe IV, et ensuite auprès du roi d'Angleterre Charles Ier, pour conclure un traité de paix entre ces deux monarques. Rubens réussit avec tant de bonheur que le premier de ces monarques lui fit expédier les lettres patentes de secrétaire privé au conseil de l'archiduchesse Isabelle et lui donna la clef d'or, tandis que le second le créa chevalier de ses ordres en plein Parlement, quoique l'usage prescrivit que cette cérémonie se célébrât dans une salle du palais de Whitehall.

Rubens arriva donc à Paris dans le but apparent de peindre le portrait du baron de Vicq, son ami, ambassadeur des Pays-Bas à la cour de France. A peine sut-on l'artiste descendu chez le seigneur flamand que chacun s'empressa de venir visiter le grand peintre et l'homme de cour qui avait laissé de si brillants souvenirs lors de son long séjour au Luxembourg, vingt années auparavant. Louis XIII témoigna lui-même le désir de recevoir Rubens, et celui-ci, vous le comprenez, se rendit sur-le-champ au désir du monarque.

L'âge n'avait rien changé pour ainsi dire à la noble figure de Rubens ; ses grands traits, pleins de douceur et de feu, son large et poétique front gardaient encore toute la pureté et l'énergie de la jeunesse ; seulement quelques teintes blanchâtres, se mêlant aux tons vigoureux de sa barbe et de sa chevelure noires, lui donnaient une vague ressemblance avec le portrait qu'il a laissé du roi Henri IV.

Rubens ne comptait pourtant pas moins de soixante-cinq ans. Chez Louis XIII, au contraire, tout annonçait une vieillesse précoce, produite par quelque mal mystérieux, contre lequel la science de la médecine venait échouer. Pâle, courbé, chancelant, il semblait porter avec fatigue son

pourpoint de velours. D'épais rideaux fermaient soigneusement les fenêtres, afin de laisser arriver seulement à ses yeux cliquotants et faibles un demi-jour qui tenait presque de l'obscurité. Mille précautions l'entouraient pour éloigner de ses oreilles jusqu'aux bruits les plus légers ; non seulement ses appartements donnaient sur une cour du Louvre où ne pénétraient jamais ni voitures ni hommes, mais encore d'épais tapis rembourrés de laine endormaient, dès les premières marches de l'escalier, les pas du petit nombre de personnes admises près du monarque. Quant aux valets et aux pages chargés du service, ils ne circulaient dans cette partie de l'habitation royale qu'avec une sorte de chaussure fourrée.

Rubens sentit son coeur se serrer douloureusement à la vue de ces précautions humiliantes qui transformaient la demeure du fils de Henri IV en un sépulchre obscur et muet, devant lequel aurait reculé, plein d'épouvante, le plus pauvre sujet du royaume.

Mais son émotion s'accrut bien plus encore lorsqu'il entendit la voix aigre et saccadée du monarque lui adresser la parole. Il n'y avait là rien du verbe généreux et vigoureusement accentué du Béarnais, il n'y avait même rien des accents ordinaires d'un homme ; cela ressemblait au bégayement mesquin et criard d'une vieille femme.

On reconnaissait les tristes effets de l'absence de toute éducation solide et la flétrissure de l'autorité despotique qu'avaient fait peser tour à tour sur lui Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu. C'était, en un mot, une nature faible, inhabile à se conduire, et qui regimbait contre ceux qui la conduisaient : il agissait en cela comme les enfants qui s'indignent contre leurs bonnes et qui jettent



des cris d'épouvante dès qu'elles s'éloignent d'eux pour un instant.

On expliquait de diverses façons une pareille faiblesse du corps et de l'esprit chez un fils de l'énergique Henri IV et de l'ardente Italienne Marie de Médicis. La version la plus généralement accréditée prétendait que, pendant les troubles de sa minorité, du poison avait été glissé dans les aliments de Louis XIII ; on était parvenu à lui sauver la vie, mais sans empêcher tout à fait la langueur et l'énervement produits par le fatal venin. De pareilles explications paraissaient vraisemblables devant la pâleur livide du roi, dont un tremblement convulsif agitait presque toujours les membres, et qui ne pouvait demeurer longtemps soit assis, soit debout ; enfin, il y avait au fond de son regard, tantôt terne, tantôt brillant de l'éclat de fièvre, quelque chose témoignant que cette inquiétude perpétuelle ne respectait pas plus son esprit que son corps et qu'elle les secouait des mêmes irrégularités et des mêmes soubresauts.

Quand on introduisit Rubens, le roi se tenait étendu sur un lit de repos de couleur sombre, et, suivant son habitude constante, sa main débile et amaigrie roulait entre ses doigts par un tic nerveux un petit rameau de houx.

Dès qu'il aperçut le peintre, il se leva précipitamment et courut à lui avec l'empressement d'un homme accablé d'ennuis et auquel se présente un sujet fortuit de distraction. Aussi s'écria-t-il avec une véritable joie :

— Salut au grand artiste ! salut au roi de la peinture ! Qu'il soit le bienvenu près d'un roi dont la couronne d'or pèse bien lourdement et cache une douloureuse couronne d'épines.

Puis, il attira Rubens vers une fenêtre dont il entr'ouvrit le rideau, et là, il se

mit à contempler avec envie sa forte et verte vieillesse.

— Le temps ne vous change point, maître, dit-il non sans humeur. Vous paraissez mon frère cadet, tandis que moi... regardez ! Mon front se dépouille et se ride, mes yeux se creusent et mes forces dépérissent. Mais comment les chagrins de l'âge vous atteindraient-ils, vous qu'environnent de leurs prestiges les plus enivrants la gloire, le talent et la fortune ?

— Sire, répondit Rubens, ce n'est point là, il faut vous l'avouer, ce qui me vaut une existence douce et une vieillesse heureuse ! Si les soucis ne rident point mon front, si je porte gaiement mon âge, je ne le dois point à la gloire, mais au bonheur domestique qui me délasse de cette gloire et qui me donne du repos et du bien-être. Oui, Sire, ma femme, mes enfants et ma mère, ma bonne et sainte mère — tant qu'il a plu à Dieu de la laisser en ce monde près de moi ! — voilà je vous le jure par le salut de mon âme, ce qui me rend la vie légère, voilà ce qui me fait bénir chaque jour la Providence, voilà ce qui me fait élever chaque jour avec reconnaissance mes mains vers le ciel.

En disant cela, le pieux Flamand posait avec force sa main sur sa poitrine et laissait tomber une larme.

— Taisez-vous, maître, taisez-vous Rubens ! ne me parlez pas de famille... D'abord un roi n'a pas de femme. Celle qu'on appelle la reine de France, Anne d'Autriche, n'a pas craint d'entrer contre moi dans la conspiration de Chalais ! L'étrangère n'a jamais pu se faire Française.

— Mais, Sire, la calomnie seule n'accuse-t-elle pas la reine d'odieuses imputations ?

— La calomnie ! Ah ! mon pauvre Flamand, que vous êtes naïf avec vos idées

des bords de l'Escaut ! Vous ne le savez donc pas ? on ne peut point calomnier quelqu'un de la cour : si grand mal qu'on en dise, on ne dépassera jamais la vérité. Les enfants eux-mêmes y sont de petits montres. Savez-vous ce que disait hier mon fils, un enfant de quatre ans qui se jouait sur mes genoux : "Sire, mourez-vous bientôt pour que je me nomme Louis XIV... Quant à mon frère, il ne lui manque que la force nécessaire pour me détrôner, et il ne s'ourdît point de sotté conspiration contre moi où il ne se fourre. Comme il y porte son guignon et sa faiblesse ordinaires, les conspirations échouent toujours, grâce à lui. Nous en sommes quittes, Gaston pour me jurer qu'il ne fera plus de nouvelles sottises, moi, pour les lui pardonner, sauf à recommencer quelques mois après.

— Mais votre mère, Sire, votre mère !

— Ma mère ?... oui, je la chérissais tendrement, ma mère !... Je l'aime encore, Rubens. Tout à l'heure, quand vos yeux s'emplissaient de larmes au souvenir de celle qui vous a donné le jour, le même souvenir mouillait aussi mes paupières... Mais ma mère n'est-elle point mon ennemi le plus acharné ? Jadis en France, toujours des conspirations, des résistances et mêmes des batailles, où coulait le sang de mon pauvre peuple ! A l'étranger maintenant, des calomnies contre ma personne, des alliances avec mes ennemis, des instigations à me déclarer la guerre !... A-t-elle une seule fois cherché à se reconcilier avec moi ? M'a-t-elle adressé une seule lettre ! Encore en ce moment elle intrigue à la cour des Pays-Bas pour rompre la trêve et faire avorter les négociations qui devaient amener la paix.

— Sire, on vous trompe, on vous trompe lâchement ! je le jure par mon salut !

Depuis neuf ans, votre mère proscrire, fugitive, vous tend les bras suppliants et vous crie : "Miséricorde !" Depuis neuf ans, il ne se passe pas un mois qu'elle ne vous adresse quelque missive que vos ministres interceptent sans doute, puisqu'elles ne vous parviennent jamais. Enfin, Sire, voici une lettre que Sa Majesté la reine mère a écrite pour vous ; une lettre qu'elle a écrite sous mon toit où elle est venue me demander asile, seule, sans ressources, sans pain, Sire. Et encore un ordre de don Francesco de Mello, gouverneur des Pays-Bas, la chasse de cet asile pour l'obliger à se réfugier à Cologne. Voilà, Sire, voilà comment la reine mère conspire contre vous ! Voilà comment elle oublie son fils et étouffe toute tendresse pour lui !

Louis XIII écoutait les paroles de Rubens avec une stupéfaction qui tenait de l'anéantissement.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écria-t-il enfin.

— Et pas un reproche contre vous ne sort de sa bouche et ne se mêle à ses plaintes, Sire. "Mon fils ! mon fils ! que je revoie, que j'embrasse mon fils !" voilà tout ce qu'elle demande, tout ce qu'elle implore. Que Votre Majesté daigne prendre cette lettre et la lire.

Louis XIII reçut la lettre et la porta respectueusement à ses lèvres avec une émotion profonde ; il la lut ensuite, mais bientôt ses larmes l'empêchèrent de continuer.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! disait-il en sanglotant.

Puis il essuyait ses yeux, reprenait sa lecture, et ses larmes coulaient de nouveau.

"Sire, lui écrivait la reine, voicy bien des années que je gémiss loin de votre

chère présence et que je vous crie miséricorde, sans même obtenir une réponse de votre part. Dieu et la sainte Vierge me sont témoins que mes douleurs les plus dures en ceci sont moins l'exil, la pauvreté et l'humiliation que l'éloignement d'un fils et la perte de sa chère présence. Cependant je me fais vieille et prends chaque jour un âge qui me rapproche de l'heure de la mort. Ores, Syre, ne seroit-ce point chose cruelle et hors de nature qu'une mère trépassât sans revoir son fils chéri, sans entendre une parole de consolation tomber de ses lèvres, sans obtenir de lui le pardon des torts qu'elle a pu commettre involontairement à son égard. Je ne vous demande point, Syre, de rentrer en France comme reine puissante : si votre bon plaisir le requiert, je ne parôtrai même pas à la cour et finirai ma vie dans telle pauvre ville que vous le voudrez. Mais, pour Dieu et tous les saints, je vous en adjure que je ne meure point hors du royaume de France, et que je n'aie point à traîner plus longtemps ma douleur et ma misère de ville en ville étrangères. Car vous ne savez pas, Syre, que la veuve du roy Henry Quatrième et la mère du roy de France et de Navarre Louis Treizième va manquer d'un toit pour abriter sa tête et d'un peu de pain pour se nourrir; vous ne savez pas, Syre, que si l'heure de ma mort venoit à sonner, personne ne seroit là pour me fermer les yeux et pour dire : Ceci est le corps de Marie de Médicis. Prenez donc en compassion ma très-humble requête, Syre, et recevez, n'importe qu'elle sera votre décision, les bénédictions de votre mère.

“En la ville de Cologne, le neuvième jour du mois de juin de l'an de notre salut MDCXLII.

“Moy, la reine mère,  
“Marie.”

L'agitation du roi était au comble.

— Maître Rubens, il faut que la reine ma mère soit à Paris sous quatre jours ; il faut que je la presse dans mes bras, il faut que je lui demande pardon, il faut que désormais rien ne nous sépare. Oui, vous avez raison, depuis longtemps je jouirais d'une vie calme et ma santé renaîtrait si je cherchais le repos au sein de ma famille, si j'avais près de moi ma mère. C'est une mère tendre et dévouée que la mienne ! une mère dont la tendresse ne m'a jamais manqué ! J'ai suivi de fatals et de perfides conseils en l'éloignant de moi... Qu'elle revienne ! que je retrouve près d'elle la liberté d'esprit et la santé ! Rien qu'à cette bonne idée je me sens déjà mieux :

— Son Eminence le cardinal de Richelieu ! annonça d'un des pages qui gardaient à l'extérieur la portière de l'appartement.

Le ministre entra presque aussitôt, et dès son premier pas sur le seuil de la chambre royale, son regard vif et rapide se porta tour à tour sur Louis XIII, sur la lettre qu'il tenait et sur Rubens. Ce coup d'oeil lui suffit pour comprendre ce dont il s'agissait, et, quelque contrariété que lui causât un pareil incident, il avait déjà obvié à tout dans son esprit lorsqu'il s'inclina respectueusement devant le monarque.

— Sire, lui dit-il en montrant une émotion presque égale à celle du roi, je viens de recevoir de si fâcheuses nouvelles que je me hâte de venir vous les annoncer pour y remédier. Je vous en parle devant maître Rubens ; il arrive sans doute des Pays-Bas et pourra vous dire si de pareils malheurs sont véritablement réels. On m'écrit que Sa Majesté Très-Chrétienne la reine mère, partie d'Angleterre, se trouve à Cologne, après avoir été forcée

de quitter Anvers par ordre de don Francesco de Mello. S'il en est ainsi, n'entrez pas en accommodement avec des lâches qui manquent de respect à la mère du roi très-chrétien. La guerre avec eux, Sire !

— Mon bon, mon digne cardinal ! fit le roi tout surpris de l'entendre parler ainsi, et se remettant un peu de la pâleur et de l'émotion qui lui causait l'arrivée inattendue de son ministre.

— Si la reine mère a quitté l'Angleterre, il faut qu'elle trouve un lieu plus digne, un asile honorable, et qu'elle soit soustraite sur-le-champ à l'inhospitalité de ces brutaux de Flamands et de ces arrogants Espagnols.

— Oui, oui, bien parlé !

— Si elle manque de ressources, il faut qu'elle s'entoure d'un luxe tout royal. Elle est reine de France et porte le nom de Médicis ; à ce double titre elle doit être la protectrice des arts. N'est-ce point votre avis, maître Rubens ?

— Sa Majesté Très-Chrétienne la reine mère ne désire que revoir son fils.

— Et elle le reverra bientôt, plus promptement qu'elle ne l'espère ! Tel est je vous l'avoue, le but secret de toutes mes pensées et de tous mes efforts. Par malheur, bien des obstacles s'y opposent, et le tenter imprudemment causerait de fatals résultats. De funestes apparences s'élèvent contre la reine, et rien n'est encore parvenu à les effacer complètement dans l'opinion populaire. Personne plus que moi ne connaît son innocence, mais les bourgeois répètent qu'elle n'est point pure de toute participation au meurtre du roi Henri Quatrième, et que le poison de l'infâme Concini n'a pas même respecté le fils de la reine, le roi de France.

Rubens fit un geste d'indignation et de colère.

— Les coeurs, comme le vôtre et le mien,

maître Rubens, savent à quoi s'en tenir sur de pareils mensonges. Au bout du compte, on peut braver l'opinion du populaire ; il criera vive le roi un peu moins fort ; voilà tout. Mais les grands seigneurs se montrent moins accommodants. Beaucoup d'entre eux se trouvent compromis envers Sa Majesté la reine mère pour avoir servi le roi contre elle à l'échauffourée des Ponts-de-Cé. Ceux-là verront dans le retour de la reine un motif de terreur et de défiance ; car elle a juré de se venger d'eux, et l'on sait que Sa Majesté la reine mère tient religieusement ses serments ! Les autres, au contraire, saisiront ce retour comme un moyen de se jeter dans la révolte ; la main ferme du roi qui les maintient leur pèse ; la reine deviendra pour eux, sans le vouloir, la cause de mille tentatives coupables, d'autant plus que monseigneur Gaston, frère du roi, vient de me confier une lettre de Sa Majesté la reine mère reçue par lui depuis ce matin, et qui lui révèle les motifs de l'arrivée de maître Rubens à Paris. Voici ce qu'elle ajoute :

“Votre frère, mon fils écouterait sa mère une fois qu'il l'aura revue, et je me charge de consoler tous vos chagrins et d'obtenir de lui pour vous toutes les faveurs qu'il vous refuse maintenant... ou plutôt que son cardinal vous refuse”, ajoutait la lettre ; mais Richelieu supprima cette phrase.

— Oui, voilà bien l'écriture de ma mère, dit avec dépit le roi, qui prit le papier des mains du cardinal pour le broyer fortement dans les siennes.

— Imprudente princesse ! soupira Rubens, elle vient de détruire tout ce que j'avais fait pour elle.

— Eh bien ! que dites-vous de ceci, mon habile peintre ?

— Je dis, monseigneur, que Sa Majes-

té la reine, mère du roi, ne possède d'autre asile à Cologne que ma pauvre maison que je lui prête.

— Eh bien ! répliqua le cardinal, Sa Majesté lui donne un superbe palais à Florence et un royal douaire pour soutenir le triple éclat des noms qu'elle porte. Toutes les dettes qu'elle a contractées seront payées.

— Oui, telle est notre volonté, dit le roi en s'éloignant.

— Elle mourra donc sans revoir son fils, Sire ! s'écria douloureusement Rubens.

Il salua respectueusement et sortit.

Le roi marcha vers lui pour le rappeler ; mais la voix lui manqua, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba sur un fauteuil et presque dans les bras du cardinal.

— Armand, bégayait-il, Armand, mon bon, mon fidèle Armand, que je revoie ma mère ! que je l'embrasse encore une fois !

— Allons, Sire, point de faiblesse ! Que la bonté de votre coeur ne vous entraîne point à des résolutions dont vous vous repentiriez bientôt. Combien de fois vos vœux les plus chers et les plus généreux n'ont-ils pas été payés par les plus amères déceptions ! Avec votre mère à Paris, plus de repos, plus de calme pour vous : sans cesse des reproches, sans cesse des luttes. Je vous le déclare : pour mon compte, Sire, l'arrivée de la reine près de vous sera le signal de ma retraite immédiate ; car en ce cas, je regarderais mes services près de Votre Majesté comme désormais impossibles, et il ne me resterait plus qu'à consacrer à Dieu seul les restes d'une existence souffrante dont le travail ne cesse d'abrèger la courte durée.

Le roi entendait sans écouter les paroles du cardinal, quand tout à coup une levrette blanche se précipita dans l'appartement et vint s'abattre sur les genoux du

roi, qui se mit à l'embrasser avec tendresse, à la flatter de la main et à lui adresser des paroles caressantes.

— Ah ! vous voilà, Chloé ! Qu'avez-vous fait toute la journée, ma belle ? Vous en usez comme les courtisans, vous devenez une ingrante. Oh ! la coquette ! oh ! la fringante ! Allons, venez avec moi, mignonne, j'aperçois à travers ces rideaux un rayon de soleil, nous allons essayer d'une promenade en carrosse ; l'air me donnera peut-être appétit.

Le roi se leva tout dispos, sortit en faisant gambader sa chienne, et monta dans un carrosse toujours prêt à partir à son moindre caprice. A peine hors du Louvre il respira voluptueusement l'air attiédi par un soleil radieux. Il avait déjà tout oublié.

Richelieu haussa les épaules, sourit avec dédain et rentra dans ses appartements, où il dicta lui-même l'ordre de faire quitter sur-le-champ Paris à messire Pierre-Paul Rubens.

#### IV

Pierre-Paul Rubens quitta Paris l'âme brisée et dans un découragement profond.

L'étrange faiblesse de Louis XIII l'affligeait encore plus peut-être ; il ne pouvait supporter l'idée de voir un roi chanceler sous le poids de sa couronne et rester faible devant les redoutables devoirs que Dieu lui confiait.

— Pauvre France ! se disait-il, pauvre France ! gouvernée par des hommes qui ne comprennent pas que le pouvoir doit être la justice par excellence, et que cette sublime émanation de la Divinité perd toutes les traces de son origine céleste, du moment qu'elle sort de la vertu. Pour Louis XIII, le pouvoir est un fardeau dont il fait supporter le poids par un autre.

Quelle pitié doivent espérer la noblesse et la bourgeoisie d'hommes qui foulent aux pieds les sentiments les plus saints qui, dans le but d'établir leur politique, rejettent l'amour maternel et le respect filial ? Pour gouverner les hommes, faut-il donc dépouiller tout sentiment humain ?

Merci, mon Dieu d'avoir fait de moi dans votre miséricorde, un peintre et non pas un roi ! Merci de me donner une existence laborieuse, mais paisible ! Merci de me laisser couler ma vie avec de nobles croyances et au milieu des joies douces et sanctifiées de la famille. Merci !...

... Du reste, j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout. Le roi de France abandonne sa mère, je deviendrai l'appui de la mère du roi... Elle m'a tendu la main lorsque je n'étais qu'un jeune peintre peu connu, je la maintiendrai de mon bras, maintenant que tout lui manque et que chacun trahit sa vieillesse ! Peut-être l'héritage de mes enfants en sera-t-il bien amoindri, mais qu'importe ? ne vaut-il pas mieux leur laisser un nom sans tache ? Nul n'aura le droit de leur dire : "Rubens a été un ingrat !" Dieu m'a envoyé la reine, je serais indigne de la miséricorde de Dieu si je ne remplissais pas loyalement la mission qu'il me donne à remplir...

Rubens ordonnait au postillon de presser ses chevaux pour arriver promptement à Cologne. Mais à chaque instant quelque nouvel incident venait arrêter la marche de la voiture : tantôt les relais ne se trouvaient point prêts, et il fallait attendre des chevaux pendant plusieurs heures ; tantôt quelque chose se cassait, soit aux essieux, soit aux roues.

L'émissaire de Richelieu se dirigea tout droit vers la demeure de la reine mère. Il fit arrêter sa voiture dans une rue détournée, à quelque distance de cette mai-

son, et mit pied à terre.

La reine tendit la main au Père Joseph.

— Dieu vous envoie vers moi, mon Père, dit-elle d'une voix étouffée, car j'allais douter de la miséricorde et de la justice divines.

— Ce sont là des idées indignes d'une chrétienne et que Votre Majesté doit toujours repousser.

— Vous en parlez bien à votre aise, Père Joseph ; vous qui, libre sous votre froc et dégagé de tous les liens et de toutes les affections du monde, ne vivez que pour la pensée de Dieu. Mais moi, mon Père, savez-vous que j'ai été reine de France et que je manque de pain depuis ce matin ? Savez-vous que je suis la fille de François de Médicis, et que je n'ai pour me chauffer que ce bois pourri ramassé de mes mains ? Savez-vous que je suis mère, que je vais mourir, et que pas un de mes enfants ne récitera une prière près de mon lit d'agonisante ?

— Calmez ce désespoir, madame ; vos jours ne sont point en danger.

— Croyez-vous que je ne désire pas la mort ? Je ne forme qu'un vœu, je n'adresse qu'une prière au ciel pour que sa miséricorde termine mes épreuves ici-bas !

— Ecoutez-moi, madame ; ces épreuves peuvent aboutir à un terme qui ne soit pas la mort. Une existence brillante et royale vous attend...

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, mon Père ! N'éveillez pas une espérance dans mon cœur, car la déception me tuerait. Mon fils... Louis !... Rubens est-il parvenu à toucher son cœur ?... Le roi me pardonne-t-il ? me rappelle-t-il près de lui ?... Seigneur, Seigneur, si c'est ce que le Père Joseph vient m'annoncer, qu'il soit béni entre tous. !

— Sans être précisément aussi heureuses, les nouvelles dont j'ai oui parler doi-

vent vous paraître agréables. Voici un paquet que le supérieur de notre maison a reçu du cardinal de Richelieu pour qu'on vous le transmette, et que j'allais, par son ordre, vous faire expédier où je vous croyais. Que Votre Majesté daigne lire.

En ce moment on entendit le bruit de la voiture de Rubens qui s'arrêtait devant la porte. Le peintre entra précipitamment. A la vue de la reine mourante, il s'agenouilla tout en pleurs.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, était-ce ainsi que je devais vous retrouver, madame ? Mais cette affreuse misère va cesser ; mon fils François, de retour d'Anvers, et qui franchissait le seuil de cette maison au moment où j'y arrivais moi-même, m'a tout appris.

— Silence, mon noble ami, j'ai pardonné à cet homme. Prenez l'anneau que voici, gardez-le en mémoire de moi... Votre fils François aime une jeune fille sans fortune j'ai promis d'intercéder pour lui.. Promettez-moi d'être favorable à ses amours... Adieu, Rubens !... Mon fils !... Louis !

Elle balbutia encore plusieurs fois le nom de son fils ; puis ses lèvres devinrent immobiles, ses yeux se fermèrent, et les spectateurs de cette terrible scène se retirèrent, le coeur serré et plein d'épouvante.

— Pauvre reine ! dit le Père Joseph.

— Pauvre mère ! murmura Rubens.

Puis tous se séparèrent, et il ne resta, pour veiller près des restes de la reine, que les deux femmes malades.

Une heure après comme Rubens revenait pour faire rendre les derniers devoirs à l'infortunée princesse, il trouva le Père Joseph qui faisait enlever la dépouille mortelle de Marie de Médicis. On la transporta dans l'église cathédrale de Cologne, où elle resta exposée en grande pompe

pendant une semaine entière dans une chapelle ardente. Chaque jour de cette exposition le nonce du pape célébra un service funèbre pour le repos de l'âme de la reine, et tous les habitants de Cologne s'empressèrent d'admirer les magnificences dont on entoura les restes de celle qui était morte de désespoir et de misère dans un coin ignoré de leur ville. Mais on allait voir un spectacle, et rien de plus. A peine récitait-on pour la reine étrangère une prière indifférente et banale en jetant quelques gouttes d'eau bénite sur son cercueil.

Louis XIII pleura beaucoup, pendant deux jours, la mort de sa mère, mort qu'il apprit seulement huit jours après l'événement.

## V

A quelques mois de là, un étranger, monté sur un magnifique cheval, entra dans la ville d'Anvers, et resta surpris de l'air de tristesse dont semblait voilée cette noble cité ; car on se trouvait à l'époque des fêtes de la foire, et d'ordinaire les habitants d'Anvers ne laissaient pas chômer les réjouissances de cette solennité commerciale. Le carillon ne gazouillait pas du haut de l'hôtel de ville, les cloches de la cathédrale ne jetaient pas dans les airs leurs joyeuses volées, et l'on n'entendait nulle part le tambour des corporations et des compagnies d'archers ; enfin les bourgeois se tenaient mélancoliquement sur leurs portes et demandaient avec inquiétude aux passants des nouvelles qui paraissaient leur importer beaucoup. L'étranger, tout en cherchant à s'expliquer un pareil problème, se dirigea vers l'auberge la plus renommée.

Son logement choisi, et quand il eut échangé ses habits de voyage contre un

costume de ville, il descendit dans la cuisine de l'aubergiste, sorte de grande salle éblouissante de propreté, et sur les murs blancs de laquelle resplendissaient des myriades d'ustensiles de cuivre brillants comme de l'or. Le maître aubergiste, atteint de l'inquiétude générale, se promenait en long et en large dans son petit royaume, donnant un coup d'oeil à droite, faisant une réprimande à gauche, mais sans cesser pour cela de courir à chaque instant sur le seuil de sa porte.

— Voilà de tristes fêtes de la foire ! dit l'étranger au digne personnage : les affaires ne vont donc guère cette année, que l'on ne se réjouit point à Anvers durant une époque consacrée à la joie ?

— Les affaires vont très bien, messire, grâce à Dieu et à Notre-Dame ; mais il a été décidé spontanément par les magistrats et par tous les habitants de la ville que les fêtes ne se célébraient point cette année et seraient remises jusqu'à ce que Dieu éloigne d'Anvers le fléau qui nous menace.

— Et quel malheur vous menace donc ?

— Quoi ! vous êtes à Anvers depuis deux heures et vous l'ignorez encore ? c'est le danger où nous sommes de perdre Rubens, Rubens est en danger de mort depuis deux jours !

Cette nouvelle atterra tellement l'étranger qu'il lui fallut s'asseoir, pâle et se soutenant à peine.

— Toute la ville se trouve plongée dans la consternation, comme vous le pouvez voir ; les églises restent ouvertes jour et nuit, et l'on y récite sans cesse des prières publiques, afin d'obtenir de la miséricorde divine qu'elle nous conserve notre grand, notre bon Rubens.

L'étranger n'écoutait déjà plus l'aubergiste remis de sa première surprise, il courait plutôt qu'il ne marchait vers

la maison de l'illustre peintre.

Quoique une foule immense affluât autour de cette maison, aucun bruit ne s'y faisait entendre, si ce n'est un murmure sourd qui ne pouvait arriver jusqu'au malade.

Quelque voiture se dirigeait-elle de ce côté, aussitôt des hommes du peuple allaient au-devant du conducteur pour qu'il se détournât de son chemin et qu'il ne vînt pas, du bruit de ses roues, troubler le repos ou augmenter l'agitation du malade. Un vieux domestique apparaissait de quart d'heure en quart d'heure sur le peron de l'escalier et apportait l'inquiétude ou l'espérance à cette multitude.

— Le seigneur Rubens semble moins accablé, disait-il.

Aussitôt l'heureuse nouvelle circulait à voix basse parmi la foule et se colportait déjà dans les différents quartiers de la ville.

— Le délire paraît de nouveau vouloir revenir.

Ces mots suffisaient pour ramener les premières craintes, pour assombrir tous les visages.

A chaque instant, des pages et des valets en livrée venaient de la part de leur maître chercher des nouvelles de Rubens, et l'on désignait les titres de leurs maîtres, gens du haut lignage ou de haut commerce.

L'étranger avec beaucoup de peine perça la cohue et parvint jusqu'au vieux domestique, qui poussa en le voyant une exclamation de surprise.

— Par saint François ! vous voici messire Antoine Van Dyck, vous parti depuis si longtemps ! Vous venez en de tristes circonstances : mon pauvre maître se meurt, et malgré les vœux que l'on forme de toutes parts pour lui j'ai bien peur que Dieu ne le laisse pas sur la terre.



— Ne peux-tu m'introduire près de ton maître, mon vieil ami ?

— Hélas ! vous allez assister à un spectacle bien douloureux, car la maladie fait des progrès funestes et rapides. Affligé depuis quelques temps d'un tremblement des mains et de la goutte, le seigneur Rubens ne cessait pourtant point de travailler ; seulement il ne faisait plus que des tableaux de chevalet et renonçait aux grandes compositions. Mais rien n'était changé à ses habitudes ; il se levait de grand matin comme d'ordinaire et passait une grande partie du jour dans son atelier. Il y a trois jours, nous fûmes surpris de ne point l'entendre sonner comme d'ordinaire pour que son valet de chambre vînt l'habiller... Après une heure d'inquiétude et d'attente, je pris enfin sur moi d'entrer. O mon cher messire Antoine Van Dyck ! quel spectacle !... Mon maître, mon cher maître gisait là, sans connaissance ! J'appelai du secours, François alla chercher le médecin, et une saignée fit revenir à lui messire Rubens. Mais depuis lors le mal ne fait qu'empirer : il consiste surtout en un assoupissement continuel dont rien ne peut tirer le malade et qu'agite seulement parfois un délire durant lequel il répète les mots de "peinture" et de "gloire". Madame Hélène est dans la désolation, et tous ses enfants ne quittent pas un instant le chevet du lit de leur père. Hélas ! son fils aîné, messire François, marié depuis quinze jours, a là de tristes noces !

Van Dyck pénétra dans la chambre de Rubens et s'agenouilla pieusement à l'entrée de ce sanctuaire où l'homme de génie et de bien devait bientôt rendre son âme au Créateur qui s'était plu à la faire si pure, si noble et si grande.

Hélène Froment, dont l'âge, pour ainsi dire, n'altérerait point la beauté, se tenait

assise près de Rubens, tandis que ses trois filles et sa jeune bru, debout derrière son fauteuil, pleuraient silencieusement. Au pied du lit, les deux enfants du premier mariage et François à qui le gouverneur des Pays-Bas avait donné pour présent de noces le titre de membre du conseil souverain du Brabant, considéraient tristement et en silence les traits pâles et altérés de leur père. Au léger bruit que fit Van Dyck en entrant dans la chambre, le malade souleva doucement la tête et porta autour de lui les regards d'un homme qui sort d'un long sommeil ; puis apercevant son ancien élève, il lui tendit une main que celui-ci porta respectueusement à ses lèvres.

— Je remercie Dieu de ce qu'il te ramène à cette heure solennelle, dit Rubens d'une voix faible ; je t'aime comme un fils... Quand un père va mourir, il lui faut tous ses enfants autour de lui.

Les sanglots de Van Dyck et de sa famille l'interrompirent.

— C'est une séparation douloureuse, reprit-il ; mais nous devons nous résigner aux décrets de la Providence. N'a-t-elle pas été pour moi plus miséricordieuse que pour un autre ? Elle m'a donné l'amour du travail ; elle a daigné couronner de succès mes efforts, et je lui ai dû, mes enfants, un bien plus précieux encore, la tendresse de votre mère, votre respectueuse affection pour moi, et la bonne et noble conduite dont vous avez récompensé mes soins. J'ai été un honnête homme et un homme heureux toute ma vie ; que Dieu reçoive mes bénédictions et qu'il m'appelle à lui ! Je paraîtrai devant son tribunal avec crainte, mais sans terreur, car je suis plein d'espérance en sa bonté infinie. Allez donc, mon cher François, prier mon directeur, le digne curé de Notre-Dame, de venir recevoir ma confession et me don-

ner les secours de la religion. Il faut profiter, pour accomplir ces devoirs, du peu d'instants de force et de raison que m'accorde à cette heure la maladie. Allez !

Il reposa doucement la tête sur l'oreiller et mit sa main dans les mains de sa femme.

Bientôt on entendit tinter une clochette, et l'on aperçut à travers les fenêtres la lueur des cierges que portaient, suivant l'usage du pays, les fidèles accompagnant le prêtre chargé du saint ciboire et des huiles de l'extrême-onction. Plus de quatre mille personnes s'associèrent spontanément à cet acte pieux, et la rue se trouva remplie par cette foule catholique qui s'agenouilla sur le pavé, tandis que les membres du clergé pénétraient dans la maison.

Rubens resta seul quelques instants avec son confesseur ; il lui raconta sommairement sa vie entière, où de nombreux bienfaits rachetaient les erreurs inévitables même aux natures les plus généreuses et les plus pures. Le prêtre lui donna l'absolution en répandant des larmes ; ensuite le clergé, la famille du peintre et Van Dyck rentrèrent dans la chambre.

Alors commencèrent les cérémonies de l'extrême-onction, cérémonies imposantes par leur simplicité et pour lesquelles le rituel catholique semble réserver ses prières les plus touchantes. Rubens répondit lui-même à toutes les oraisons, qu'il semblait récita à voix basse. Puis tout à coup il se redressa sur son lit, entouré d'un de ses bras le bras d'Hélène, tendit l'autre à son fils aimé et retomba.

— Partez, âme chrétienne ! s'écria le prêtre.

Ensuite, il s'avança vers une fenêtre et dit à la foule agenouillée :

— Priez, mes frères ; l'âme du juste

est devant Dieu !

Des cris de douleur saluèrent ces paroles. On aurait dit que toute la population d'Anvers perdait un père.

Le bruit de la fatale nouvelle se répandit dans la ville et n'y excita point un désespoir moins grand. Les églises s'emplissaient de monde qui venait réciter des oraisons pour le repos de l'âme de celui à qui la ville d'Anvers devait tant de gloire, de splendeur et de richesse. Les magistrats décidèrent à l'unanimité qu'on élèverait un monument à Rubens, aux frais communaux, dans une chapelle de l'église paroissiale de Saint-Jacques, derrière le chœur.

“Enfin, raconte Decamps, le jour des funérailles, on porta devant son cercueil un carreau de velours noir sur lequel était une couronne dorée. La principale noblesse, le clergé, les artistes, les amateurs, toute la bourgeoisie et le populaire s'empressèrent à lui rendre les derniers devoirs, et le chevalier Bullart composa pour lui une épitaphe.

“On remarque encore aujourd'hui au-dessus de l'autel de la chapelle funèbre de Rubens, un tableau où il s'est peint avec ses deux femmes et son père.”

Devant l'autel se trouve le tombeau de l'artiste célèbre fermé par une grande pierre en marbre, avec une inscription substituée sans doute à celle dont parle Decamps.

Le jour même où se célébraient les funérailles de Rubens au milieu de la douleur d'une ville entière, arrivait à Paris, dans l'église de Saint-Denis, un cercueil de plomb qu'un sacristain, aidé de six ouvriers, descendit insoucieusement dans les caveaux de la chapelle royale. Après s'être acquitté de sa besogne, il chercha dans sa poche un morceau de papier qu'on lui avait remis et sur lequel se trouvait

écrit le nom qu'il fallait tracer sur ce cercueil.

Ce nom était "Marie de Médicis."

— Quelle était cette femme ? demanda un ouvrier.

— Ma foi ! reprit le sacristain, c'est une dame de haut rang, puisqu'on l'enterre à Saint-Denis ; mais j'ignore son rang véritable. Tout ce que je sais, c'est que le cercueil arrive de Cologne. . . Attendez donc, il y a encore une ligne à mettre au-dessous de son nom. . . Ce morceau de papier est écrit au crayon et si fin que je n'avais point remarqué le reste de l'inscription : Voyons : "Marie de Médicis, reine de France.

— C'est donc la mère du roi Louis XIII ?

— Oui, sans doute.

— Par saint Waast, mon patron ! je la croyais morte depuis dix ans, dit l'homme du peuple.

Là-dessus il ramassa ses cordes et sa pioche, puis il sortit du caveau sans songer davantage à celle dont il venait de parler.

Aujourd'hui, à Anvers, le plus pauvre enfant du peuple sait encore le nom de Rubens, et vous montre avec respect la chapelle où repose la dépouille mortelle du grand peintre.

## LA VIANDE DE RENNE

Ce n'est pas seulement sur le continent européen qu'on se plaint du renchérissement perpétuel du prix de la vie. La riche Amérique connaît aussi ce grave souci et l'on y recherche présentement des denrées alimentaires à la fois saines, nutritives et d'un prix abordable.

La viande de boucherie étant devenue, tout comme en Europe, hors de prix pour les bourses modestes, on s'occupe très sérieusement d'exploiter les énormes troupeaux de rennes qui se trouvent dans l'Alaska et dont la chair, paraît-il, jouit de toutes les qualités requises pour une alimentation convenable.

Le nombre de rennes vivant en Alaska est considérable, mais on songe à l'accroître de notable façon, afin de pouvoir, dans un avenir rapproché, être en mesure de fournir à toutes les demandes des énormes cités qui se développent avec

tant de rapidité, dans tout le nord de l'Amérique.

Dans le nord et dans l'ouest de l'Alaska, il y a 400,000 milles carrés de pays



*Un combat de rennes.*

plats, sans arbres, impropres à l'agriculture, mais où il serait possible d'élever au moins 10 millions de têtes de bétail. Ce

qui rendrait l'entreprise très intéressante et surtout très aisée, c'est que le renne se reproduit avec une remarquable rapidité.

L'histoire de leur importation et de leur acclimatation dans le nouveau monde le prouve de manière éclatante.

Les premiers individus furent amenés de Sibérie en Alaska en 1892. Ils n'étaient que 171. Pendant les trois années qui suivirent, d'autres importations eurent lieu qui portèrent le contingent à 1280 têtes.

En juin 1911, il y avait en Alaska 33,629 rennes!

C'est donc 31,349 qui sont nés en six ans en Amérique.

De ce nombre, 20,000 appartiennent aux Esquimaux auxquels ils furent distribués par les soins du Gouvernement; 5,000 aux Lapons et le reste constitue la propriété des Etats-Unis. On ne s'étonnera point de la présence des Lapons en Alaska lorsqu'on saura qu'on les y fit venir afin d'enseigner aux Esquimaux à prendre soin des rennes. Ils s'y plurent beaucoup et d'autres vinrent les rejoindre.

C'est avec raison que Lapons et Esquimaux considéraient le renne comme la plus noble de leurs conquêtes. Il leur fournit la nourriture (chair et lait), le vêtement, la maison, le mobilier, l'attirail de chasse et de pêche, le moyen de transport, etc., etc.

De sa peau, on fait le cuir, les vêtements, les lits, les couvertures de tente, les harnais, les cordes et les lignes. La peau plus dure de ses pattes de devant sert à confectionner d'admirables bottines pour marcher dans la neige.

De ses nerfs et tendons, on tire un fil très résistant. Ses os, après une certaine préparation, fournissent du combustible.

De ses cornes, on confectionne nombre

d'ustensiles d'armes pour la chasse.

Quand il y aura 10 millions de rennes en Alaska, on pourra en expédier 2 millions tous les ans aux Etats-Unis sans réduire le stock.

Cela fera, n'est-il pas vrai, une jolie quantité de steaks.

— 0 —

### UN MODERNE JONAS

Charlie Gunn, matelot bien connu à Liverpool, peut se vanter d'avoir de la chance car il a été dans plusieurs bateaux qui ont fait naufrage et toujours il s'est tiré heureusement.

Il était à bord du "Titanic" quand ce bateau a coulé en plein Océan Atlantique; il était à bord du malheureux "Empress of Ireland" et il fut sauvé aussi du "Lusitania" lorsque ce dernier fut torpillé par les Allemands.

Ce sont les trois naufrages les plus connus et les plus récents auxquels il a échappé, mais ce ne sont pas les seuls.

Durant les 28 années qu'il a été matelot, il a été victime de 7 naufrages et chaque fois il a pu se sauver.

Son premier naufrage a été lors de l'échouement du "St-Kilda" au large du Cap Horn, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, il y a de cela 21 ans environ.

Dernièrement il fut désigné pour embarquer à bord d'un transport de l'Amirauté, mais les autres matelots ont refusé de le laisser embarquer; affirmant que le bateau sombrerait si ce moderne Jonas était à bord.

L'amirauté l'a alors déchargé de tout service sur les vaisseaux de guerre et il est retourné s'engager comme matelot sur un navire marchand.

# LE GENERAL ALEXEIEF

## CHEF D'ETAT MAJOR DE L'ARMEE RUSSE

**P**ERSONNE n'ignore que le Czar a pris personnellement le commandement suprême des armées russes tout le long de la frontière austro-allemande ; mais ce que chez nous l'on connaît moins, c'est le nom et la personnalité du chef d'état-major qu'il a appelé près de lui pour l'aider dans cette tâche écrasante.

Le chef d'état-major de l'armée russe est le général Alexéief, général de la plus grande valeur et considéré comme l'idole de la Russie.

Soldat depuis l'âge de 18 ans, le général Alexéief ne s'est jamais occupé d'autre chose que des choses militaires. Sa puissance de travail est surprenante ; à chaque instant du jour, il n'a qu'une pensée unique, qu'un seul désir, voir son pays vaincre ses ennemis, disent ceux qui le connaissent.

Il se lève, le matin, à 7 heures du petit lit de camp, établi dans une petite salle attenante à son cabinet de travail et il travaille sans interruption jusqu'à 1 heure moins le quart. A ce moment il monte en auto pour se rendre au club où l'état-major déjeûne à 1 heure 30.

Une heure plus tard il est de retour à son bureau où il travaille jusqu'à 7 heures 30 du soir, heure à laquelle il va dîner avec l'état-major.

Après dîner, il fait une promenade d'une heure, puis rentre à nouveau travailler jusqu'à minuit et bien souvent jusqu'à deux et trois heures du matin.

Le général Alexéief est un homme aux

manières simples, il est l'idole de toute la Russie et tous les officiers de l'armée le considèrent comme le meilleur cerveau de l'armée russe.

Il aime peu les bavards et il déteste la vie de salons.

Quand le Czar prit le commandement suprême de l'armée, il s'attendait à ce que le général Alexéief, son chef d'état-major, prit ses repas avec lui, comme cela était prévu ; mais Alexéief répondit avec sa simplicité à l'empereur : "Je suis soldat, Majesté, et non courtisan. En dînant avec les membres de l'état-major, cela me fera gagner du temps et me permettra de donner chacune de mes pensées à la direction de la guerre."

Comme conséquence, le Czar passe chaque jour, une couple d'heures avec son chef d'état-major pour conférer avec lui et s'entretenir de la situation militaire, et le reste de la journée le général s'occupe de son oeuvre gigantesque comme il l'entend.

Le général Alexéief s'est élevé de lui-même, par son seul mérite personnel à la plus haute et à la plus importante des situations militaires. Né de parents pauvres, il n'avait aucun avantage de naissance.

Comme stratéliste et comme organisateur, il n'y a personne en Russie capable de l'égaliser, c'est grâce à son génie, à ses brillantes qualités, à sa volonté seuls, que dans les grandes batailles de Galicie, alors que l'armée russe était si

précipitamment refoulée et obligée de battre en retraite par suite du manque de munitions, les armées du Czar ont pu effectuer cette longue retraite d'une façon si étonnante et si admirable ne perdant presque pas de canons. Et cela à un moment où à Pétrograd même l'on tremblait de voir que l'armée, déjà envelop-

autres occupations, et s'enferma dans son office. Par télégraphes d'armées et par télégraphie sans fil, il dirigea lui-même tous les mouvements de la dixième armée ordonnant même directement les mouvements de divisions et de brigades, passant ainsi par dessus la tête des généraux qui commandaient ces divisions et ces brigades.

Quand il fut nommé à son poste suprême, Alexéief rendit visite au président de la Douma, (chambre des députés russes) avant de rejoindre le Czar au front. Il demanda au prince Demidoff quel message il envoyait à l'armée au nom de la chambre. "Dites à l'armée de combattre jusqu'à la mort ou à la victoire," lui répondit le prince et Alexéief fit cette simple réponse : "Très bien. Vous n'entendrez parler de moi que lorsque les nouvelles seront bonnes."

C'est enfin à son génie et à son habile direction que l'on doit l'exécution de cette offensive russe actuelle rapide, foudroyante qui depuis le mois de Juin, où elle a commencé, a déjà permis aux Russes de reprendre une partie du terrain abandonné pendant la retraite précédente et de faire aussi un nombre formidable de prisonniers austro-allemands.

Avec un tel chef d'état-major chez les Russes pour conduire les armées à l'est, avec un Joffre pour conduire les alliés en France, la victoire est assurée ; le monde civilisé peut attendre avec confiance l'écrasement final du militarisme prussien.



LE GENERAL ALEXEIEF  
*Chief d'état major de l'armée russe.*

pée de trois côtés, n'arrive à être enveloppée complètement.

Les Allemands croyaient à ce moment capturer entièrement la deuxième armée et frapper ainsi un coup décisif, mais ils avaient compté sans Alexéief. Celui-ci qui était à ce moment à ses quartiers généraux, bien loin de là, abandonna toutes ses

A un mariage qui fut célébré un peu avant la guerre, à Hazebrouck, dans le Nord de la France, on pouvait voir le mari ne mesurant que 47 pouces de hauteur, alors que la mariée avait 2½ pouces de moins que lui.

# L'EGLISE STE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE

**L**A Byzance antique a été si souvent ravagée par les incendies qu'il ne reste plus de l'époque des Césars Byzantins, que des colonnes, des obélisques, des arches d'aqueducs, les débris du palais de Justinien et les deux églises Ste Sophie.

De ces deux édifices, la grande Ste-Sophie, si elle est toujours majestueuse, n'est plus comme au temps de Justinien le plus magnifique édifice de l'Univers. De nombreux murs de soutènement et des contreforts extérieurs entremêlés de boutiques entourent l'édifice ; mais cela n'empêche pas que sa visite offre beaucoup d'intérêt aux étrangers qui ne manquaient pas de la visiter, jusqu'au jour où la Turquie est entrée dans le conflit européen.

A l'intérieur des piliers de consolidation et le badigeon ture qui recouvre les éclatantes mosaïques ont changé le caractère de l'église, mais la puissante coupole produit néanmoins un aspect prodigieux ; c'est une merveille de force et de légèreté.

Cette église Ste-Sophie n'est pas, comme on le croit généralement celle qui a été construite sous le règne et sur les ordres de l'Empereur Constantin en 325, à l'occasion du transfert du siège de l'empire à Byzance. Cette première église a été reconstruite et agrandie sous le règne du fils de Constantin, l'empereur Constance. Le nom de Ste-Sophie ne provient pas de ce qu'elle aurait été dédiée à Ste-Sophie, mais bien du mot grec "sophia" qui

veut dire "sagesse". Elle était dédiée à la sagesse suprême, à la sagesse infinie.

Cette seconde église fut à son tour détruite par le feu en 404 et reconstruite dès l'année suivante par Théodosius le jeune.

Celle-ci fut à son tour détruite en 532, pendant une révolution, sous le règne de Justinien. C'est alors que Justinien fit construire l'église Ste-Sophie actuelle, en expiation pour cette destruction sacrilège.

La construction de Ste-Sophie a duré plus de 7 ans et des milliers d'hommes y furent employés. Les matériaux furent tirés de toutes les parties de l'empire et comprennent des restes de presque tous les anciens temples célèbres de l'ancien paganisme en particulier du temple si renommé d'Ephèse.

Le chœur de l'église était entouré de stalles destinées aux prêtres et près de la table de communion à droite se trouvait celle réservée au Patriarche. Toutes ces stalles étaient en argent massif ciselé et doré.

Le dôme surmontant le Tabernacle était en or pur ; les draperies et mappes d'autel en soie brodée d'or et ornée de perles.

L'autel avait été coulé en or pur et dans cette masse d'or on y avait moyé des diamants, des perles, des saphirs, etc. de tout enfin ce qui pouvait en faire l'autel le plus coûteux du monde.

D'après les autorités de l'époque, le monument a dû coûter plus de 320,000 li-

vres d'or, ce qui représenterait de nos jours une valeur de \$65,000, 000. environ

La forme extérieure de l'église est celle d'un immense rectangle dont les côtés ont respectivement 235 et 250 pieds, la forme intérieure celle d'une croix grecque.

Tout le tour à l'intérieur, à part au-

une série d'aspects merveilleux. La hauteur du grand dôme est 180 pieds.

L'entrée de l'édifice comprend un double porche immense d'environ cent pieds de profondeur.

Tout l'intérieur était richement sculpté et décoré en marbre et en mosaïques. L'église venait à peine d'être achevée sous



tour du chœur, sont des tribunes ou galeries destinées aux femmes.

Les piliers de l'église sont magnifiques et proviennent des anciens temples païens.

Au centre s'élève le dôme majestueux. Il est supporté par deux grands demi-dômes lesquels à leur tour reposent sur de plus petits demi-dômes, le tout présentant

le règne de Justinien qu'un tremblement de terre fit écrouler le grand dôme. Sa reconstruction fut le dernier changement du temps des chrétiens.

En 1453 le Sultan Mohamed II à la tête des turcs s'empara de Constantinople.

Alors, tout ce qui rappelait la religion chrétienne fut pillé ou mutilé et toutes les



mosaïques furent recouvertes de plâtre.

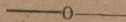
Dans le courant du siècle dernier, un sultan permit au gouvernement allemand de mettre à jour ces mosaïques et des artistes allemands purent prendre des copies de ces merveilles antiques.

Mais sous le règne du successeur de ce sultan, le tout a été de nouveau recouvert de plâtre qui a été couvert d'arabesques ou inscriptions arabes imitant les mosaïques.

Pour visiter Ste-Sophie transformée en mosquée, comme pour visiter la plupart

des autres mosquées, les chrétiens devaient obtenir une permission spéciale (firman) des autorités, mais, avant la guerre, cette permission s'obtenait toujours et sans difficulté moyennant le paiement d'un droit de "firman" peu élevé.

Quel sera le sort de Ste-Sophie si les armées de l'Entente s'emparent de Constantinople. Il est à craindre que les Turcs la détruisent car ils ont annoncé qu'ils détruiraient la ville de fond en comble s'ils étaient obligés de l'évacuer.



## L'ANTHROPOMETRIE CHEZ Les CELESTES

ON a dit et répété tant de fois cet axiome : "Rien de nouveau sous le soleil" que nous hésitons à nous en servir encore. Cependant, chaque fois qu'on nous annonce une nouvelle invention, nous sommes à peu près certains d'en retrouver des traces dans l'antiquité ; et le peuple chinois, surtout, semble avoir été le précurseur de nombre de nos "découvertes" actuelles.

Ainsi, l'anthropométrie, science toute jeune chez nous, — elle date de 1880, — est connue, de temps immémorial, au pays des Célestes qui se sont toujours servis des empreintes des mains et... des pieds, pour assurer l'identification indubitable des individus.

Le procédé sert là-bas de signature pour toutes sortes de contrats, en particulier, dans les actes de divorce : car le divorce est non seulement admis en Chine, mais appliqué avec une facilité un peu navrante parfois.

Le mari qui veut répudier sa femme n'a qu'à rédiger un billet dans le goût de celui

que nous donnons ci-dessous et dont nous tenons la traduction du père Hopsomer, missionnaire belge.

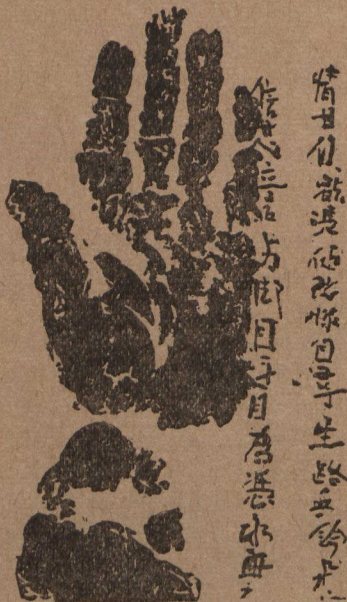
"Celui qui écrit ce billet de divorce s'appelle Hing-Hing-Wang et avait pris pour femme Sann-Tchoang, soeur de Liou-lao-Wei. Maintenant que ma famille est pauvre comme si on l'eût lavée, la nourriture et le vêtement ne nous suffisent plus. Je ne puis plus longtemps entretenir ma femme. C'est pourquoi en présence de mon épouse Mme Liou-Lao-Wei, je déclare publiquement que je consens au divorce, pour qu'elle puisse entrer dans une autre famille et chercher une autre voie d'existence. Elle peut se marier à n'importe quel homme, je n'y ferai pas opposition. Si on craint que je manque ma parole, j'écris volontiers ce billet, en y mettant l'empreinte de ma main et de mon pied comme preuve".

Cela fait, il barbouille d'encre sa main et son pied droit et les imprime sur le papier, de la manière que représente notre figure. Celle-ci ne reproduit cependant

que la moitié du document. On y voit sous l'empreinte de la main, celles des doigts de pied et une partie seulement de la plante du pied.

On comprendra toute l'importance de cette attestation, en apprenant que dans "l'empire des Fleurs" il n'existe pas le moindre trace d'état civil.

C'est donc ce document seul qui peut faire foi devant les tribunaux, en cas toujours possible de contestation.



#### L'ANTHROPOMETRIE CHEZ LES CELESTES

Fac-simile de l'empreinte d'une main et d'un pied apposés en guise de signature par un Chinois contre une autorisation de divorce donnée à sa femme.

Et puis, étant donnée la facilité avec laquelle les citoyens de l'Empire du Milieu peuvent divorcer, il faut au moins un acte constant, de façon bien précise, la liberté laissée à la femme de former une nouvelle communauté et témoignant de l'authenticité indisputable du signataire.

Pourtant, cette facilité accordée au divorce a, hélas ! une conséquence terrible

pour les femmes chinoises. La pauvreté prétextée dans la copie de l'acte ci-dessus n'est pas un motif exceptionnel, surtout aux époques des grandes famines si fréquentes en Chine. Ceux qui ont juste de quoi se nourrir eux-mêmes répudient froidement leurs épouses ce qui revient à les condamner à mourir de faim.

—o—

#### UN POETE INCONNU

COMME tous les hommes en vue Gambetta taquina la Muse. Voici quelques strophes que nous reproduisons à titre de curiosité.

##### LA CHANSON DU FER

*Le fer est le roi des métaux!  
Tirons-le du brasier qui fume,  
Et qu'à coups bruyants nos manteaux  
Le fassent ployer sous l'enclume!*

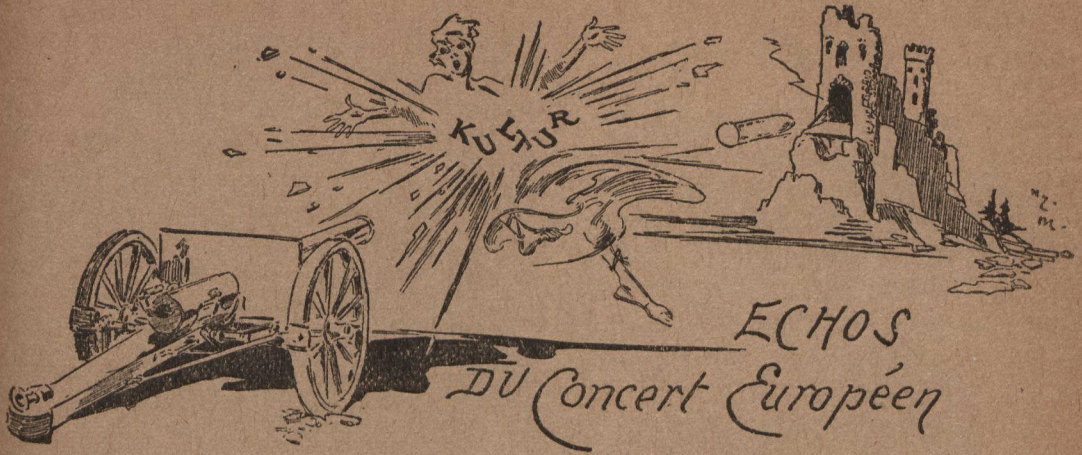
*L'argent et l'or sont de beaux noms  
Par qui les âmes sont trompées:  
C'est le fer qui fait les épées!  
C'est le fer qui fait les canons,*

*Si c'est lui qu'un lâche oppresseur  
Parfois transforme en chaîne impie,  
C'est aussi par le fer vengeur  
Qu'un pareil attentat s'expie!*

*Le fer est le roi des métaux!  
Tirons-le du brasier qui fume,  
Et qu'à coups bruyants nos manteaux  
Le fassent ployer sous l'enclume!*

Ces vers sont d'une parfaite banalité, et il est évident que si l'éloquence du tribun n'avait pas été d'une meilleure qualité que sa poésie, son nom serait aujourd'hui profondément oublié.

—o—



## LE ZINC EN TEMPS DE GUERRE

LE zinc est si indispensable en temps de guerre, et on en fait une telle consommation que son prix a considérablement augmenté depuis deux ans. Avant la guerre il ne coûtait que les deux cinquièmes du prix du cuivre, tandis que maintenant, malgré la grande hausse du cuivre, le zinc est plus cher que lui.

Le zinc est employé dans la fabrication des douilles des cartouches et des fusées d'obus; il sert aussi à recouvrir les fils de fer barbelés d'une couche destinée à les protéger contre la rouille.

En 1913 les pays qui fournissaient le plus de zinc au commerce étaient les Etats-Unis, l'Allemagne et la Belgique.

De ces trois pays, les Etats-Unis seulement extrayaient le zinc du minerai de

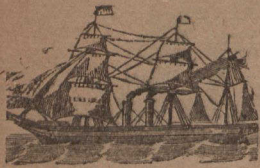
leur propre contrée; l'Allemagne et la Belgique importaient le minerai dont ils en extrayaient le zinc des mines de la Nouvelle Galles du Sud, en Australie, où pour on ne sait quelle raison, l'on n'avait jamais construit de hauts-fourneaux pour extraire le zinc sur place.

Depuis la guerre des hauts-fourneaux ont été construits dans la Nouvelle-Galles et le zinc qui est extrait sur place est expédié presque en entier aux pays de l'Entente.

La France, l'Espagne et la Grande-Bretagne ont aussi de ce minerai, si précieux à l'heure actuelle, mais en trop petite quantité pour suffire à l'énorme consommation de zinc qui se fait. L'Allemagne et l'Autriche ont aussi des dépôts considérables de minerai en Silésie, en Hongrie et dans le Tyrol. Avant la guerre, l'Angleterre achetait aux Etats-Unis, la plus grande partie du zinc qui lui était nécessaire.

Une machine à fabriquer les enveloppes en fabrique 2,700 à l'heure.

## POUR AMENER UN CUIRASSE AU BASSIN DE RADOUB



UNE des manoeuvres les plus délicates, celle, peut-être, que redoutent le plus un capitaine commandant un cuirassé d'escadre, c'est celle qui consiste à amener son vaisseau dans un bassin de radoub pour y subir des réparations.

Si la manoeuvre est déjà pleine de dangers pour un gros navire marchand, elle est encore bien plus difficile quand il s'agit d'un des plus grands cuirassés modernes, car la plus petite erreur dans la manoeuvre peut causer au vaisseau des avaries qui se chiffrent tout de suite par des sommes énormes.

Avant d'amener un cuirassé dans le bassin, on commence par alléger le vaisseau, en retirant tout ce qui peut en être enlevé facilement, c'est-à-dire tout l'armement et toutes les provisions. Ce n'est qu'après cette opération préliminaire, que le vaisseau est alors amené lentement, au moyen de puissantes amarres, à l'emplacement qu'il doit occuper.

Les soins les plus méticuleux doivent être pris pour amener et amarrer le vaisseau exactement à la place qu'il doit occuper, car, à mesure que les pompes puissantes retirent l'eau du bassin, le navire baisse graduellement et il est indispensable qu'il vienne reposer exactement sur les blocs d'acier fixés pour le recevoir et le maintenir debout une fois toute l'eau retirée.

Les côtés de ces immenses bassins de radoub sont construits en forme d'escaliers aux marches très hautes, de sorte que leur fond est bien plus étroit que le

haut. Les marches de ces escaliers servent de points d'appui aux énormes poutres destinées à maintenir le vaisseau en équilibre.

Pour savoir si le bateau est bien en place, on se sert de frotteurs spéciaux avant de retirer complètement l'eau, car le moindre erreur de calcul et le vaisseau pourrait être jeté sur le flanc. On comprend alors l'anxiété du capitaine qui dirige la manoeuvre, car un accident pareil causerait sûrement la perte du cuirassé. Comment en effet soulever une masse pareille, quand on songe que le poids de ces vaisseaux géants dépasse 25,000 tonnes.

## DANS LE CIVIL



M. DE la Fouchardière s'est classé rapidement comme un de nos meilleurs humoristes ; les plus simples histoires racontées par lui sont toujours amusantes. Celle qui suit et qui raconte les faits et gestes d'un bon poivrot qui revient du front, est tout particulièrement savoureuse. Nous l'empruntons à *la France* du Sud-Ouest :

Sur le trottoir central du boulevard de Clichy, on a pu voir, hier soir, pendant plus d'une heure, un truculent poivrot qui tenait étroitement embrassé un de ces piliers en fonte destinés en principe à supporter une boîte aux lettres, mais sachant aussi, à l'occasion, supporter un ivrogne.

Il est vrai qu'à entendre l'ivrogne, ce n'était pas le pilier de fonte qui l'étayait, mais bien lui-même qui étayait le pilier de fonte... On a son amour-propre.

—Il remue, expliquait-il à tous les passants.. Vous voyez pas qu'il remue?... Si je le lâche, sûr et certain qu'il va tomber.

—Laissez-le et allez vous coucher, lui répondit-on. Le pilier sera encore là demain matin. N'ayez pas peur.

—J'ai pas peur, répondit fièrement le poivrot. C'est pas pour moi que je l'empêche de tomber... C'est à cause des civils... Les civils ont pas l'habitude de se voir tomber des monuments sur la figure. Moi, je reviens de là-bas; j'en ai vu d'autres...

Détachant alors un de ses bras de l'appui, il se retourna à demi. Et on put voir qu'il avait la Croix de guerre.

Un monsieur qui avait, lui, les palmes académiques, fit alors de la morale à l'ivrogne. Il lui demanda s'il n'avait pas honte de promener sa Croix de guerre chez les bistros et de se montrer dans cet état sur la voie publique, lui, un héros français... Sur quoi, le poivrot qui n'avait pas perdu complètement le fil de ses idées, répondit que ça n'était vraiment pas la peine de se faire casser la figure pour ne plus avoir le droit de boire quand on a soif.

On s'ingénia, alors, par des moyens détournés, à décider l'ivrogne à rentrer chez lui.

—Voilà un flic, lui dit-on.

Le bonhomme répondit (à peu près) que les flics, il s'asseyait dessus.

Mais soudain, comme on désespérait, le miracle se produisit.

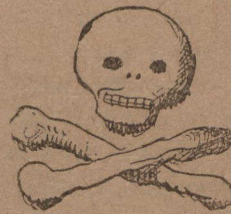
Deux soldats anglais se montrèrent sur l'avenue et, curieux, s'avancèrent vers le rassemblement. On vit alors l'ivrogne, rectifiant sa tenue et son attitude, quitter son appui et, soudain dégrisé, s'éloigner d'un pas égal et ferme.

Un camelot, cessant de crier ses journaux, expliqua la chose à l'aimable société.

—Vous comprenez, on a beau être saoul, on se rend tout de même compte que c'est pas des choses à montrer à nos invités...

— o —

## LA GUERRE ET SES CONSEQUENCES



**C**E n'est pas seulement en France et en Algérie que l'état de guerre a fait s'accroître, dans des proportions démesurées, le prix des choses nécessaires à la vie.

D'avril 1914 à avril 1916, la farine a augmenté en Suisse de 60 %; le sucre de 100 %; les oeufs de 100 %; le beurre de 80 % et le coke de 50 %.

Si le prix des denrées s'accroît partout chez les neutres comme chez les belligérants, la population décroît dans la plupart des villes allemandes.

Berlin compte aujourd'hui 800,000 habitants de moins qu'au début de la guerre, Hambourg, 350,000, Breslau 200,000, etc. En Autriche, la proportion est plus forte encore.

Vienne a un déficit de 700,000 habitants, Budapest a perdu 40 % de sa population, Prague 50 %.

Si avant de déclarer la guerre, le misérable kaiser avait eu la vision des malheurs qu'il allait déchaîner sur sa patrie comme sur d'autres pays d'Europe, il est infiniment probable que nous connaîtrions encore les douceurs de la paix.

— o —

## L'ANNEAU MAGIQUE



**Q**UI eût dit que le kaiser était superstitieux? On sait que bon nombre de ses soldats portent des amulettes et des médailles qui "protègent des balles", et voici qu'on apprend que Guillaume lui-même ne se sépare pas d'un anneau magique, vieux bijou de famille qui, au dire de la tradition, protège tout Hohenzollern qui le passe à son doigt.

Le grand Frédéric portait déjà cette bague. Elle lui fut donnée par son père à son lit de mort. Dans ses dernières paroles, celui-ci dit au futur roi que tant que l'anneau demeurerait en possession de la famille, la prospérité de la maison continuerait.

La bague fut, à son origine, la propriété de l'Electeur Johan Cicero, qui mourut en 1490. C'est une pierre grisâtre, de forme ovale et montée en or. Guillaume II a, à plusieurs reprises, montré ce joyau à des mages et à des experts en occultisme. Tous lui ont déclaré que cette pierre était indiscutablement un charme, mais qu'on pouvait s'en procurer de semblables pour un prix modique.

## DECHETS DE LARD

**U**N journal de Copenhague nous apporte la nouvelle suivante:

"Toutes les classes de la population allemande, même les classes réellement riches (sic) ont perdu de 10 à 25 % de leur poids normal".

Cela fait une perte sèche d'environ un milliard de livres de viande boche.

La voilà bien la guerre d'usure!

## LA NOTE DE BLANCHISSAGE

**U**N poilu du front nous communique la facture d'une blanchisseuse d'un petit pays de Lorraine.

Les tarifs n'ont rien d'exagéré, mais on est surpris de trouver cet article:

*Pour faire cuire les poux . . . 0.25*

On comprend que les blanchisseuses établissent cette légère taxe en compensation du désagrément qu'elles ont à manier du linge garni de parasites, mais on comprend surtout l'exaspération des poilus qui obligés de supporter les poux lorsqu'ils sont crus, sont encore obligés de payer pour eux lorsqu'ils sont cuits.

## TRAITES COMME ILS LE MERITENT



**E**XTRAIT de *La Rousskoïé Slovo* (journal russe): Les blessés russes répètent avec insistance qu'ils ont eu affaire, dans la région de Baranovitchi, à des soldats bulgares. Ils en ont rencontré sur plusieurs points de la ligne de feu.

Leur situation est tragique, car ils ont été envoyés là contre leur désir, et les Allemands les menacent de mort s'ils reculent.

Les Bulgares se rendent à la première occasion, mais nos soldats ne les font pas prisonniers, car ils les considèrent comme des traîtres et les traitent comme tels. Ils nous ont trahis; ils veulent trahir les Allemands, nous les battons comme les Allemands les battent.

## LES BIENFAITS DE LA KULTUR



LES Allemands, dans leurs colonies africaines avaient rétabli en partie l'esclavage. Chaque village indigène devait fournir à l'année un nombre proportionnellement assez fort de travailleurs. Ces hommes très malmenés étaient conduits comme de vrais esclaves et travaillaient gratuitement pour le gouvernement impérial sur les plantations ou sur les routes que l'on créait. Quelle délivrance pour ces gens-là, comme ils doivent être heureux d'être délivrés de la domination allemande.

— o —

## LA CHARADE DU BOURGMESTRE

LA blague bruxelloise ne perd jamais ses droits. Et voilà ce qu'on raconta lors de l'arrestation du bourgmestre Max. Donc, lorsque M. Max fut mis en présence du gouverneur allemand qui lui demanda comment il entendait régler le paiement de l'indemnité, notre maître répondit :

— Excellence, je ne puis mieux faire qu'en vous répondant par une charade.

Et, tout de suite, il énuméra : mon premier est le nom d'un général français, mon second est une note de musique et mon troisième est également le nom d'un général français. Mon tout, conclut-il, c'est ce que je puis vous donner.

Le gouverneur allemand fit appel aux plus malins parmi les officiers de son état-major.

Ceux-ci étaient au nombre de cent trois, et un seul d'entre eux seulement parvint à résoudre le problème.

Le premier général, c'est Joffre, la note de musique est un *la* et le second général, c'est Pau. vraisemblablement : J'offre la peau !

— Ah ! vous offrez la peau, fit le gouverneur allemand à Max qui continuait de sourire. Eh bien ! moi, je vous offre la prison. Et l'entretien n'alla pas plus avant.

— o —

## LES POILUS DECOUVRENT UN TRESOR DANS UNE TRANCHEE

EN creusant une tranchée dans la forêt domaniale de Champoux, une section de poilus a mis au jour un petit trésor composé de deux pièces d'or et d'un assez grand nombre de pièces d'argent, toutes anciennes.

Conformément à la loi, la moitié du trésor fut attribuée à l'Etat, l'autre moitié aux poilus.

Mais pour les poilus, le moindre billet de banque est préférable. On leur a donc offert de vendre les pièces formant leur part, vente qui aura lieu aux enchères publiques, après exposition.

Ajoutons que le lot des poilus comprend : 1o un écu d'or de Louis XIII, frappé à Rouen en 1616 ; 2o, vingt belles pièces d'argent, qui sont presque toutes des quarts d'écu de Henri IV et de Louis XIII ; 3o, cent soixante-dix piécettes d'argent, en presque totalité, monnaies de Lorraine, frappées dans l'atelier de Nancy, au début du dix-septième siècle.

De l'avis des experts, ce trésor a dû être enfoui vers l'époque de l'entrée des Français en Lorraine, sous Louis XIII. Ces pièces offrent donc un double intérêt historique, tant par la date et les circonstances où elles furent enfouies, il y a

près de trois cents ans, que par celles où elles viennent d'être mises au jour.

Puissent les enchères enrichir nos vail-lants poilus qui veillent dans la forêt de Champenoux, à la protection de Nancy!

— o —

## LES RESERVES D'OR



L'OR est la suprême réserve des belligé-rants. A cet égard, la France est nettement la nation la plus favori-sée. La réserve de la

Banque de France était de 4,104 millions en 1914 ; elle dépasse, en 1916, 5 mil-liards.

Les Russes avaient dans les caisses du Trésor 4,270 millions; ils ont élevé leur réserve depuis la guerre à 4,325 millions.

L'Allemagne, qui n'avait qu'une réserve de 1,696 millions en 1914, a pu l'élever récemment à 3,073 millions. L'Angleterre avait 1,004 millions d'or en réserve, elle a actuellement 1,378 millions; l'Italie, avec une encaisse de 1,046 millions est en baisse d'une cinquantaine de millions.

Si nous nous tournons du côté des neutres qui ont pu faire pendant la guerre de bonnes affaires, nous constatons que la Hollande, qui avait une réserve de 340 millions d'or en 1914, a aujourd'hui dépassé le milliard et que l'Espagne, qui avait 543 millions, a actuellement 933 millions.

Il est entendu que ces montants sont indiqués en francs dont il faut à peu près cinq pour faire un dollar.

— o —

Le roi signe, ou du moins est censé signer, plus de 60,000 documents par an.

## KAISERIANA

LE roi Alphonse d'Espagne, après la der-nière visite qu'il fit à Paris, se rendit à Berlin. Une grande revue militaire eut lieu. Le roi Alphonse portait le brillant uniforme de colonel prussien.

Sur son dolman il y avait une tache minuscule de café. Le jeune roi vint saluer le kaiser et, enjoué, lui dit :

—Sire, le roi d'Espagne, qui est, colo-nel allemand, attend les ordres de Votre Majesté!

—Si le colonel de mon régiment n'était pas le roi d'Espagne, remarqua sur un ton glacial le kaiser, je lui ferais savoir qu'il y a sur son uniforme une tache très visible de café français!

Que fit Alphonse XIII? Sa réponse ne fut pas longue à venir :

—Cela prouve, sire, que le roi d'Espa-gne a eu tort de quitter son uniforme de général espagnol et il va se hâter d'aller le remettre.

Et le roi Alphonse salua, tourna les talons et s'éloigna.

— o —

## CESARE BATTISTI



LES *Débats* donnent des dé-tails émouvants sur la mort de Cesare Battisti, le grand pa-triote irrédentiste que le gou-vernement autrichien vient de supplier.

L'histoire, l'art et la poésie d'Italie cé-lèbreront à l'envi la figure et la mort de Cesare Battisti. L'exécution de ce Trentin rebelle, tombé dans une lutte héroïque, capturé mourant, transporté sur l'heure à Innsbruck pour y être jugé, condamné, pendu par un bourreau qu'on avait man-



dé en hâte de Vienne, soulève en Italie une indignation qui aura son écho dans le monde. Les détails de la mort de Battisti se répandaient et se certifiaient dans une sorte de gradation savante qui augmentait l'émotion.

On apprenait d'abord qu'il avait été frappé en combattant à la tête d'une compagnie d'alpins, sur les flancs du Corno, en Vallarsa, puis qu'il aurait été fait prisonnier, tandis que, à travers les bruits contradictoires du front, d'autres affirmaient qu'il se serait suicidé pour éviter de tomber vivant entre les mains des Autrichiens. La nouvelle de cette pendaison tragique d'un mourant était arrêtée trois jours par la censure, avant qu'elle ne fût confirmée; elle éclatait avec celle de la joie manifestée par les journaux autrichiens, surtout par les organes du Tyrol allemand, ses adversaires féroces de tous les temps.

— o —

## LES HEROISMES DE LA GUERRE

### DEVOIR ET FOI

**LES Débats**, d'après un correspondant italien, rapportent l'émouvant épisode suivant:

“Un Père trappiste, retour de Verdun, raconte qu'au plus fort de la longue bataille, un petit chasseur lui demande à se confesser. Tout en marchant, le soldat récita dévotement le *Confiteor*, mais, arrivé à l'aveu de ses fautes: “Mon Père, fit-il, R. A. S.” autrement dit, en langage militaire, rien à signaler. Le religieux, un peu surpris, lui demanda s'il s'était réellement confessé. “Pas depuis la bataille d'Artois.— Cherchez, mon fils; scrutez votre conscience.— J'ai bien cherché; franchement, mon Père, rien. Quels péchés vou-

lez-vous que j'aie commis depuis la bataille d'Artois? Nous n'avons pas cessé de nous battre. Je suis incapable de voler; je n'ai jamais tué que des Boches, et à la guerre, ce qui n'est pas un péché. Je ne sais pas ce que c'est que la gourmandise et je ne bois qu'à ma soif. Avec les camarades, on n'a pas le temps de se disputer; quand je suis tranquille, je pense à ma femme et à mes trois enfants, ce ne sont pas là de mauvaises pensées. Vous voyez; je n'ai vraiment rien à dire. Si je suis venu vous trouver, c'est pour avoir l'absolution afin de faire mes Pâques, avant d'aller sous les obus.” Le trappiste le regarda dans les yeux, comprit qu'il disait vrai, le bénit, l'embrassa et lui dit: “Allez en paix!” Deux jours après, le petit chasseur fut tué dans une contre-attaque.”

Quel diptyque un sculpteur du quatorzième siècle eût fait de cet épisode en deux scènes!

— o —

## L'ATAVISME HUNIQUE



**DANS** une “relation belge” de la bataille de Waterloo, écrite dans la semaine qui suivit le fameux combat des géants, il y a plus de cent ans, on lit ceci écrit sur le rôle des prussiens:

“Quand le jour parut, ce fut un bien affreux spectacle que celui de la rapacité, le vol, la profanation, ajoutaient aux horreurs déjà réalisées sur le champ de bataille. Les prussiens, tels des brigands, tous à l'oeuvre, continuaient à la face du soleil les spoliations immondes dont la

nuit avait caché la première ardeur! Couverts du sang de ceux qu'ils dépouillaient, ils semblaient appartenir à cette race des vampires, hôtes familiers des lieux de massacre. Il accourut beaucoup d'autres brigands. Alors les recherches devinrent plus actives, on coupa les doigts, on tailla les oreilles pour saisir les anneaux, on achevait les blessés..."

Et l'extrait continue! En le lisant on ne peut que se dire: les boches de maintenant sont bien les petits fils de ceux de Blucher qui après avoir gagné la bataille de Waterloo le 18 juin 1815 se sont conduits comme on le voit plus haut. Ceux de 1815 avaient soulevé le dégoût à leur époque, les tortionnaires de la Belgique et du Nord de la France, de Louvain, de Termonde, de Lille, etc., non seulement les égalent, mais ils les surpassent en procédés ignobles et barbares.

On met leur conduite sur le compte de l'atavisme pour essayer de les excuser. Mais on se protège contre les criminels par atavisme et contre l'atavisme "Hunique" des boches qui est celui de la cruauté et du mépris des droits des faibles on saura se protéger pour l'avenir, quand on leur imposera la paix.

— o —

### COMMENT ON LEUR PARLE

**DE** notre confrère russe, le *Rousskoïé Slovo* de Pétrograd:

"Pour soutenir le moral de leurs hommes, les Allemands ne cessent de les tenir en haleine par des proclamations exaltant l'effort, le sacrifice que la Patrie attend de ses enfants "pour la victoire finale. En voici un exemple:

"Regardez le kaiser. Comme il a changé! Il supporte, seul, le fardeau de tou-

tes les préoccupations de l'Allemagne. "Si ses cheveux ont blanchi à l'idée de la perte de ses valeureux soldats, aujourd'hui, il le paie de sa santé. Et tous, au pays, nous pensons à vous avec douleur. "Nous attendons la fin victorieuse de la guerre; l'issue dépend de votre courage, de vos sacrifices. N'épargnez ni vos peines, ni vos privations. Il y va de la grandeur de la patrie."

Avant de s'apitoyer sur le sort du kaiser, la sympathie a plutôt raison de s'exercer en faveur des victimes de Belgique, de Serbie et du nord de la France; quand on songe aux bébés martyrisés, aux femmes violentées et aux vieillards et aux prêtres massacrés, on n'a plus guère de pitié pour les cheveux blanchis de l'empereur boche.

— o —

### LES BEAUTES DE LA "KULTUR"

**DERNIEREMENT**, dans un hôpital de Chatellerault, le chirurgien en chef procédait sur la personne d'un chasseur alpin récemment blessé, à l'extraction d'un projectile provenant de l'éclatement d'un obus.



L'opération réussit à merveille; mais quelle ne fut pas la stupéfaction du docteur, à la vue de ce qu'il venait de retirer de la plaie du blessé!

Il s'agissait d'un projectile inconnu jusqu'ici, long d'un pouce environ, en cuivre, pourvu sur ses côtés de petites dents de scie et de deux crochets en forme d'hameçon que, par un raffinement toujours plus grand de cruauté, les Allemands insèrent depuis peu dans leurs obus.

— o —

## LA "KULTUR" AU CAMEROUN



LES Allemands avaient rétabli au Cameroun, cela a été constaté, la torture et l'anthropophagie que les missionnaires, explorateurs, administrateurs et soldats avaient eu tant de peine à faire disparaître.

Voici l'attestation d'un témoin bien placé pour voir et pour savoir, puisqu'il est maréchal des logis chef d'artillerie coloniale, faisant partie de la colonne Lobaye-Cameroun. Dans une lettre datée de Fort-Carnot, il écrit textuellement :

"Quant aux tirailleurs (allemands), ils se contentent de manger les indigènes de la région, et ce, sous les yeux de leurs chefs européens. Le fait a été constaté près de Gaza, au village de Gombougo, par un détachement de chez nous qui poursuivait un groupe boche quittant la ville précitée. Des restes des membres inférieurs furent trouvés sur place, abandonnés. En général, ils se contentent des parties charnues telles que cuisses, mollets, biceps. Les autres parties du corps sont dédaignées quand la prise est abondante; dans le cas contraire, un beau fémur rompu aux deux tiers fournit une délicieuse bouchée. La "kultur" bismarckienne appelle cela la pénétration pacifique."

A ces horribles détails notre correspondant ajoute ceux-ci, non moins révoltants :

"Il y a une quinzaine de jours, poussant une reconnaissance sur la Kodéi, j'interrogeai un chef du village de Bouhara, à 50 kilomètres nord-est de Batouri, nommé Namada. Ce chef me raconta ce qui suit :

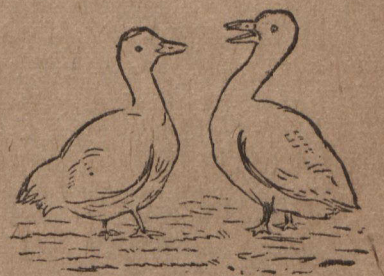
"Un officier allemand qui commandait

"la région, et que les indigènes appelaient "Dem-Dem, parce qu'il bégayait, procédait de la façon suivante pour attacher entre eux les prisonniers qu'il envoyait à M'Baïki, c'est-à-dire à une distance de 400 kilomètres environ; il pratiquait une ouverture en séton dans la partie du corps comprise entre la hanche et les premières fausses côtes. Dans cette ouverture était passée et enroulée une couronne de cuir qui reliait les uns aux autres de la même façon, en une longue file douloureuse, tous les prisonniers du même convoi! Tel était le moyen employé par Dem-Dem pour empêcher ses victimes de se sauver pendant le trajet!"

— o —

## JOURNALISME BOCHE

UN Anglais qui a passé en Alsace les neuf premiers mois de la guerre, raconte dans le *Daily Chronicle* l'amusante histoire que voici :



Un journal allemand très répandu nous annonça un beau matin qu'une armée allemande de 20,000 hommes venait de prendre Belfort. Nous vivions trop près de la fameuse forteresse pour ignorer qu'il ne se passait absolument rien de ce côté, et nous étions encore dans l'étonnement que nous causait ce stupide menson-

ge quand nous apprîmes que la vente de ce journal venait d'être interdite dans toute l'Alsace.

C'est qu'une grave erreur avait été commise: nous avions reçu l'édition destinée à l'Allemagne du Nord!

— o —

### L'AVERTISSEMENT



Cinquante poilus devaient gaiement dans un coin de tranchée argonaise, en cassant la croûte avec une boîte de conserves, lorsqu'un caillou énorme — lancé vraisemblablement avec une fronde — tomba lourdement au milieu du festin.

—V'là les Boches qui retournent à l'âge de pierre! fit un des poilus qui avait dû faire ses classes, tandis qu'un autre poilu s'emparait du projectile et le regardait curieusement.

C'est qu'il y avait quelque chose de blanc qui pendait au caillou, un petit papier fripé, moucheté de boue et frissonnant au vent du soir.

—Regardez donc, les camarades! fit l'homme tout sérieux.

Alors, sur le petit papier fripé, tous les hommes qui étaient là se penchèrent.

Il y eut un moment de silence pendant

lequel on n'entendit que le chant des crapauds qui montait de la plaine.

Puis, tout à coup, les hommes se redressèrent d'un même mouvement brusque, pâles, une larme d'émotion au coin des yeux.

"Garde à vous!" avait écrit une main fine et sûre. "Garde à vous, amis. Les Boches vont vous surprendre cette nuit par derrière."

Et c'était signé:

"Un Alsacien qui va mourir pour la France."

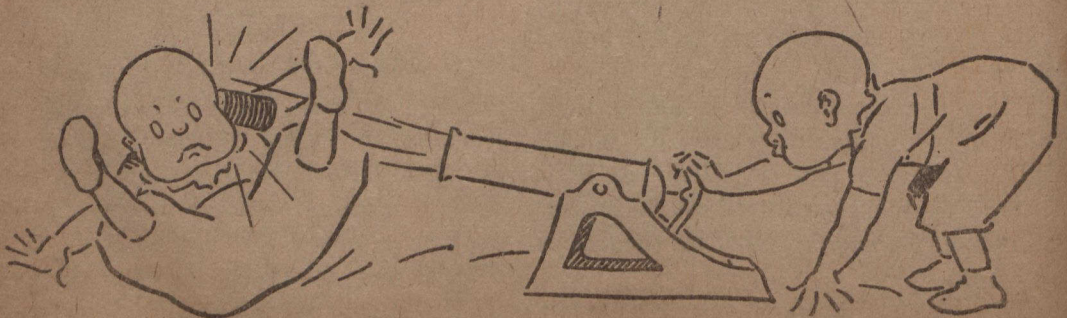
Et, sous la signature, il y avait encore quelques mots tracés d'une main sûre, d'une main qui s'était émue et qui avait embulé:

"Courage, amis! On vous attend là-bas, à Metz, à Strasbourg, à Colmar. Délivrez-nous et vengez-nous!"

Le soldat avertisseur fut blessé au cours de notre attaque. Recueilli par les nôtres, il demanda à être recouvert d'une capote française et coiffé d'un képi de chez nous. Alors, il dit sa joie de se revoir au milieu des Français, et mourut.

— o —

Les statistiques ont démontré que la ville de Boston consomme annuellement 32,000,000 de quarts de gallons de "beans en boîte".



## EXECUTION DES DESSINS ANIMES AVEC UNE PLUME-FONTAINE A AMMONIAQUE

La première grande Compagnie de vues animées qui eut l'idée de reproduire des dessins d'artistes, en cours d'exécution, s'adressa au dessinateur Charles A. Birchfield.

Celui-ci, ayant accepté l'offre, s'ingénia à trouver le moyen le plus pratique pour gagner le plus rapidement possible de l'argent avec ses dessins.

Lors des premiers essais, il n'entra pas dans l'idée des directeurs de la Compagnie de reproduire des dessins animés, tels qu'on en voit maintenant dans toutes les salles de vues, mais bien, simplement, de prendre une série de portraits, à mesure que le dessinateur avançait son oeuvre, de façon à projeter sur l'écran une succession de tableaux constituant dans leur ensemble une vue comique ou satirique.

Les sujets demandés alors, pouvaient être aussi bien sur la critique des modes nouvelles que sur les sujets imaginaires qui peuvent hanter le cerveau d'un écrivain satirique.

A l'époque où l'on demanda à M. Birchfield de faire ce travail, voici à peu près la méthode que l'on employait :

Un tableau à dessin était installé sous une batterie électrique très puissante destinée à fournir l'éclairage et le Camera installé juste au-dessus de la tête du dessinateur, dans une position un peu inclinée, de façon que le tableau soit au foyer des lentilles de l'appareil.

Mais il s'agissait de prendre environ 16

clichés par seconde. Comme la moyenne d'un dessin, à reproduire en cours d'exécution, nécessite une longueur de 100 pieds de films, et que, d'autre part, il passe près d'un pied de films à la seconde derrière l'objectif de l'appareil, on avait à prendre ainsi près de 1600 photographies différentes.

Or en un espace de temps aussi court (1 minute 40 secondes) le dessinateur le plus habile et le plus rapide n'aurait pu exécuter un dessin convenable, il fallait donc chercher un moyen pratique, et on le trouva.

Le dessinateur exécutait son dessin tranquillement pendant que l'opérateur prenait à de courts intervalles de temps une photo nouvelle. Maintenant cette opération, dans la plupart des studios, est faite automatiquement, en pressant simplement un bouton, chaque fois qu'une photographie est prête à prendre.

Mais, là, ne s'arrête pas le progrès déjà réalisé. M. Birchfield s'ingénia à chercher un moyen de rendre son travail moins difficile et il réussit à trouver un procédé merveilleux qui consiste à faire tout d'abord un agrandissement du croquis de son dessin, tel qu'il doit être une fois achevé. Cet agrandissement a les dimensions suivantes 14 par 18 pouces. Il est successivement trempé dans un bain de bichlorure de mercure, bien lavé, placé dans une solution d'acide fluorhydrique, bien lavé à nouveau, traité dans un bain de bichromate de potasse et enfin bien

lavé à l'eau courante. Une fois l'agrandissement bien sec, il est fixé sur le tableau.

Le Camera, avec ce procédé, est disposé absolument comme il l'était avec l'ancien procédé, mais le dessinateur n'a plus à dessiner réellement, car le dessin est tout fait d'avance.

Des lampes sont placées sur chaque côté du tableau pour obtenir un éclairage

instantanément, d'une façon tout-à-fait magique.

Avec ce procédé, le dessinateur peut aller très vite sans crainte de se tromper, car si les traits qu'il tire ne sont pas exactement ceux qui sont sur l'agrandissement préparé chimiquement, ces traits ne paraissent pas.

Le dessin est photographié au moyen d'une révolution continue de la mani-

velle du Camera qui, dès lors, reproduit d'une façon parfaite et rapide, toutes les lignes du dessin à mesure qu'elles sont touchées par l'ammoniaque sortant de la plume-fontaine.

Une fois l'agrandissement du dessin préparé d'après cette méthode et fixé sur le tableau, le travail de l'artiste est donc simplifié d'une manière extraordinaire, l'on peut même dire avec raison que ce n'est plus qu'un "bluff".

Une fois le négatif pris par le Camera, il n'y a plus qu'à procéder au développement et à l'impression du film.



Les trois petits dessins du haut montrent les différentes phases de la reproduction rapide d'un dessin animé. De gauche à droite on voit: l'original, le dessin préparé chimiquement et la plume-fontaine parcourant ce dernier pour le faire réapparaître.

parfait, et dès lors tout est prêt pour prendre un film tel que ceux que l'on voit reproduire actuellement sur les écrans des salles de vues.

Avec une plume-fontaine remplie d'ammoniaque, l'opérateur qui a, à portée de sa vue, l'original de son dessin pour guider sa main, parcourt rapidement les lignes sur l'agrandissement truqué qui se trouve fixé sur le tableau, et celles-ci, sous l'action de l'ammoniaque, reparaisent

Il y a quelque temps, à Birmingham, un artisan se présenta au bureau de poste avec un colis postal dans lequel était enveloppé avec précaution son petit enfant âgé de trois ans. Après bien des discussions l'administration des postes, en vertu du règlement qui régit le transport des animaux vivants, a été obligée d'accepter l'enfant au prix du tarif ordinaire de ce règlement. L'artisan pour faire transporter son fils par colis postal, et le rendre à domicile à destination, n'eut à payer que la petite somme de 18 cents.

# DANS LE CENTRE DE L'AFRIQUE

—  
Extrait du  
carnet d'un  
Explorateur



*Naturels du Congo.*

AU début entre la découverte par Stanley du cours du Congo et la formation de l'Etat indépendant, des individus de nationalités diverses arrivèrent sur les lieux et allèrent à tour de rôle à l'intérieur, avec mission de conclure des traités avec les indigènes et de s'établir sur place le mieux possible.

Ces circonstances fournissaient au drame quotidien de la vie un mélange de choses poignantes et d'un peu d'humour, souvent des incidents tragiques et toujours une somme plus ou moins grande de souffrances.

Sur un Suédois nouveau venu, les indigènes racontaient de mystérieuses histoires. C'était un homme aux yeux bleus, avec une physionomie bienveillante, une voix douce et un coeur tendre. Il était depuis peu de temps en Afrique, mais il devenait de jour en jour plus visible que sa santé s'altérait et qu'il dépérissait.

Les noirs assuraient que la nuit, quand tout était tranquille, le scandinave avait coutume de se glisser à travers les broussailles et qu'il disparaissait dans un trou qu'il avait creusé. Le mystère fut bientôt éclairci.

— Je crois, dit-il, de mon devoir de vous informer de la découverte que j'ai faite tout seul. J'ai trouvé de l'or. J'en ai des sacs pleins, là-bas, dans ma case. Pour ce qui me concerne personnellement ma fortune est assurée à présent. Et je crois que le moment est venu de faire connaître ma trouvaille. Je vais vous montrer ma mine.

Tremblant de surexcitation, il nous conduisit.

L'incident prit alors une tournure tragique. En apprenant que ce qu'il avait supposé être de l'or n'était que du fer qui ressemble un peu au précieux métal, le choc qu'il en ressentit fut trop violent pour son cerveau surmené.

L'excavation cessa d'être une mine. Bientôt, ce ne fut plus qu'un petit monticule de terre surmonté d'une croix grossièrement taillée. Le pauvre garçon avait creusé sa propre tombe.

—

Dans les premiers temps où les Européens s'aventurèrent dans l'intérieur, les naturels s'imaginaient que les bottes des blancs faisaient partie d'eux-mêmes, et la

légende se répandit que les hommes blancs avaient des pieds palmés.

—

Le pauvre Glave, l'un des premiers pionniers du Congo dont on pouvait espérer le plus, racontait qu'il refusait un jour d'acheter à des indigènes du poisson à demi pourri, sous le prétexte qu'il sentait mauvais.

— C'est vrai, convinrent les noirs, mais vous ne mangez pas l'odeur.

—

Comme exemple de l'extraordinaire fascination que la vie africaine, avec toutes ses aventures, exerce sur l'esprit de ceux qui l'ont une fois goûtée, je puis citer les paroles du docteur Kuyper. Après avoir passé vingt ans sur la côte d'Afrique, le docteur s'embarqua pour l'Europe. Arrivé à San Thomé, la petite île située au large du Gabon, sous l'Equateur, il s'écria :

— Je voudrais m'en retourner. J'en ai assez de l'Europe !...

—

Les pionniers du Congo représentaient des nationalités européennes très différentes. Les indigènes qui se rassemblaient en groupes au passage des caravanes pour voir les hommes blancs contemplaient étonnés les septentrionaux blonds et les méridionaux basanés.

Ils formaient un lot extraordinaire, ces jeunes soi-disant explorateurs de toutes nations. Quelques-uns, comme je l'appris par la suite, étaient venus en Afrique, pour échapper à leurs créanciers ou aux conséquences de quelque méfait.

Les étranges épisodes, les pittoresques romans ou les louches transactions de leur existence passée n'étaient connus que d'eux seuls, et, par une sorte d'entente tacite, on ne posait jamais aucune question personnelle.

Dans ces premiers temps, ces précurseurs de la civilisation, si on peut ainsi les appeler, s'aventuraient pleins d'enthousiasme et de hautes ambitions, dans le continent noir. Plus tard, on voyait des barons allemands d'antique lignée, des



Coiffure d'un nègre du Congo

nobles italiens, et des officiers autrichiens élégants et distingués, construire eux-mêmes des huttes de terre et planter du maïs, pour leur nourriture.

C'est toujours la même histoire : chacun, sur son calendrier effaçait les jours avec un soin scrupuleux, et la conversation entre hommes de toutes nationalités, avait un unique sujet : le départ de l'Afrique et le retour aux comforts de la civilisation.

A mesure que les lentes semaines s'écoulaient, beaucoup tombaient malades et mouraient, proie facile pour les privations et la fièvre. Quelques-uns, les plus résistants, survivaient assez longtemps



pour leur service et s'embarquer pour l'Europe. Mais ils partaient généralement avec la santé irrémédiablement délabrée.

Entre temps, d'autres chargements d'aventuriers arrivaient en une perpétuelle immigration. La plupart de ces hommes étaient dans la force de l'âge et physiquement aptes aux plus durs travaux.



FETICHE DU BAS CONGO X

Chaque clou qui y est enfoncé, chaque objet qui y est suspendu, représente un vœu sacré et inviolable.

Mais, bien peu vraiment de ces premiers émigrants sont vivants à l'heure actuelle. Des quelques centaines d'hommes avec qui je fus, je doute fort qu'il

reste à présent une douzaine de survivants.

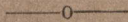
C'est le triste côté de l'affaire. Les pensées se tournent naturellement vers leurs familles restées en Europe. On pense aux parents affectueux qui essayaient de se représenter la vie romanesque au cœur de l'Afrique, le puissant fleuve du Congo, les sauvages majestueux et pittoresques, les palmiers gracieux et les végétations luxuriantes illuminées par un glorieux soleil tropical. Dans combien de foyers existe-t-il encore un paquet précieux de lettres, aux enveloppes marquées : "Afrique centrale, affranchissement impossible", des lettres écrites avec une encre diluée et pâle, composées de feuilles de papier aux formats divers, tachées et illisibles, et fourmillant d'étranges noms de localités indigènes qu'on ne trouve pas sur les cartes, avec des phrases déconcertantes et des allusions incohérentes à des personnes et à des événements inconnus ! des pages entières écrites dans un esprit d'attente patiente et avec l'espoir confiant du retour auprès des siens.

J'évoque tout cela... les simples sépultures de mes anciens compagnons, ces monticules familiers, recouverts de grandes herbes dures et de ronces... et nul ne sait qui repose dans ces tombes.

L'un des plus agréables souvenirs de ma vie en Afrique me vient de la bonté des missionnaires. Insouciant et incrédule je fus d'abord touché par leur hospitalité spontanée : le pot de confiture et la caisse de biscuits — luxe rare — étaient doublement agréable, mangés en leur société, dans l'atmosphère saine et reposante de leurs demeures. Plus tard, quand la maturité m'eut donné son sérieux, je considérais les missionnaires à un autre point de vue. Je les compris mieux et je ressentis un sentiment croissant de respect

pour ces hommes qui consacrent leur existence aux Africains. C'étaient, tous, des hommes de coeur, pleins de douceur et de bonté et toujours prêts à se sacrifier pour les autres. Leur influence s'exerçait pour le bien.

Ce bref tribut à la mémoire de tels hommes semble absolument insuffisant et gauchement exprimé ; puisse sa sincérité être à la hauteur de ma gratitude et de mon respect !



## CURIOSITES LITTERAIRES

### PHRASES PALINDROMES



LE mot de palindrôme qui ne dit rien pour la plupart des lecteurs, tire son origine de deux mots grecs : "palin" qui veut dire "de nouveau" et "dromos" qui signifie "course". Ce mot s'applique à un vers ou à une phrase qui peut se lire indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche.

Le plus riche exemple est sans contredit le pentamètre suivant en latin :

"Roma tibi subito motibus ibit amor."

En voici la traduction : "Rome, mon amour, s'élançera soudainement vers toi."

Comme on peut s'en rendre compte en lisant à l'envers, de gauche à droite, lettre par lettre, on relit la même phrase exactement.

Chez les romains, ces phrases palindromes étaient fort à la mode et on pouvait en citer des quantités.

A côté de ces phrases lues à rebours, lettre par lettre, on trouve aussi les phrases que l'on peut lire à l'envers, mais en lisant mot par mot, au lieu de lettre par lettre. Quand ces phrases sont écrites en vers, on dit alors que ce sont des vers ana-

cycliques, on ne trouve guère de vers anacycliques qu'en latin.

Dans les vers où les phrases palindromes français, l'"i" et le "j" sont souvent pris l'un pour l'autre comme dans les inscriptions, témoin le dernier des exemples ci-dessous.

Voici quelques exemples en français :

Trace là mon nom à l'écart.  
Léon a trop par rapport à Noël.  
A révéler mon nom, mon nom relèvera.  
Eviter porte trop rétive.  
Ta bile célébra, Barbe le célibat.  
Tel débella mal le billet.  
Et repas aviva sa perte.  
Elle dire hélas ! ô sale haridelle.  
L'âme des uns jamais n'use de mal.

L'exemple le plus parfait du vers palindrôme est un vers écrit sur un bénitier. Le voici, en remplaçant toutefois par la lettre p une lettre grecque qui ne dit rien en français.

"Nipon anonemata me nonan opin."

Ce vers grec signifie :

"Ne lave pas seulement ton visage, mais aussi tes péchés."

Les phrases palindromes se retrouvent dans presque toutes les langues.

En voici une en allemand :

"Ein Esel lese nie."

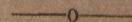
Qui signifie :

"Un âne ne lit pas."

En voici une en Anglais qui est très fantaisiste :

"Madam I'm Adam." (Madame je suis Adam.)

C'est la phrase qu'on pourrait supposer avoir été prononcée par Adam, lors qu'il se présenta à Eve, mais, hélas ! la tradition ne nous dit pas qu'Adam ait parlé l'anglais.



## UN POISSON-LANTERNE

**P**ERSONNE ne croit plus de nos jours ni aux Sirènes, ni à Neptune, ce dieu couronné, que les anciens prétendaient commander aux flots. Tout le monde sait que ces personnages n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes; mais il existe, dans les profondeurs des mers et des océans, des poissons merveilleux autant que bizarres qui sont aussi intéressants que ces personnages mythologiques.

Comme exemple, on peut citer au nombre de ces poissons curieux, le petit "poisson-lanterne" qui depuis très longtemps a attiré l'attention des savants. Ce nom bizarre lui a été donné en raison de la façon rusée dont il se défend contre les attaques dont il est l'objet, soit des hommes, soit des gros poissons.

Dès qu'il se sent menacé d'un danger, par la présence d'un gros poisson en quête d'une proie, il se gonfle d'eau au point de devenir presque semblable à une véritable boule. Sous cette forme, il devient tout à fait impossible à un gros poisson de l'avaler.

Le directeur de l'Aquarium de New-York, M. H. C. Townsend, voulant étudier les moeurs de ces poissons, a fait, un jour, mettre plusieurs poissons voraces, assez gros, dans un grand réservoir contenant une douzaine de ces petits phénomènes. Ceux-ci n'avaient que deux pouces de long et les autres poissons affamés se précipitèrent immédiatement sur eux dans le but de les dévorer. Instantanément les jeunes "poissons-lanterne" se gonflèrent et devinrent presque semblables à des boules. Leurs ennemis, incapables de les

avaler, se mirent à les frapper de leur nez avec rage, comme si ces boules avaient été de véritables ballons qu'on leur aurait donnés pour jouets; mais ils eurent beau les frapper, ils ne purent arriver à en dévorer aucun, tous étant restés avec leur forme sphérique.

Il existe plusieurs espèces de ces poissons. Dans le nombre, on en trouve plusieurs dont les poissons atteignent une assez forte taille, et quelques-uns mesur-



*Forme naturelle du "poisson-lanterne".*

rent jusqu'à deux pieds de longueur. Ces derniers, qui sont les plus gros que l'on connaisse, ne se trouvent que dans les rivières des régions tropicales.

Quand ces poissons rusés sont pris dans des filets et sortis de l'eau par les pêcheurs, ils se gonflent avec de l'air de la même façon qu'ils se gonflent avec de l'eau, et pendant qu'ils aspirent l'air qui sert à leur gonflement, on entend un sifflement assez fort qui ne cesse que lorsque leur peau est complètement tendue.

Ils restent ainsi gonflés tant qu'ils restent hors de l'eau, et, si on les jette con-

tre le sol, ils rebondissent comme le font les vraies balles de caoutchouc, sans se dégonfler nullement. Si on les rejette à l'eau ainsi gonflés, ils simulent la mort et restent à flotter pendant un temps assez long avant de reprendre leur forme naturelle pour se sauver.

Ce poisson est généralement comestible. C'est par une valve, située dans le gosier, qu'il aspire l'air ou l'eau qui le transforme, d'une façon magique, en une boule peu maniable, et c'est par cette même valve qu'il rejette cet air ou cette eau lorsqu'il veut reprendre sa forme naturelle, une fois le danger éloigné.



*Poisson mort pendant son état de transformation. Comment les Japonais en font de jolies lanternes.*

Cette valve semble être contrôlée entièrement par la volonté du poisson; cependant on est tenté de croire que c'est la grande frayeur du danger qui la fait s'ouvrir automatiquement, d'une manière spasmodique, permettant ainsi à l'eau ou à l'air de s'engouffrer dans leur corps.

Il arrive souvent que de ces poissons meurent pendant qu'ils sont ainsi transformés en boules; ils conservent alors cette forme curieuse et on en trouve fré-

quemment sur la plage qui ont été desséchés par les rayons du soleil.

Quand les Japonais en trouvent sur la plage de desséchés dans cet état de transformation, ils en font des lanternes très curieuses et très originales. Pour cela, ils font une ouverture ronde assez grande dans le dos du poisson, puis ils le suspendent par un fil de métal, après y avoir fixé à l'intérieur une bougie. Quand cette bougie est allumée, la lumière s'aperçoit au travers de la peau tendue aussi bien qu'on pourrait l'apercevoir au travers d'une lanterne qui serait faite avec du papier huilé. La gravure qui figure dans cet article, est due à la gracieuseté de la société zoologique de New-York.

Parmi les nombreuses espèces de ces poissons, il s'en trouve une dont les poissons ont le corps recouvert de véritables épines qui se dressent dès que leur corps se gonfle, et, pour cette raison, on les a surnommés "porcs-épis".

La caractéristique principale, commune à tous ces poissons, c'est leur petite bouche qui constitue un véritable bec dur et puissant, qui ressemble assez au bec des perroquets. Cette dureté et cette force leur permet de broyer les écailles des crabes et des autres mollusques dont ils se nourrissent.

Détail curieux, à certaines époques de l'année, pendant les mois sans "R", comme on l'a constaté pour les huîtres et pour divers coquillages, la chair de ces poissons peut empoisonner ceux qui en mangent. On pense que cela provient de ce que ces poissons vivent précisément de ces mollusques dont la chair est, à cette époque, considérée comme poison.

Les Japonais, autrefois, connaissaient bien ce fait, et ils se servaient du fiel de ces poissons pour empoisonner leurs flèches.

## DEUX LÉGENDES

Le mysticisme s'ave s'accorde bien des légendes anciennes, qui se transmettent de génération en génération et auxquelles les Russes ajoutent foi, sans même chercher à les discuter.

Parmi celles-ci, il en est une, très ancienne et pour laquelle, ils professent une sainte vénération.

C'est la légende du général Blanc.

Selon la croyance populaire, ce spectre fluide et insaisissable passe à cheval, dans la nuit, devant les troupes du bivouac.

Tout est blême, livide en lui, jusqu'à son regard sans vie.

Malheur, par contre, à celui devant qui le Général Blanc passera les yeux baissés!

Pour lui, le sort en est jeté, et avant longtemps, son cadavre sera au milieu de tant d'autres sur le champ de bataille.

L'indifférence même du Général Blanc est sa condamnation à mort!

—

La légende de la "Balayeuse" est universellement connue en Allemagne, et rappelle celles de la "Dame Blanche" ou du "Petit homme rouge", qui avaient trait à des maisons souveraines.



La robe de sa monture est d'une pâle blancheur, et tous deux semblent glisser comme des ombres.

Le Général Blanc, au passage, examine chacun des hommes attentivement, et quand, sous le rayon de lune qui l'éclaire, le spectre fixe son regard dans les yeux d'un soldat, on peut être sûr que ce dernier au combat se conduira avec vaillance, et la guerre finie, rentrera sain et sauf dans ses foyers.

La tradition rapporte que ce fantôme vêtu d'une suaire blanche, comme toute apparition qui se respecte, se montre aux environs du palais impérial ainsi que dans ses galeries, quand un événement d'une exceptionnelle gravité menace un membre de la famille des Hohenzollern.

Le fantôme présente, toutefois, cette particularité, qu'il tient en main un balai dont le bruissement, quand on le perçoit, fait paraître-il frémir.

Est-il besoin d'ajouter que, comme tous les spectres du même genre, il est absolument insaisissable ?

On raconte, à ce propos, l'anecdote suivante :

La "Balayeuse" au temps du roi Frédéric Ier, était apparue à quelques soldats, de garde au château impérial.

Ceux-ci, qui n'avaient pas froid aux yeux, se mirent aussitôt à sa poursuite, mais le fantôme disparut soudain, non sans avoir touché de son balai le soldat le plus rapproché qui, du coup, tomba raide

mort sur les dalles de marbre.

Dans la même nuit — coïncidence au moins bizarre — le roi était brusquement pris d'un mal, toujours demeuré mystérieux, et qui l'emporta très rapidement.

Cette "Balayeuse", qui annonce des catastrophes, n'est-elle pas aujourd'hui un vrai symbole ?

Et son coup de balai n'entraîne-t-il pas avec lui le prestige de ces armées invincibles, l'orgueil allemand, toute une folie de domination universelle, et bientôt même, peut-être, un trône qui s'effondre ?

---

## LE BOIS LE PLUS LEGER

---

C'EST en Afrique, dans les régions du Nil et du lac Tchad, que l'on rencontre l'Ambac, arbre dont le bois est le plus léger, jusqu'ici connu.

Supérieurement plus léger que le liège, les indigènes du pays s'en servent pour construire des radeaux pour traverser fleuves et rivières et même ils en tirent le profit de faire de confortables chapeaux du genre de nos panamas.

Les savants ont mis ce bois à l'étude et ils espèrent démontrer qu'il remplacera, dans bien des circonstances, plus avantageusement, un autre matériel de bois beaucoup plus cher.

L'Angleterre et les Etats-Unis possèdent déjà une petite quantité de ce bois, dont ils font des attirails de pêche.

On sait que le liège sert beaucoup à l'emballage de machines et autres menus articles de luxe de grande fragilité. L'Ambac ne pourrait être employé à ces mêmes effets, car outre qu'il est plus cassant que le liège, il a cette particularité

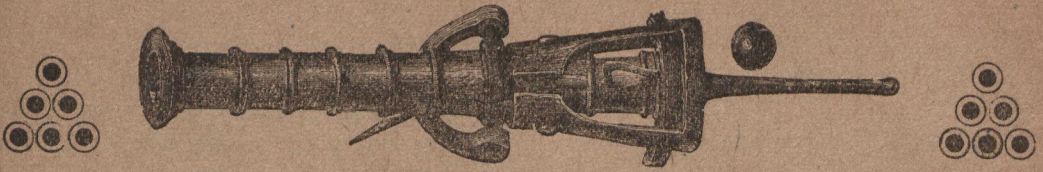
qu'il est parsemé d'une quantité innombrable de paillettes de cristal minéral, qui par le fait, lui enlève cette propriété de pouvoir servir à l'empaquetage, tel que le liège; il ne ferait que détériorer, du reste, la marchandise.

Que Messieurs les barbiers se réjouissent, car ce bois fait d'excellentes *straps* ou cuirs à raser, plus durs et plus utiles que le bois de l'aloës américain dont on s'est servi longtemps à cet usage.

L'ambac croît à une grande hauteur et dans deux à trois ans son tronc atteint souvent 6 pouces de diamètre.

Sitôt que l'arbre meurt, un autre rejeton sort de la même racine ou source.

L'intérieur de l'ambac ressemble à une masse moëlleuse qui tout d'abord blanche, quand nouvellement coupée, devient plus sombre au contact de l'air et de la lumière. Ce curieux arbre pousse en telle abondance qu'il obstrue fréquemment les passages des nombreux îlots du Haut-Nil.



Canon du quatorzième siècle.

## DES PREMIERS CANONS AUX MONSTRES ACTUELS.

Quand on voit les canons employés dans cette guerre, on ne peut s'empêcher de jeter un coup d'oeil en arrière pour comparer la puissance de destruction de ces engins meurtriers avec celle des canons primitifs, et l'on songe malgré soi, à l'étonnement qu'éprouverait celui qui a doté le monde de ces engins de mort, s'il pouvait venir contempler les modèles perfectionnés de l'heure présente.

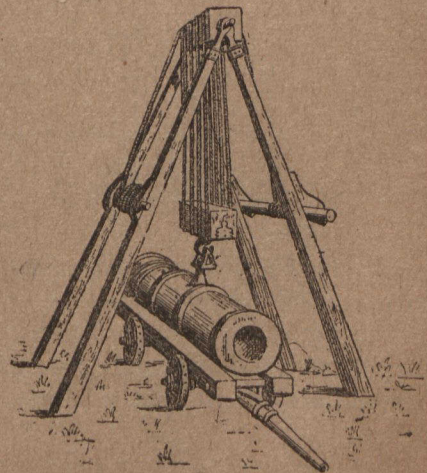
Dès le septième siècle on voit apparaître l'artillerie à ressort qui fait place progressivement à l'artillerie à feu. C'est la période du "feu grégeois" qui dura jusqu'au neuvième siècle, alors qu'on commença à se servir de la poudre à canon. Ce n'est toutefois qu'au onzième siècle que ces tubes de fer furent dénommés "bouches à feu".

C'est en Italie que furent construits les premiers tubes de métal, courts, pourvus d'une culasse dont sont sortis les canons actuels. On les appelait alors les "bombardes"; elles lançaient des matières incendiaires ou des substances explosibles.

On a souvent dit que les premiers canons de campagne parurent à la bataille de Crécy, en 1346. En effet, pour la première fois alors, les canons lancèrent contre les hommes et les chevaux, des bou-

lets de pierre et de fer, mais déjà les canons avaient été employés contre les places fortes. En 1339, le sénéchal de Toulouse, Pierre de La Palu, attaquant le château de Puuguilhem, près de la Dordogne, lança contre ses murs des boulets à l'aide d'un gros tube en bois cerclé de fer. La poudre s'enflammant au contact d'une tige de métal rougie au feu, le coup partait avec un fracas terrifiant mais il ne causait guère de mal.

Dans la première moitié du quinzième siècle on voit des bombardes lancer des pierres pesant jusqu'à 1,500 livres, mais



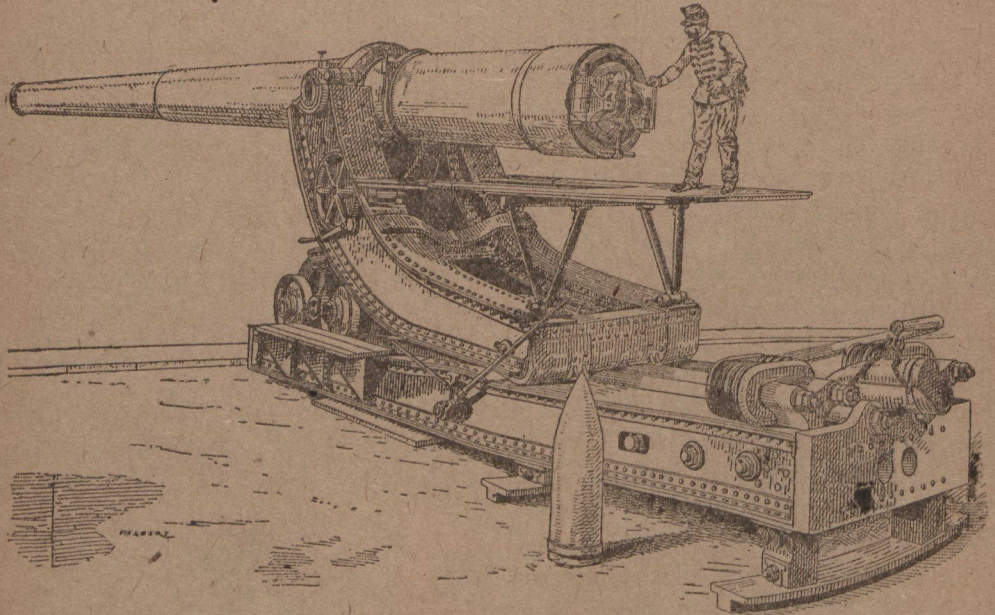
Bombarde du quinzième siècle.

ces bombardes quoique puissantes étaient primitives et ne pouvaient guère tirer plus de quatre coups par jour. Un peu plus tard, vers la fin du siècle on se sert de bombardes bien plus puissantes.

Les plus grosses que l'on puisse citer sont : la bombarde d'Edimbourg qui pesait près de 17,000 livres, et qui pouvait lancer un boulet de 380 livres, et la bombarde que le duc de Bourgogne fit construire à Luxembourg. Cette dernière était encore bien plus grosse que celle

livres, et nécessitait un projectile de 800 livres.

Mais, c'est en France, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV que l'artillerie fit des progrès excessivement rapides. Vers 1765 le ministre de Louis XV, Choiseul, chargea Grébeauval de réorganiser l'artillerie française. C'est ce dernier qui dota les canons de la hausse de pointage et, grâce à cette heureuse modification, les armées de la Révolution et de l'empire furent partout victorieuses. Mais



Canon Range de 155 millimètres.

d'Edimbourg mais aucun artilleur n'osa y mettre le feu.

Peu à peu l'artillerie s'organisa, les pièces qui jusqu'ici étaient en fer se firent en bronze et les boulets en fer ; c'est à cette époque qu'on donna le nom d'artilleurs aux hommes faisant le service de ces pièces.

En 1450, on construisit un gros canon long de 25 pieds. Il pesait plus de 35,000

les nations voisines s'empressèrent de fabriquer un matériel semblable.

En 1858 la France fabriqua de nouveaux canons rayés, ce fut à ces canons que l'on attribua le succès de la Campagne d'Italie.

Les autres puissances ne tardèrent pas à adopter cette amélioration et, la Prusse, lorsqu'elle déclara la guerre à la France, en 1870, possédait une artillerie bien plus



nombreuse que celle de ce pays.

Non seulement ses canons étaient rayés, comme les canons français mais ils avaient aussi leur hausse de pointage et ils avaient l'immense avantage de se charger par la culasse. C'est grâce à cette supériorité des canons allemands que la France fut battue en 1870-71 et perdit l'Alsace et la Lorraine qu'elle reprendra certainement dans cette guerre.

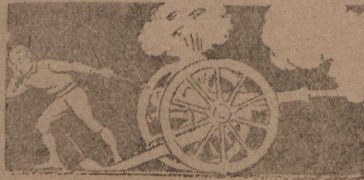
Depuis 1870, la France a modifié plusieurs fois son matériel et en 1871 époque à laquelle elle a adopté le fameux canon Bange et son obturateur (nommés ainsi du nom de leur inventeur, le capitaine Bange), elle a tenu longtemps le premier rang des nations pour le système de canons. Dès cette époque elle possédait des pièces de sièges très puissantes de 120, 155 et 240 millimètres et des pièces de marine de 240, 270 et 340 millimètres, toutes en acier rayé, se chargeant par la culasse et munies du précieux obturateur

Bange que l'Angleterre elle-même a adopté en 1884 lorsqu'elle s'est décidée à adopter le système du chargement des canons par la culasse.

Depuis cette époque, chaque nation, en vue d'une guerre possible, a travaillé dans l'ombre à construire des canons de plus en plus puissants et, lorsque la guerre actuelle a éclaté, l'Allemagne qui avait un nombre considérable de canons de gros calibres, dont les plus gros sont ceux de 420 millimètres, a pu, un moment, grâce à cette artillerie lourde se croire assurée de la victoire.

Mais les peuples de l'entente ont depuis comblé cette lacune, Anglais, Français, Russes, Italiens, ont maintenant des canons qui valent largement ceux de leurs ennemis.

Grâce à ces canons et à l'abondance des munitions, la défaite des barbares teutons est assurée dans un avenir plus ou moins lointain.



## LES BALLONS-RECLAMES

IL y a quelques années, les hôteliers de la Suisse avaient été particulièrement éprouvés par l'été froid et pluvieux. Ne sachant à quel saint se vouer pour attirer la clientèle, certains adoptèrent des procédés de réclame qui ne courent pas les rues!

C'est ainsi qu'un grand hôtel des environs de Lucerne avait imaginé de lancer de petits ballons auxquels étaient attachés des enveloppes contenant des "bons de résidence" gratuite.

Les personnes qui s'en empareraient auraient le droit de loger, de manger et de boire pendant quinze jours à l'hôtel, et le tout "gratis pro Deo!"

Mais les journaux suisses, en annonçant la nouvelle, avaient omis de parler des dimensions des engins aériens, et voici ce qui se produisit :

Des paysans de la vallée de Wolfenschiessen, à dix lieues de Lucerne, s'étaient promis de s'emparer des précieuses enveloppes, si elles passaient à leur portée, et, le jour fixé, ils avaient envoyé un jeune pâtre faire le guet sur une montagne.

L'enfant annonçait bientôt l'apparition d'un ballon, et les paysans couraient chercher leurs fusils de miliciens. Soudain, le ballon, salué d'une salve bien nourrie, s'abattait au fond de la vallée, et les trop adroits tireurs constataient... qu'ils avaient "descendu" un ballon à passagers parti le matin même de Lucerne!

Heureusement, les trois aéronautes ne payaient que de contusions légères la terrible méprise des amateurs de bombances gratuites!

— o —

En Norvège, les enfants ne doivent plus fréquenter les rues, dès qu'il fait nuit.

## GUERISON DES APHTES

LES aphtes sont de petites ulcérations blanchâtres qui apparaissent sur la muqueuse de la bouche. Les aphtes commencent par une tache rouge sur laquelle se développe une petite vésicule blanche semblable aux vésicules de l'herpès. Les vésicules des aphtes se remplissent d'un liquide lactescent, s'entourent d'un bourrelet formé par la muqueuse tuméfiée; après deux ou trois jours la vésicule se détache et laisse voir une ulcération lenticulaire de grandeur variable dont le volume varie de la grosseur d'une lentille.

Les aphtes viennent sur la muqueuse des lèvres aux bords de la langue, sur la muqueuse des joues et du palais. L'haleine est fétide, la salivation abondante et pour les petits enfants la succion est très douloureuse. Cette maladie est très épidémique et se communique facilement, aussi l'on doit prendre de grandes précautions quand, dans une famille, une personne en est atteinte.

Pour guérir les aphtes on a préconisé beaucoup de remèdes et quelques-uns sont certainement excellents, mais en voici un qui est très simple et qui est infaillible. Il s'agit simplement de se procurer de l'acide citrique et d'en faire, au moyen d'un pinceau des applications sur chaque plaie.

Le plus souvent une seule application suffit, les plaies se trouvent guéries comme par enchantement. En tous cas on peut renouveler les applications une ou deux fois. Les aphtes ainsi traitées ne reparaissent plus et après plusieurs traitements toute trace d'aphtes a disparu.

Le remède est simple et absolument sans danger et il vaut certainement la peine d'être essayé.

— o —

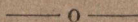


NOUVELLE MODE

UNE nouvelle mode a été lancée à Londres. Les promeneurs d'Hyde-Park ont pu voir dernièrement, une des plus gracieuses jeunes femmes de l'aristocratie londonienne, promener un porcelet tout frais et rose, et enrubané, telle une accordée de village.

*Utile dulci...*

Cette mode offre, sur les autres, cet avantage d'avoir toujours avec soi de quoi ne pas mourir de faim.



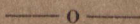
UNE HORLOGE COMPLIQUEE



IL existe au palais qu'habite le président de la république de Chine une horloge musicale qui est le plus beau chef-d'oeuvre du genre.

Cette horloge a été commandée par le dernier empereur; elle marche admirablement bien et elle joue une sélection de 64 morceaux d'orchestre.

C'est la plus complète boîte à musique qui soit connue, elle comprend 8 divisions comprenant chacune 8 morceaux différents. Les airs joués comprennent 40 morceaux étrangers et 24 récitatifs chinois; tous ces morceaux ont été choisis par l'empereur.



UNE TRIBU DE GEANTS



DANS le cours de son voyage à travers l'Abyssinie et les contrées situées au sud-ouest de ce pays, le capitaine Welby a

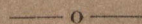
passé à travers une vingtaine de tribus sans jamais rencontrer aucune difficulté de la part des habitants de ces tribus.

Dans toute cette vaste région il n'existe aucune grande ville, mais seulement des villages composés d'un certain nombre de huttes.

Les habitants d'une de ces tribus, celle de Tirkana, sont des géants qui ont sept pieds et plus de hauteur.

Ces indigènes portent de longs cheveux qui retombent jusqu'aux épaules, tressés et nattés formant ainsi comme un feutre replié vers le bas de façon à former une espèce de poche dans laquelle ils enferment de petits objets et babioles.

Les extrémités sont enfin réunies ensemble par une petite branche au sujet de laquelle ils sont très particulier.



Le plus grand livre connu est celui qui a été offert à la regrettée reine Victoria à l'occasion de son Jubilé en 1887. Il a 18 pouces d'épaisseur et pèse 63 livres; il contient toutes les adresses de félicitations qui lui ont été adressées à cette occasion.

## LES PLUS ANCIENS BILLETS DE BANQUE



N croit généralement que le billet de banque est une invention moderne, une conquête de la civilisation, c'est une grave erreur, les Chinois l'avaient inventé des milliers d'années avant nous.

Une banque chinoise aurait, assure-t-on, émis les premiers billets en l'an 2,600 avant Jésus-Christ. Ces billets portaient le nom de la banque, la date, le numéro du billet, l'indication de la valeur en lettres et au moyen d'une figure représentant un tas de pièces de monnaie d'une valeur équivalente. Rien n'y manquait, pas même, comme dans nos billets actuels, la signature des fonctionnaires et l'indication des pénalités infligées par la loi aux contrefacteurs. Enfin, pour couronner le tout, une maxime qui est un bon conseil: "Produis tout ce que tu peux et dépense avec économie".

Nos billets d'aujourd'hui ne sont pas mieux conçus. Et notre civilisation a mis quatre mille ans à retrouver cela.

---

## MERVEILLEUSE INVENTION

UN Américain a imaginé un distributeur automatique qui, en échange de 25 cents, vous remet une fiche donnant l'indication d'un emploi vacant.

Le premier appareil de ce genre a été essayé à Los Angeles, en Californie. Les résultats ont été si satisfaisants que l'on va installer dans cette ville plusieurs machines semblables.

L'appareil est constitué par une sorte de classeur comportant un certain nom-

bre de petits casiers. Devant chacun de ceux-ci est fixée une carte sur laquelle est inscrite une offre d'emploi. Le texte indique le genre de travail à effectuer, le montant des appointements et des renseignements généraux suffisants pour permettre au sans-travail de savoir si l'offre l'intéresse ou non.

Dans le premier cas, il lui suffit de glisser dans une fente la pièce blanche pour ouvrir le casier: il saisit alors la carte de renseignements et, au dos de celle-ci, il trouva le nom et l'adresse qu'il lui faut connaître.

Si, pour une raison quelconque, il ne peut s'entendre pour l'emploi en question, il lui suffit de déposer la carte aux bureaux de la compagnie des distributeurs et celle-ci lui restitue son argent.

Dans chaque classeur, il n'y a qu'une seule carte par demande d'emploi; le candidat est donc certain que la place ne sera pas occupée lorsqu'il présentera ses offres de service.

---

## RIEN NE SE PERD



QUAND une chandelle brûlé rien ne se perd. Si l'on prenait soin de recueillir la fumée et les vapeurs invisibles, expérience qui a été faite par des savants, on trouverait que leur poids est un peu plus élevé que l'était le poids de la chandelle auparavant. Le faible poids supplémentaire provient de l'oxygène de l'air qui a été utilisé pour la combustion.

## CONTRE L'IVRESSE SUR LE FRONT



DE tout temps, l'ivresse a été le fléau des armées et dans presque toutes les guerres les chefs militaires ont eu à prendre des dispositions pour enrayer ce mal si terrible, en voici une nouvelle preuve qui date de plus de 160 ans.

Dans une lettre du 21 juillet 1756 de Mme de Pompadour à la comtesse de Brienne,

on lit :

“...Le maréchal de Richelieu, voyant que la débauche et la crapule lui tuoient beaucoup de monde et faisoient beaucoup de dégâts dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'enivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur d'être à la tranchée c'est-à-dire l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens que depuis on n'a pas vu un homme yvre...”

— o —

## CROISADE CONTRE LES CELIBATAIRES



EN ce moment-ci, les célibataires n'ont qu'à bien se tenir! Une croisade s'organise un peu partout contre ceux qui ne se laissent pas séduire par le charme de la chaîne conjugale.

A Memphis, dans le Tennessee, les célibataires de plus de vingt et un ans qui se trouveront dans les rues après neuf

heures du soir, devront être porteurs d'une sorte de “licence de célibataire”

Le prix de ce document a été fixé à \$5.00, qui seront versés à un fonds spécial destiné à l'achat de lait et d'aliments pour les nourrissons pauvres, au cours des mois d'été.

Les sommes, perçues uniquement pendant les mois d'été, sont suffisantes pour couvrir les frais d'un hôpital où plus de cent nourrissons sont traités gratuitement.

La principauté de Reuss, en Suisse, n'hésita pas à décréter cette nouvelle taxe fiscale.

Les vieux garçons du pays, furieux, ont fait connaître leur intention de désertier plutôt que de se soumettre. L'un d'eux vient même de modifier son testament par lequel il léguait 50,000 marks à la ville de Greiz, en faveur d'une oeuvre de bienfaisance.

Et voici le gouvernement de la principauté de Reuss bien embarrassé! Il est fort probable que cette déconvenue amènera un changement de point de vue...

— o —

## UN FAMEUX COLIS POSTAL



ULIA Kolsan, âgée de huit ans, d'origine bavaroise, arriva un jour, sous forme de colis postal, à New-Lexington (Ohio) et a été livrée en bon état à son père par le facteur. La fillette avait été expédiée de New-York avec un écriteau portant la mention suivante: “Cette fillette, Julia Kolsan, va retrouver son père, Jean Kol-

san, boîte 117, R. F. D. No 4, à New-Lexington.”

Depuis la Bavière, l'enfant avait été confiée aux bons soins de la poste. Son voyage de 7,000 milles en colis postal, ne paraît pas avoir altéré en rien sa santé ni sa bonne humeur.

C'est la première fois, paraît-il, que la poste s'était chargée de faire parvenir à sa destination, un colis postal de cette nature.

— o —

### LE NOMBRE DES JOURNAUX QUOTIDIENS EN 1913



**SAIT-ON** à combien s'élevait en 1913 le nombre de journaux quotidiens? Il s'élevait à 35,000, dont 20,000 en Europe. L'Allemagne détenait le record avec 6,000 journaux; elle était suivie de près par l'Angleterre et la France qui dépassaient 5,000. L'Italie se contentait de 1,800, l'Espagne de 1,000, la Russie de 800, la petite Suisse en avait 600 et la Hollande 400.

En Asie on comptait 3,600 journaux, dont un grand nombre en Chine. En Amérique, il y avait 120 journaux pour nègres. Ils doivent être — logiquement — imprimés en blanc, sur papier noir.

— o —

### LE SIGNALEMENT D'UN POÈTE

**ON** ne voyage plus guère sans passe-port. Ce document administratif est souvent banal et toujours sans grâce. Il n'est pas impossible pourtant de lui donner une forme littéraire. Le poète Joséphin Sou-lary dicta, un jour, en ces termes, son si-

gnalement à un employé de préfecture:

Taille haute. Age: quarante ans.

Né dans Lyon. Visage ovale.

Cheveux et barbe grisonnants.

Front élevé. Teint un peu pâle.

Nez original. Menton bête.

Yeux gris-bleu. Bouche au coin moqueur.

Signe particulier: du coeur...

Nature du crime: Poète!

Ne trouvez-vous pas que ces huit vers valent bien un sonnet?

— o —

### LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PRO- NONCE

**ON** ignore peut-être que le français, le vieux français, reste la langue usitée dans certaines proclamations royales en Angleterre.

Ainsi, lorsque le "King Assent", l'assentiment du roi, est donné devant le trône, à la "Painted Chamber", le clerk s'écrie, dans la langue de nos pères:

—Le Roy le veut.

De même, si le bill qu'il s'agit d'approuver est un "money-bill", le clerk ajoute, après une profonde révérence:

—Le Roy remercie ses bons sujets, accepte leur bénévolence, et ainsi le veut.

Il n'est pas jusqu'à la fameuse proclamation d'avènement au trône, faite du haut des marches du "Stock Exchange", qui ne soit précédée de l'appel traditionnel des hérauts français au temps jadis:

—Oyez! oyez! oyez!

Hélas! le temps a défiguré ce vieux mot de notre pays. Et aujourd'hui, le héraut anglais, flegmatique, crie trois fois au peuple:

— Oh! yes! oh! yes! oh! yes!

## LA VIE HUMAINE



Le manque absolu d'air amène la mort d'un homme en 5 minutes, l'insomnie complète en 10 jours, la privation d'eau en 7 jours et la privation complète de nourriture au bout d'un temps plus ou moins long selon les circonstances. Quand un homme tombe de sommeil, tous ses sens ne perdent pas en même temps leur sensibilité; ils s'affaiblissent graduellement et successivement dans l'ordre suivant:

La vue, le goût, l'odorat, l'entendement et le toucher. Le sens du toucher est le dernier à disparaître et le plus facile à éveiller, ensuite vient l'entendement, puis la vue, le goût et l'odorat.

L'ordre dans lequel les sens perdent leur sensibilité n'est pas le même que celui dans lequel ils la reprennent.

— o —

## METHODE ORIGINALE



Saint-Louis, chez nos voisins des Etats, est un banquier du nom de Fasthanks qui a trouvé une méthode originale pour récompenser tout employé ou toute personne dont les services lui donnent satisfaction.

Il ne donne jamais, fût-ce une cent de poubrière ou de gratification; mais il dépose, en banque, au nom et à l'adresse de la personne dont il a eu à se louer, une somme qui s'arrondit progressivement

des divers versements qu'il effectue à son profit.

C'est ainsi que la tenancière du restaurant où il a l'habitude de prendre ses déjeuners depuis dix-huit ans va pouvoir se retirer avec \$1,400 de rente...

— o —

## L'ARBRE LE PLUS PRECIEUX DU MONDE



RES de Los-Angelès, (Californie), se trouve un arbre qui pourrait bien être le plus précieux du monde: c'est un poirier de l'espèce dite alligator, dont la dernière récolte s'est

vendue \$3,206.00. Son propriétaire, le fermier Woodworth, l'a fait entourer d'une clôture de dix verges de haut et l'a fait assurer contre l'incendie, la foudre et la gelée pour une somme de \$30,000.

— o —

## LES PIGEONS DE VENISE



RIEN n'est plus amusant que de voir avec quelle merveilleuse intelligence les pigeons de la place Saint-Marc, à Venise, peuvent reconnaître les visiteurs étrangers et les distinguer des habitants de la ville.

Dès qu'un étranger apparaît sur la place, les pigeons se précipitent en foule et viennent se percher sur lui, alors qu'ils n'ont même pas l'air de s'apercevoir de la présence d'un habitant de Venise.

— o —

## LA TERRE QUI N'EST A PERSONNE

**CETTE** expression "terre qui n'est personne" est devenue fréquente pendant cette guerre. Elle désigne, naturellement, la partie du terrain située entre la ligne de tranchées la plus avancée des ennemis et notre première ligne. Elle est ainsi désignée par ce que le premier qui s'y aventure est presque certain d'y trouver la mort.

Mais il y a cependant une autre sorte de "terre qui n'est à personne", celle-ci appelée aussi "région neutre" est délimitée et garantie par des traités entre puissances.

Une de ces curieuses bandes de territoire neutre est celle qui traverse l'isthme qui relie le rocher de Gibraltar au Sud de l'Espagne.

Cette bande de terre a un demi-mille de largeur et chaque jour de l'année, de jour comme de nuit des sentinelles anglaises du côté des anglais et des sentinelles espagnoles du côté espagnol veillent en face les unes des autres. Il est convenu par le traité qui a établi cette zone neutre qu'elle n'appartient ni aux anglais, ni aux espagnols, c'est véritablement "la terre qui n'est à personne".

Une autre bande de territoire semblable appelée aussi "terre qui n'est à personne" s'étend sur toute la frontière qui sépare les Etats-Unis du Mexique. Cette bande de territoire neutre n'a que 60 pieds de large mais elle a environ 700 milles de longueur ; elle va d'El Pasa dans le Texas jusqu'à l'Océan Pacifique à l'endroit où se trouve la limite entre les deux pays.

Il y a dans le monde environ 50 endroits où il existe de ces zones neutres, mais ces zones sont bien moins considérables et moins importantes.

La surface de toutes ces zones réunies ferait un petit état respectable si elles se trouvaient réunies autrement qu'en bandes de terre étroites.

Tout le reste de la surface du globe appartient au moins nominalelement à quelque Puissance ou à quelque Souverain plus ou moins puissant.

## COURSE COMPOSITE

**LES** journaux russes ont beaucoup parlé d'une épreuve sportive qui, probablement, restera unique de son espèce ; une course à laquelle participaient indistinctement des marcheurs, des coureurs, des cavaliers, des cyclistes, des motocyclistes et des automobilistes ! Une vraie "salade russe" !

L'itinéraire avait été admirablement choisi : c'était la route, longue de 18 milles environ, qui va de Saint-Petersbourg à Tsarskoë-Selo, et qui, d'abord pavée de cailloux ronds, ne tarde pas à présenter des fondrières que l'on fut obligé de combler à l'aide de branches de sapin.

Le mauvais état de la route élimina d'emblée les automobiles. Les unes se renversèrent sur des tas de pierres, les autres s'embourbèrent dans les fondrières.

La section des participants qui se distingua le plus fut celle des coureurs, qui devançant les cyclistes, obligés à tout instant de mettre pied à terre, arrivèrent au but dans le temps le plus court, soit cent minutes.

Sur les 33 marcheurs engagés, tous franchirent la distance en moins de cinq heures.

Quant aux chevaux, trois seulement sur vingt couvrirent la distance sans dépasser le temps fixé par le handicap.



## LES BALLES ET OBUS PHOTOGRAPHIÉS DANS LEUR COURSE

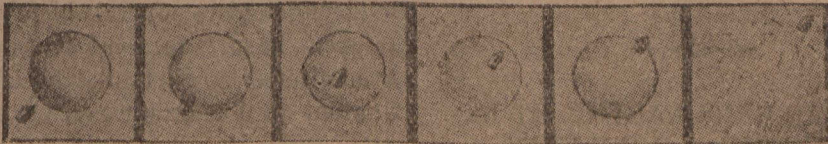
Les amateurs des théâtres cinématographiques peuvent suivre de jour en jour les étonnants progrès réalisés par les producteurs de films. Et nous ne voulons pas seulement parler ici de l'art de la mise en scène des grands drames du cinéma, mais aussi et surtout des perfectionnements réalisés par le photographe proprement dit.

Les appareils les plus ingénieux sont à sa disposition pour l'aider à retenir sur la pellicule de gélatine les images des mouvements les plus rapides. Grâce à eux, par exemple, il peut décomposer le galop d'un cheval dont, à l'oeil, nous ne parvenons pas à saisir le détail.

date seulement d'hier, aurait pu être beaucoup plus ancienne. Sans doute cette rapidité ne saurait manquer d'ouvrir le champ à de très curieuses expériences. Un opérateur a eu l'idée de crever des bulles de savon avec les balles d'un minuscule pistolet, et il a pris des films de cette opération.

Quand le film est projeté sur l'écran, la petite balle paraît aussi grosse qu'un obus, tandis que la bulle de savon ressemble à un gigantesque ballon.

On voit la balle traverser l'air aussi bien que nous suivons la course d'une étoile filante et l'on se figure que l'on as-



*On est parvenu à cinématographier une balle de petit calibre traversant une bulle de savon. Ce film comporte, comme bien on pense, un grand nombre de photographies, dont nous ne reproduisons que quelques-unes, montrant la balle en divers points de sa marche.*

Grâce à eux encore, on est parvenu récemment à photographier le vol des abeilles, des mouches, des scarabées, à la vitesse de deux cents clichés par seconde. Une fois le film obtenu, on le projette sur l'écran à l'aide du réflecteur et avec une vitesse très réduite, en sorte que nous pouvons examiner à loisir le mécanisme du vol et l'étudier. On a dit à cet égard que si le cinématographe avait été découvert plus tôt, la science de l'aviation, qui

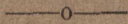
siste à une bataille aérienne. Et apprenez maintenant la chose extraordinaire qui a été mise en relief par la photographie ultra-rapide ; la bulle de savon n'éclate pas, comme on se le serait figuré volontiers, au moment où elle est pénétrée par la balle. Non. On voit la balle la traverser de part en part et c'est seulement lorsqu'elle est ressortie de la bulle que celle-ci crève.

Du jour où l'on a pu réussir une pareil-

le chose, on s'est aussitôt proposé de prendre le film d'un obus tiré par un canon. Un cinématographe y a réussi avec son appareil qui pourrait prendre une photographie dans un "dix millième de seconde".

En l'espèce, une vitesse aussi considérable n'est pourtant pas nécessaire. Ainsi, la vitesse de deux cent cinquante clichés à la seconde lui a amplement suffi pour prendre des films montrant l'obus des plus grosses pièces d'artillerie de marine quittant l'âme du canon, prenant son essor dans l'air, s'élevant dans le ciel jusqu'à devenir imperceptible, et disparaissant.

Rien n'est plus impressionnant que de voir ensuite un tel film. Quand on le projette sur l'écran à la vitesse de seize clichés par seconde, l'obus ne paraît plus qu'un géant lent et lourd qui s'élève avec difficulté. On peut suivre sa courbe avec certitude, on pourra même quelque jour, sans doute, nous faire assister à son explosion.



### L'HOMME SANS LARYNX ET LE CHANTEUR A DEUX VOIX

UNE aventure incroyable est celle du sellier Tadeo Pereda, l'Almanza, près de Carthagène.

Atteint d'un cancer au larynx, le malade avait subi, il y a quelques mois, l'ablation totale de l'organe. Son désespoir fut tel que l'on craignit pour sa raison. Mais il voulait parler à tout prix. Il finit par réussir.

Il inventa, construisit, et mit lui-même en place un appareil très ingénieux dans lequel des tubes en caoutchouc tiennent lieu de cordes vocales.

Présenté par le docteur Tarpia à l'Académie

royale de médecine, Pereda aurait, devant la docte assemblée, chanté toute une "zarzuela"! Bien mieux, il ne peut plus faire une fausse note.

Un autre sujet présentant une particularité physiologique analogue a été récemment présenté à la société laryngologique de Berlin. Il chante, à lui seul, un duo, autant de duos qu'il lui plaît. C'est à dire que, simultanément, il émet deux notes différentes.

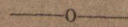
C'est un baryton, mais il s'accompagne lui-même en ténor, et, en même temps qu'il donne une note, de son registre naturel, il peut en donner une autre plus haute appartenant au ténor.

C'est un cas de diplophonie.

Pour bien faire, le sujet commence en chantant d'une seule voix, en baryton. Après quoi, il reprend en deux voix.

On l'a examiné de près sans se rendre compte de sa manière de faire. On voit seulement que ses cordes vocales rougissent durant la diplophonie. Mais quand le laryngologiste pourrait bien voir ce qui se passe, le sujet est gêné et a de la peine à manifester sa particularité. Les experts doutent qu'il chante avec ses cordes vocales seules.

Pour eux, il y a participation ou bien de l'épiglotte, ou bien de la partie molle du palais. Mais rien n'est certain, et la diplophonie reste inexpiquée.



Il faut croire que les vivres au treizième siècle étaient meilleur marché que de nos jours. Une poule ou une douzaine d'oeufs coûtait six cents. Un lapin ou huit livres de boeuf six cents également. Une douzaine de pigeons ou une oie dix-huit cents seulement! Quel différence avec aujourd'hui!...



Q—Qu'appelle-t-on "marée"?

R—On appelle marée, le mouvement régulier et périodique des eaux de la mer et des océans, par lequel le niveau de ces eaux monte et descend chaque jour, plus ou moins, dans un même lieu.

Q—A quoi sont attribuées les marées ?

R—Les marées sont dues à l'attraction des eaux par la lune et par le soleil.

Q—La lune attire donc la mer ?

R—Oui, certainement, la lune attire la mer et c'est cette attraction qui cause les marées. L'on peut s'en rendre compte dans les grands ports et sur les côtes de la mer où le niveau des eaux s'élève et s'abaisse inmanquablement deux fois par jour. C'est cette différence de niveau que l'on appelle marée.

Q—Pourquoi les marées se produisent-elles chaque jour ?

R—Parce que la terre tourne continuellement et c'est une conséquence de ce mouvement de rotation qui produit les marées. Au fur et à mesure que la lune s'approche ou s'éloigne d'un point quelconque de la mer, sa force attractive augmente ou diminue. Dès la plus haute antiquité les astronomes ont supposé que les marées étaient dues à l'influence de la lune mais aucun d'eux n'a jamais osé l'affirmer d'une façon positive. De nos jours, les savants ont démontré d'une façon certaine l'existence de la force attractive de la lune et prouvé par là que les

marées étaient bien réellement dues à cette puissance attractive.

Q—Comment la lune peut-elle causer les marées ?

R—Pour bien comprendre cette influence de la lune sur les eaux de la mer, il faut supposer un instant que la lune ne tourne pas autour de la terre, mais qu'elle se meut simplement dans l'espace en même temps qu'elle. Dans ce cas le lever et le coucher de la lune aurait lieu chaque jour aux mêmes heures mais cela n'empêcherait pas les marées que nous constatons sur toutes les mers. Seulement la différence entre cet état de choses et ce qui existe réellement c'est que la lune tourne autour de la terre pendant que, de son côté, la terre tourne sur elle-même, ce qui fait que la lune nous semble se lever et se coucher chaque jour avec un retard de plus d'une demi-heure.

C'est un principe de physique évident que la matière tend toujours à attirer la matière; c'est une loi naturelle que l'on appelle la loi de "gravitation". Or la lune et la terre étant deux corps composés de matière, elles sont toutes deux soumises à cette loi immuable. En ce qui concerne la matière solide de la terre, elle ne peut être attirée, mais l'eau de la mer étant matière fluide, elle est inflexiblement soumise à cette loi.

L'eau qui se trouve sur le côté de la terre faisant face à la lune est attirée à

elle, et, par le fait que la terre tourne elle-même continuellement, cela fait que, continuellement aussi, une vague immense, soulevée et conduite par la puissance attractive de la lune, parcourt nuit et jour la surface de l'océan suivant cette dernière dans son mouvement de rotation.

Q—Y a-t-il aussi des marées dans la lune?

R—Non, parce que dans la lune il n'y a pas d'océans. Mais s'il y en avait, il y aurait aussi des marées pour la même raison qu'il y en a sur notre planète. De même que la force attractive de la lune attire les eaux de nos océans, réciproquement et en vertu de la même loi de la "gravitation" la force attractive de la terre en attirerait aussi les eaux et y produirait des marées semblables à celles qui se produisent sur nos océans.

Q—N'y a-t-il que l'attraction de la lune qui produise des marées?

R—Non, il n'y a pas que la lune.

Le soleil, lui aussi, attire les eaux de nos océans et produit des marées pour les mêmes raisons que la lune; mais, quoique le soleil soit bien plus volumineux que la lune, son pouvoir attractif est bien moins grand en raison de la distance considérable qui le sépare de la terre.

Q—Le soleil et la lune exercent-ils en même temps leur force attractive?

R—Vous savez maintenant que la lune tourne autour de la terre et que la preuve de cette évolution est rendue évidente par ce fait que, chaque jour, le lever et le coucher de cette planète, ont lieu à une heure de plus en plus tardive.

Mais si l'on considère en même temps la force attractive du soleil et celle de la lune, comme la lune met un mois pour accomplir son voyage autour de la terre,

il se fait qu'elle occupe chaque jour une position différente par rapport au soleil et à la terre. A un moment elle est du même côté que le soleil, à un autre elle est du côté opposé et à d'autres enfin elle se trouve tantôt à l'est, tantôt à l'ouest de la terre.

Cette explication étant donnée, il est facile de comprendre la double influence du soleil et de la lune sur les marées. Quand le soleil et la lune sont tous deux du même côté de la terre, la force attractive des deux s'exerçant en même temps sur la même partie de l'océan, cette force est égale à la somme des deux forces réunies et par conséquent bien plus forte. C'est pourquoi c'est à cette époque que la mer monte le plus haut à l'heure de la marée. On dit alors que c'est l'époque des fortes marées.

Au contraire quand le soleil et la lune sont diamétralement opposés, la terre se trouvant entre eux, leur force attractive se combat. Si ces deux forces étaient égales il n'y aurait pas de marée, mais comme cela a été expliqué plus haut, la force attractive de la lune étant plus forte, elle l'emporte sur celle du soleil; mais cette force est réduite de beaucoup puisqu'une partie en est annulée par la force correspondante du soleil. A cette époque correspondent ce qu'on appelle les petites marées. Celles-ci sont bien moins sensibles sur les côtes que les fortes marées qui ont lieu lorsque le soleil et la lune sont du même côté de la terre.

Ceux qui sont sur les bords de la mer, peuvent se rendre compte facilement de ces faits, en comparant chaque jour pendant un mois entier la hauteur des différentes marées.

(A suivre)

## L'AVENTURE D'EDGAR, LE CHIMPANZE

EDGAR était un singe du Jardin des Plantes, à Paris. Il languissait dans sa cage et regrettait, comme Mignon, sa patrie, lors qu'il reçut la visite de l'illustre professeur X... Celui-ci, las d'étudier dans les livres les liens ataviques de l'homme et du singe, fatigué de n'avoir pour tous "sujets" que des ouistitis vulgaires ou de simples sapajous, s'en vint trouver l'intéressant Edgar. Il l'aperçut, blotti dans un coin de sa niche, frileusement enfoui dans les couvertures, et se refusant à montrer autre chose que le bout de son nez.

— Edgar a l'influenza, dit le gardien; il ne bougera pas, quand même vous lui offririez une boîte de dragées.

L'influenza ! A ce mot, le savant dressa l'oreille. Un chimpanzé influencé ! Cas unique, infiniment curieux et qui méritait une enquête approfondie ! Le professeur X... fit ouvrir la cage d'Edgar.

Il entra. Il avait son parapluie à la main. Il le déposa contre les barreaux, ôta ses gants, s'approcha du monceau de flanelle où le chimpanzé grelottait. Avant d'écarter ces étoffes, il fit encore : "Psitt ! psitt !" Un sourd grognement lui répondit. Alors, il eut un frisson d'inquiétude, qui, d'ailleurs, ne dura qu'une seconde. Il demanda au gardien, qui le contemplait de loin, narquois et respectueux :

— Au moins, il ne mord pas ?

— Ça dépend, m'sieur le professeur. Il n'aime pas qu'on le contrarie.

L'honneur de M. X... était engagé. Reculer eût été servir de fable à tout le Jardin des Plantes. Le savant tira les couver-

tures, et, quand Edgar surgit dans toute sa nudité, il concentra son énergie dans le regard qu'il darda, impérieux sur l'oeil du chimpanzé. Edgar semblait réfléchir. Il étira ses longs membres, bâilla, se gratta, chercha ses puces. L'excellent professeur l'observait soigneusement. Il avait gardé son chapeau sur la tête, car il redoutait



*Le chimpanzé "Edgar".*

les courants d'air. Ce chapeau noir, à larges bords, brossé avec négligence, ne plaisait pas, apparemment, à Edgar. D'un geste brusque et agile de sa main droite, il s'empara du couvre-chef. Puis, avisant le crâne chauve, poli, luisant comme de l'ivoire du naturaliste, il poussa un grognement convulsif qui ressemblait fort à un éclat de rire.

— Le chimpanzé, nota M. X..., peut

avoir, dans certaines circonstances, des accès d'hilarité.

Il voulut reprendre son chapeau, qui courait, à ce moment, un grave péril. Il se pencha vers Edgar. Edgar vit alors ses lunettes, sur lesquelles un rayon de soleil se réverbérait, leur communiquant un éclat très vif. Crae! un nouveau mouvement de la main rochue et les lunettes allèrent rejoindre le chapeau.

— Edgar, je t'en prie, rends-moi mes lunettes et mon chapeau ! Je ne te vois plus et je m'enrhume. Edgar sois gentil !

Mais Edgar feignit de ne pas comprendre et passa à un autre exercice. Le crâne génial du savant, bossué, volumineux, monstrueux, lui parut digne d'un examen attentif. Alors, abandonnant le chapeau et les lunettes, il se leva, et, consciencieusement, avec mille précautions, comme un phrénologue de carrière, il se mit en devoir de caresser, de palper, d'ausculter la boule auguste qui s'offrait bénévolement à lui. Bien que le chimpanzé agit d'une façon très courtoise et manifestât un souci de s'instruire en somme légitime et louable, cette concurrence déloyale, de la part d'un anthropoïde, plut médiocrement au professeur. Il engagea avec le singe une lutte à mains plates d'où il sortit par bonheur, victorieux. Il reconquit ses lunettes, son chapeau, son parapluie et put s'évader, enfin, de la cage, n'y laissant que sa cravate, dont le malin chimpanzé ne voulut jamais se dessaisir.

Telle est l'aventure d'Edgar...

—o—

Aux Etats-Unis, les bureaux des hommes d'affaires sont si vastes, que pour faciliter le service, on a muni les commis de roulettes en caoutchouc qui s'adaptent aux souliers. Le service ainsi se fait rapide et sans aucun bruit.

## BETES REPUTÉES AUTREFOIS IN-COMBUSTIBLES

BEAUCOUP de personnes croient encore, comme le croyaient les anciens, que la salamandre peut vivre dans le feu, ou tout au moins traverser une petite distance embrassée sans en éprouver le moindre brûlure. Cette croyance qui était générale dans l'antiquité provenait de ce que ces bêtes supportaient la proximité d'une chaleur très intense.

Il n'est pas que les salamandres qui ont cette faculté de supporter une température très élevée, on peut encore citer les scarabées, les buprestes, et les lézards de certains pays tropicaux.

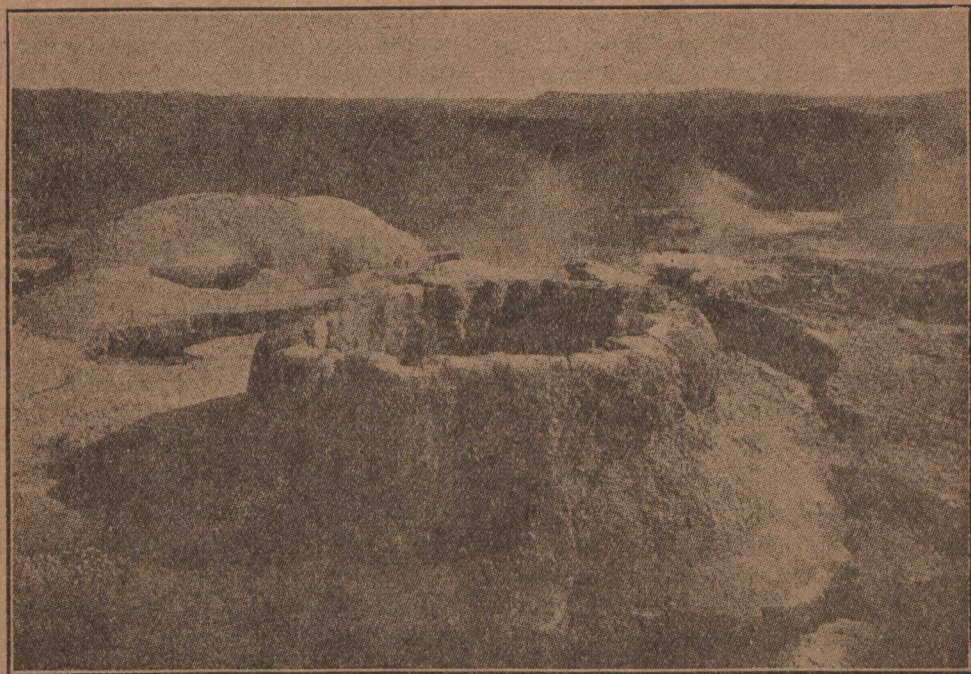
Un savant le professeur Thomson, a donné tout récemment des détails sur une espèce de scarabées qui semblent être à l'épreuve du feu, tellement ils supportent une grande chaleur.

Quand les broussailles prennent en feu dans une région, écrit-il, certains buprestes sont attirés de loin, probablement par l'odeur du feu, et ils se précipitent à travers les flammes, sautant de branche en branches, se posant souvent sur des branches enflammées et toutes rouges, sans se brûler nullement. Mr. H. Gilles parle de ces insectes comme étant une des espèces les plus agiles qu'il connaisse.

Cette habitude de se jeter dans les buissons ardents et de s'exposer à une chaleur intense, rappelle l'habitude qu'ont certains insectes de nos pays de choisir des planches brûlées pour y déposer leurs oeufs.

D'après le professeur Poulton, le bois brûlé présenterait certains avantages au point de vue de l'alimentation des larves.

—o—

*Cratère du Wharatapu.*

## LA TERRE QUI BRULE

Un cercle de feu, jalonné par de nombreux volcans, dont beaucoup sont encore en activité et d'autres sont éteints, entoure le Pacifique. A cette ceinture volcanique, la Nouvelle-Zélande appartient par son île du Nord. Les indigènes l'appellent "Ika a Maoui", c'est-à-dire "le poisson du Maoui", ce nom étant celui de leur dieu du feu. Elle est très différente de celle du Sud, dont les montagnes sont beaucoup plus hautes, mais moins volcaniques et que les indigènes nomment le "pays du Jade", à cause sans doute de ses richesses minérales.

Dans l'île du Nord, règne, suivant un axe orienté du Sud-Ouest au Nord-Est, du haut plateau de Ruapehu, qui sert de socle à de multiples pitons, jusqu'au cône

du Whakari, toute une succession de montagnes d'aspect fantastique et effroyable, faites de cendres ou de scories, puis de cratères qui vomissent de la fumée, de lacs d'eau bouillante, de sources chaudes, de solfatares, de geysers en nombre prodigieux.

La légende maorie veut que le Ruapehu soit uni au Whakari par une galerie souterraine servant aux messagers des dieux à porter le feu sacré aux volcans du centre de l'île ?

Partout le feu intérieur y fait d'ailleurs sentir son action. Le Wharatapu a déposé sur les bords de son cratère des bourellets de boue noirâtre.

Il y a là, dans le centre de l'île, toute une région de lacs d'origine volcanique

dent quelques-uns très vastes ; celui de Taupo, immense chaudière toujours fumante, couvre 325 milles carrés. Entre ce lac et la baie de l'Abondance s'étend un grand groupe de volcans et de lacs, dont le plus beau est le Rotorua, d'un bleu intense.

C'est aux environs de ce lac que se trouve la fameuse région appelée "le pays des Merveilles". Elle mérite bien son nom.

On n'y admire pas seulement des sites du pittoresque le plus grandiose : c'est un pays de merveilles terrifiantes et diaboliques. Il semble que l'on s'y trouve dans le domaine de l'irréel et du cauchemar. On est troublé par des grondements souterrains, on perçoit d'étranges odeurs de soufre, on voit de tous côtés des vapeurs s'élever du sol.

Il semble que l'on soit sur une terre à ce point travaillée par le feu qu'elle serait près de se disloquer.

Après du village de Whakarewarewa, les geysers sont innombrables et quelques-uns s'élèvent à de prodigieuses hauteurs ; partout se voient des lacs de boue bouillante, des terrasses en formation.

Les vapeurs sont presque irrespirables. Les Maoris utilisent la chaleur du sol pour leur cuisine.

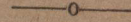
On y enfouit des caisses de bois dans lesquelles on place les mets que l'on recouvre d'une toile ; une heure ou deux suffisent pour les cuire. On se sert de l'eau chaude des bassins pour laver le linge.

Il y a dans cette région ignée tant de sources variées, froides, tièdes ou brûlantes, sulfureuses, salines ou acidulées, que Rotorua, jadis simple village indigène, a pu devenir aujourd'hui une station thermale fréquentée.

Des rivières d'eau brûlante avaient jadis formé, par leur ruissellement sur une

pente escarpée, les admirables terrasses siliceuses du Tatarata, superbement colorées de rose et de saphir.

Mais un réveil soudain du volcan de Te-ravera, que l'on croyait éteint, a détruit cette merveille, aujourd'hui enfouie sous les eaux du Rotomahana ou "lac bouillonnant", échauffé comme par une fournaise interne.



### UNE PLANTE UTILE

**FAITES** macérer pendant 8 à 10 jours 2 onces de fleurs d'arnica dans une pinte d'alcool à 140 degrés, avec  $\frac{2}{3}$  d'once de girofle,  $\frac{1}{2}$  once de cannelle et autant d'anis bien concassés. Filtrez.

On met 15 à 20 gouttes de cette teinture dans un bol à moitié rempli d'eau, on y trempe les doigts ou un linge et l'on



Arnica.

frotte les parties contuses, qu'on recouvre ensuite de compresses qu'il faut entretenir humides.

Pour les chutes et les coups à la tête, on peut faire prendre 10 à 12 gouttes de cette teinture dans un verre d'eau et un bain de pieds pour faire descendre le sang.



# ASPHYXIE

L'ASPHYXIE est un accident souvent mortel qui se produit lorsque les fonctions respiratoires ne peuvent plus s'effectuer. Elle peut provenir, soit par suite de la mauvaise qualité de l'air respiré, soit lorsqu'il y aura un obstacle à l'entrée de l'air dans les poumons.

Dans le cas où le malade a respiré, avec l'air, des gaz qui provenaient de l'éclairage, des carbons, etc., placez immédiatement le malade au grand air, la tête assez élevée et débarrassez-le de ses vêtements.

Frictionnez vivement avec une brosse ou un linge rude, tout le corps, surtout les extrémités, refroidissez la tête à l'aide de quelques potées d'eau froide, efforcez-vous de rétablir la circulation interrompue. Pour cela, étendre le patient sur une surface, autant que possible légèrement roulés ; se placer à la tête du patient ; faire saillir un peu la poitrine en avant, au moyen d'un coussin ou de vêtements roulés ; les placer à la tête du patient, lui saisir les bras à la hauteur des coudes, les tirer vers soi doucement en les écartant l'un de l'autre, les tenir étendus en haut pendant 2 secondes, puis les ramener le long du tronc en comprimant latéralement la poitrine, en même temps qu'une autre personne la pressera d'avant en arrière.

Par l'élévation des bras on fait entrer dans la poitrine le plus d'air possible, et on l'en fait sortir par leur abaissement et la pression. Cette double manoeuvre a pour but d'imiter les deux mouvements de la respiration.

On répétera cette manoeuvre alternati-

vement quinze fois environ par minute et jusqu'à ce qu'on aperçoive un effort du patient pour respirer.

Provoquez ensuite les vomissements en chatouillant la gorge avec une plume.

Dès que le malade pourra avaler, on lui fera prendre un verre d'eau fraîche additionnée de quelques gouttes de vinaigre. Le malade sera ensuite placé dans un lit bien chaud, au milieu d'une pièce largement aérée. Ne troublez pas le sommeil qui va bientôt s'emparer de lui.

## ASPHYXIE PAR STRANGULATION, SUSPENSION, SUFFOCATION

1o Il faut tout d'abord détacher ou plutôt, afin d'aller plus vite, couper le lien qui entoure le cou, et s'il y a pendaison, descendre le corps en le soutenant de manière qu'il n'éprouve aucune secousse. Tout cela doit être fait sans délai et sans attendre l'arrivée de l'autorité de police.

On enlèvera ensuite ou l'on desserrera la cravate, les ceintures et cordons, en un mot toute pièce du vêtement qui pourrait gêner la circulation.

2o On placera le corps, mais sans lui faire éprouver de secousses, selon que les circonstances le permettront, sur un lit, sur un matelas, sur de la paille, et de manière cependant qu'il y soit commodément et que la tête ainsi que sa poitrine soient plus élevées que le reste du corps.

3o Si le malade est porté dans une chambre, elle ne doit pas être ni trop chaude ni trop froide, et il faut veiller à ce qu'elle soit convenablement aérée.

4o Il est indispensable d'appeler d'ur-

gence un homme de l'art, parce que la question de savoir s'il y a lieu de pratiquer une saignée, reposant en grande partie sur les connaissances anatomiques, et sur l'examen de la corde et du lien, il n'y a que le médecin qui puisse bien apprécier ces sortes de cas et donner ce qui convient.

5o Lorsque après l'enlèvement du lien, les veines du cou restent gonflées, la face rouge tirant sur le violet, et si l'homme de l'art tarde d'arriver, on peut mettre derrière chaque oreille, ainsi qu'à chaque temps, six à huit sangsues.

6o Si la suspension ou la strangulation a eu lieu depuis peu de minutes, il suffit quelquefois, pour rappeler le malade à la vie, d'appliquer sur le front et sur la tête des linges trempés d'eau froide et de faire en même temps des frictions aux extrémités inférieures.

Dans tous les cas, dès le commencement, il faut exercer sur la poitrine et le bas-ventre des pressions intermittentes, comme pour les noyés, afin de provoquer les mouvements de la respiration.

On ne négligera pas non plus de frictionner l'asphyxié avec des flanelles ou des brosses, surtout à la plante des pieds et dans le creux des mains.

7o Dès qu'il pourra avaler, on lui fera prendre par petites quantités de l'eau tiède additionnée d'un peu d'eau de mélisse, d'eau de Cologne, de vin ou d'eau-de-vie.

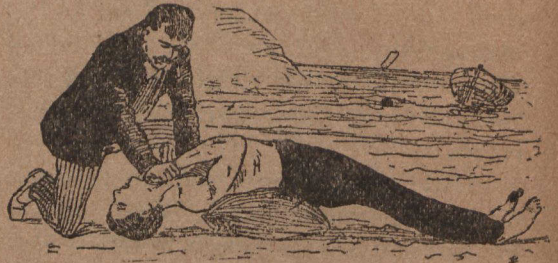
8o Si, après avoir été complètement rappelé à la vie, le malade éprouve de la stupeur, des étourdissements, les applications d'eau froide sur la tête deviennent utiles.

9o En général, l'asphyxié par suspension, strangulation ou suffocation doit être traité, après le rétablissement de la vie, avec les mêmes précautions que les autres espèces d'asphyxies.

Noyés. — Etendre le noyé sur le dos, la poitrine un peu bombée, en plaçant sous ses épaules un vêtement roulé, Rétablir la respiration, comme il est indiqué plus haut pour l'asphyxie par les gaz délétères.

Veillez à ce que la bouche et la gorge soient débarrassées des corps étrangers, maintenir la langue hors des lèvres.

Dès que la respiration se rétablit, cesser tous mouvements des bras et réchauffer le noyé par tous les moyens possibles.



Les soins à un asphyxié par noyade.

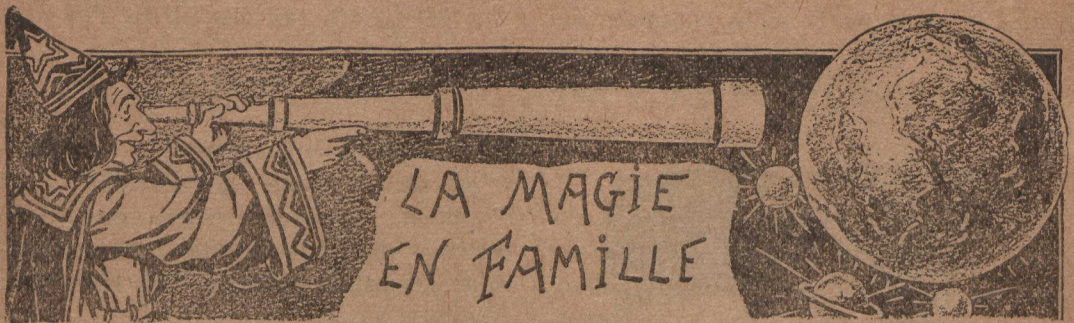
Aider alors le malade à vomir ; enfin lui faire boire un liquide chaud et tonique, puis le laisser reposer.

Surtout éviter bien de prendre le noyé par les pieds : c'est une mort certaine.

Ne désespérez pas de vos efforts : on a vu des asphyxiés revenir à la vie seulement après une heure de soins prolongés.

— 0 —

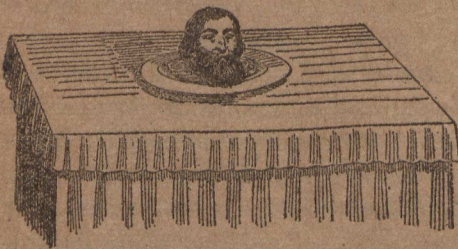
Tuer un éléphant est une affaire aussi délicate que dangereuse. Le chasseur doit viser la bête à deux ou trois endroits qui sont seuls vulnérables, s'il ne veut pas courir le risque de perdre sa propre vie. L'endroit choisi pour le tirer avec certitude serait là où se trouve la naissance de la trompe de l'animal. Un coup de feu tiré dans l'oeil par côté, serait encore un moyen plus sûr et plus efficace.



## LA TÊTE COUPÉE

Voici un tour dont l'effet est saisissant; s'il y a des personnes trop nerveuses dans la société, il sera bon de les éloigner ou tout au moins de les prévenir de ce que vous allez leur faire voir.

Il ne s'agit rien moins, en effet, que de présenter au public une tête coupée sur un plat, et non pas une tête de lapin ou de poulet, mais bien une tête humaine, celle d'une personne de bonne volonté qui voudra bien se prêter à l'expérience.



Tête présentée sur un plateau

Il est probable que vous trouverez difficilement quelque sujet parmi les personnes qui vous écouteront. Dame! se faire couper la tête n'a rien de réjouissant, même si on leur promet qu'elles n'en mourront pas...

Si vous ne trouvez personne, opérez sur vous-même! Il vous sera très facile d'exhiber à vos amis votre propre tête délica-

tement posée sur un plat, lequel plat sera une table cachée par un rideau que l'on ouvrira quand vous en aurez donné l'ordre.

Alors vos amis verront avec stupéfaction votre tête coupée leur sourire et leur parler. Vous pourrez fumer et chanter comme si aucun accident fâcheux ne vous était arrivé et, de fait, pour être guillotiné, vous n'en serez pas plus mal portant. En voici l'explication:

La table est percée d'un trou suffisant pour passer votre tête ainsi que le tapis qui la recouvre et le plat lui-même; autour du cou, l'on enroulera des bandes de drap rouge qui feront paraître la tête coupée et sanglante.

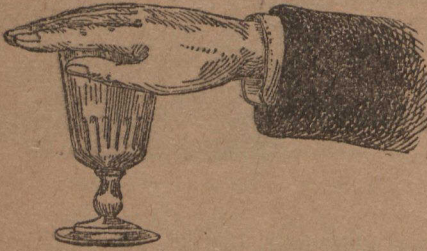
L'illusion est plus frappante encore si l'on fait brûler sur la table de l'esprit-de-vin mêlé avec du sel marin; le visage du patient prend alors une teinte livide impressionnante.

## LE VERRE MAGIQUE. ENLEVER UN VERRE AVEC LA PAUME DE LA MAIN

Pincez adroitement le bord du verre et le tenez fortement serré entre le pouce et la naissance de l'index, et il aura l'air d'être collé sous la paume de votre main.

Vous pouvez allonger le bras, trinquer avec les convives, déposer de temps en

temps le verre sur la table, entonner une chanson, raconter une anecdote, et après avoir montré que l'on n'a dans sa main



*Position de la main sur le verre*

aucun objet pour saisir le verre, enlever celui-ci au grand étonnement de ceux qui ne connaîtront pas votre procédé.

#### UNE OMELETTE DANS UN CHAPEAU

On dispose, sur un plat, dans le fond d'un chapeau, une omelette cuite d'avance. L'opérateur ne casse par-dessus que des œufs vides, sauf le dernier, dont il fait tomber le jaune par terre pour laisser croire aux spectateurs que les autres étaient pleins.

On place sous le chapeau une chandelle allumée.

Peu après, on retire l'omelette toute chaude, que l'on fait goûter aux spectateurs.

— o —

Un fait surprenant et curieux à noter, c'est que la plante qui produit le riz est à peu près complètement indemne de toutes les maladies communes et fréquentes aux autres céréales et de plus elle n'est pas attaquée par les insectes. Le riz fournit une nourriture saine à près de la moitié des habitants de la terre.

#### MIKADO, TENNO OU KOTEI

**DEMANDEZ** à un Japonais des nouvelles de la santé du "Mikado", et s'il n'est pas encore européenisé, il ne pourra s'empêcher de sourire, de ce sourire exquisement poli dont les Orientaux ont le secret.

C'est que le terme de "mikado" est employé... partout ailleurs qu'au Japon ! Ce mot vient des expressions "mi" et "Kada" dont la traduction littérale est "porte d'entrée" ; il symbolise le siège du gouvernement impérial, la porte du palais à l'instar de l'expression de "Sublime Porte" chère aux diplomates. Ainsi, notre Japonais a le droit de s'étonner que vous vous inquiétiez de la santé de la "Porte" !

Les Japonais, pour désigner leur souverain, emploient l'une des trois appellations suivantes : "Tenno" qui veut dire "empereur céleste", "Tenshi" qui veut dire "fils du Ciel" ou enfin "Shujo" qui veut dire "souverain maître".

Mais de ces trois mots, c'est le mot "Tenno" qui est le plus employé, il paraît être le patronyme de la famille impériale ; il fut employé pour la première fois en l'an 600 avant J.-C., avec l'avènement de Jimmu Tenno, fondateur de la dynastie.

Ajoutons que S. M. Mutsuhito n'était désigné par ce terme de "Tenno" que parmi ses sujets. Dans les traités et autres actes où intervenait une puissance étrangère, on ne le désignait que par le nom de Kotei, terme d'origine chinoise.

Dans les documents officiels modernes, on emploie simplement le mot français "empereur".

— o —

## LE REVE DES ALLEMANDS

ON entend souvent de nos compatriotes exprimer des regrets de voir que le Canada prenne part à la guerre, et déconseiller l'enrôlement des Canadiens-Français.

Que ces gens-là ne s'enrôlent pas, c'est leur affaire, nul ne les y oblige, tout le monde n'a pas les mêmes idées sur ce qui fait la force et la grandeur d'un pays ; mais ils ne doivent pas chercher à détourner de leur dévouement sublime leurs compatriotes qui désirent aller rejoindre sur les champs de batailles ceux qui sont en train de faire la gloire et l'orgueil de notre cher Canada.

“Que les Anglais aillent se battre, c'est très bien, disent ces personnes ; mais les Canadiens-Français n'ont pas à aller se faire tuer pour les Anglais.”

C'est là tout leur raisonnement, d'autre, ils n'en ont pas ; ils ne savent que vous rabâcher toujours la même chose et quand on leur répond que si la France et l'Angleterre étaient vaincues, les colonies Anglaises, y compris le Canada, seraient aussi bien que les colonies françaises, le prix de la victoire allemande, ils ne veulent pas le croire.

Ils ne veulent pas le croire ?...

Si, ils le croient... Si, ils le savent parfaitement.

Mais alors pourquoi ces gens-là tiennent-ils un raisonnement pareil, capable d'entraver le recrutement ? Est-ce par manque de courage ?

Non, certes, nos braves bataillons Canadiens-Français qui sont au front montrent chaque jour au monde étonné qu'ils

ont bien toujours dans leurs veines le même sang généreux de leurs ancêtres. Tous sont de vrais héros “sans peur et sans reproche.”

Le seul motif qui les pousse à parler ainsi, c'est, comme certains d'entre eux l'avouent, que nous avons tort de défendre l'Angleterre parce que dans les autres provinces du pays, dans l'Ontario principalement, la majorité anglaise méconnaît nos droits et opprime les Canadiens-Français. Certes, cet argument est sérieux.

Oui, les sectaires d'Ontario, se conduisent vis-à-vis des nôtres, dans leur province, d'une façon ignoble. Ils voudraient empêcher l'enseignement du français à nos enfants, comme les Allemands ont essayé de le faire en Alsace-Lorraine ; mais les allemands ont échoué là-bas, et ceux d'Ontario échoueront aussi dans leur tentative criminelle.

Canadiens-Français, laissons aux sectaires leur besogne infâme, abandonnons ces idées de vengeance qui ne peuvent que profiter à l'ennemi de l'humanité entière, à l'allemand.

Soyons assurés de cette idée que, plus les nôtres seront nombreux, plus ils accompliront d'exploits sur les champs de bataille et plus notre race aura droit au respect. Leur sang parlera pour nous et, grâce à ces martyrs, il est impossible que le bon sens et l'honnêteté de la majorité des Anglais de cette province ne l'emporte pas sur le sectarisme de quelques meneurs.

Pour le moment donc, trêve de ven-

geance, face à l'ennemi: c'est l'allemand. Voyons plutôt ce que nous deviendrions si l'Allemagne était victorieuse. On peut en juger par le document suivant absolument authentique qui a trait à la France. Ce document a été révélé par une indiscretion de l'espion boche Bernstorff, émissaire de l'Allemagne à New-York.

Ces dix commandements de l'Allemagne qu'on va lire, ont été reproduits par tous les journaux allemands ; nous voudrions que tous les journaux du Canada le reproduisent. Il est vrai qu'il ne vise que la France, mais il a été publié dans les premiers jours de la guerre, il avait été préparé alors que l'Allemagne ignorait que l'Angleterre participerait à la guerre. Dès lors on peut être assuré que si l'Angleterre était vaincue le même sort lui serait réservé pour elle et pour ses colonies.

1o Un tiers du territoire français sera annexé ; ses habitants seront "expulsés" et remplacés par des Allemands ;

2o Ce tiers comprendra : le Nord et la Champagne, les départements du Midi qui possèdent les principaux vignobles, car les Allemands veulent cesser de boire de la bière ;

3o Les deux autres tiers du territoire français formeront la France, qui pendant 25 ans, ne devra plus avoir de recrutement militaire ;

4o Les Français paieront les milliards dépensés par l'Allemagne pour la guerre. Ils paieront en plus une indemnité de dix milliards (80 milliards en tout, environ) ;

5o "Toutes" les colonies françaises deviendront colonies allemandes ;

6o Remise par la France de 3 millions de fusils, 3,000 canons, 400,000 chevaux ;

7o L'ouvrier français ne pourra plus devenir patron, ce privilège étant réservé aux Allemands ;

8o Toute révolte sera noyée dans le sang. Les Allemands seuls seront armés ;

9o Les Français n'ont plus le droit de vote. Les libertés civiles seront restreintes ;

10o "Les Français ne pourront s'expatrier. Les plus remuants d'entre eux seront transportés en Prusse orientale. Un dixième des jeunes femmes françaises sera expédié en Allemagne.

Qu'on ne croit pas à une monstruosité psychologique éclore dans le cerveau surchauffé de quelque boche en délire ; non, cet abominable document est l'aveu de l'intention très nette, mûrement méditée et froidement formulée, en attendant son implacable exécution des dirigeants de l'Allemagne.

Après avoir lu un document pareil est-il permis à un Canadien-Français de trouver tort à ses compatriotes de s'enrôler pour aider les alliés à écraser les barbares qui rêvaient l'asservissement du monde entier ?

Non, "bon sang ne peut mentir."

C. G.

---

## SAVON DE TOILETTE ECONOMIQUE

---

Il suffit pour obtenir un excellent savon de toilette économique de colorer et de parfumer le savon blanc ordinaire.

On procède de la façon suivante: On se procure du savon blanc de bonne marque, on le fond au bain-marie et on y ajoute une parcelle de couleur (rouge, vert ou jaune), on parfume avec une goutte d'essence de l'odeur préférée et on moule. Vous aurez ainsi un savon qui ne le cédera en rien aux produits des parfumeries les plus à la mode.

## Façons d'Entretien DU Tabac Naturel **ROSE QUESNEL**



Le tabac demande beaucoup de soins et d'entretien.

La culture du tabac est une culture qui demande certaines connaissances et des soins tout particuliers. Le sol doit être tenu propre par des binages et des buttages fréquents et jusqu'à ce que les feuilles atteignent une ampleur telle qu'en continuant ces opérations on risquerait de briser les feuilles ou d'endommager les racines.

Pour empêcher la tige principale de grandir trop vite au détriment des feuilles, on pratique l'écimage qui consiste tout simplement à étêter le plant; le suc nutritif reflue alors vers les feuilles qui prennent de l'ampleur et la tige acquiert en conséquence plus de force et de vigueur. On conserve à chaque plante de neuf à douze feuilles seulement.

Peu après l'opération de l'écimage, il se forme à l'aisselle des feuilles de nombreux bourgeons qui affaibliraient la plante si on n'en faisait pas l'ablation au fur et à mesure qu'ils apparaissent. Le tabac a plusieurs ennemis qu'il faut combattre. Le ver à tabac et autres insectes nuisibles exercent des ravages considérables dans les plantations, il en est de même de certaines maladies comme la rouille, etc. Le planteur doit donc protéger sa récolte contre ces ennemis par une culture soignée et par des arrosages appropriés.

Toutes ces différentes opérations demandent du temps et de l'argent, cependant les prix élevés payés pour des tabacs de choix, justifient amplement ces soins et ces dépenses.

Il n'entre que des tabacs de choix, cultivés avec le plus grand soin et d'une maturité parfaite, dans la fabrication du tabac.

## **ROSE QUESNEL** Tabac à Fumer DOUX ET NATUREL

C'est pour cette raison qu'il est si bon et qu'il donne toujours satisfaction. Les bons tabacs Canadiens sont assez rares; cependant, si vous essayez le ROSE QUESNEL une fois, vous ne voudrez jamais revenir à l'usage de tabacs importés, aromatisés artificiellement.



Essayez-en un paquet

**5¢**

Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "moullade."

*The Rock City Tobacco Co. Limited.*

## GUERISON DE DIVERSES MALADIES PAR LE TOUCHER

**V**OICI une nouvelle méthode pour la guérison des souffrances provenant de spasmes nerveux.

Ce n'est pas un massage, mais une nouvelle sorte d'opération, sans l'intervention du bistouri, opération qui arrête complètement et rapidement la douleur en rétablissant l'harmonie du système nerveux un moment dérangé.

Le docteur Naegeli a été mis sur la voie de cette découverte par la manière commune que nous avons presque tous, pour soulager un mal de tête, de placer les pouces de nos mains derrière la tête à la base du crâne, tout en nous frottant le front avec les autres doigts.

Voici, d'après lui, un des meilleurs moyens de guérir le mal de tête chez une personne. Il faut se placer en arrière du patient, appuyer les doigts des deux mains sous le menton, et tenir les pouces sur l'extrémité de la mâchoire inférieure, ou sur le front vers les tempes, pour servir de point d'appui aux mains. Ainsi placé, il faut soulever la tête, la renverser autant que possible et la maintenir dans cette position.

En agissant ainsi, on étire un peu la colonne vertébrale et on allonge le cou d'un pouce et même davantage, ce qui cause un afflux moins fort du sang au cerveau. C'est cet excès de sang qui, en détruisant l'équilibre dans la circulation, abandonne dans les nerfs des produits viciés, causes de la douleur.

Dans le cas d'anémie du cerveau, ce qui se présente fréquemment chez les jeunes filles anémiques, l'exercice du renverse-

ment de la tête amène rapidement une amélioration sensible dans l'état du malade. Il faut soulever la tête autant qu'on le peut, et alors la renverser et la tenir dans cette position pendant 70 ou 80 secondes.

Cet exercice amène chaque fois un afflux rapide de sang au cerveau.

Quand un enfant souffre de crampes, on peut le traiter par la compression de l'estomac. L'opérateur se tient derrière le patient, et, durant deux minutes, il appuie



*Manière d'appliquer les mains pour soigner un mal de tête nerveux.*

fortement sur le bas de l'estomac et sur les côtés au-dessus des plus basses côtes. Cette action procure au malade un soulagement instantané.

Dans les cas de palpitation de coeur, en frictionnant avec la main droite le malade dans le dos, juste en arrière du côté gauche de la poitrine, on procure au malade un adoucissement considérable et instantané.



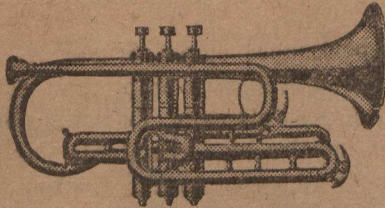
Maison Fondée en 1852.

# Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et  
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour : Besson & Cie, de Londres, Ang.,  
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,  
France, J. W. York & Sons, de  
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

## Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE  
POUR VOS

### Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel : Est 3341

# " ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

## VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO- CHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

### *Saumontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

### L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

### BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

## LE PERISCOPE

**L**E périscope est un appareil qui permet au moyen de deux miroirs ou prismes, de ramener la vision horizontale d'une portion de l'horizon à un plancher inférieur.

Deux simples miroirs plans, installés à 45 degrés, sont suffisants pour installer un de ces appareils qui rendent de si précieux services à nos soldats en leur permettant de surveiller l'ennemi sans montrer la tête hors des tranchées. Dans tou-



*Sentinelle veillant dans une tranchée au moyen du périscope.*

tes les armées qui veillent à la frontière dans les tranchées, les sentinelles surveillent maintenant les mouvements de l'ennemi au moyen des périscope tels que celui figuré ci-contre.

Dans ces périscope, le premier des miroirs est placé à l'extrémité d'un tube

vertical, de forme ronde ou de forme carrée, formé simplement de 4 planches. La partie inférieure du tube porte le second miroir.

Les périscope employés par les sous-marins, quand ils sont en plongée, servent d'yeux à ces vaisseaux. Dans ces périscope les miroirs sont remplacés par deux prismes à réflexion totale. L'officier qui, à l'intérieur du sous-marin, se tient devant le prisme inférieur du périscope, voit se reproduire devant lui tous les bâtiments qui se trouvent dans les parages où il se tient.

L'introduction de périscope dans l'armée fait que nos sentinelles peuvent maintenant veiller sans être exposées à recevoir une balle dans la tête, et quand une balle arrive et brise le miroir supérieur du périscope on le remplace immédiatement. Il y a eu un oeil de perdu, mais cet oeil n'est qu'un miroir, et la sentinelle qui veille au périscope doit être fière de n'avoir pas eu sa tête à la place du miroir supérieur, comme il la mettait autrefois pour surveiller l'ennemi avant l'adoption des périscope.

L'anneau de mariage qui est porté à l'annulaire a été porté, suivant les époques et les usages à différents doigts, et l'on pourrait dire qu'il a été porté à tour de rôle à chaque doigt de la main gauche, comme on en trouve des mentions dans des ouvrages anciens.



**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de **LE SPECIALISTE BEAUMIER**  
 Montréal.  
**A L'INSTITUT 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST,** Coin Av. Hôtel-de-Ville  
**D'OPTIQUE MONTREAL.**

**AVIS.**— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : **Yeux artificiels.** N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**On Maigrir** rapidement  
 sans regime

— ET —

**Surtout sans danger**

— AVEC LES —

**Tablettes LeRoy**

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE TRAITEMENT \$3.00

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis** contre 4 cents pour frais postaux par

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les **TABLETTES LeROY** chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

**VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI  
 CHARMEURS QUE LES MIENS ?**



**LE CILOGENE** épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. **Absolument inoffensif.** Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

**M. JULES LeROY, FABRICANT,**

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.  
 Téléphone Lasalle 1186.

## LES PANSEMENTS AU SUCRE OU A LA SCIURE DE BOIS

**C'EST** sans doute en ces termes que les docteurs de demain vont nous interpellier lorsque nous aurons par hasard une blessure à guérir ou une plaie à cicatrifier.

Des idées nouvelles commencent en effet à se faire jour en matière de pansements ; l'emploi des solutions antiseptiques laissées à demeure au contact des plaies, soit sous forme de compresses imprégnées d'eau phéniquée ou de solutions de sublimé, soit de bains antiseptiques locaux, est aujourd'hui presque partout condamné. Ce moyen avait en effet le grave défaut d'entraver le travail normal de la cicatrisation et même de créer l'irritation des tissus.

On n'admet donc plus en somme que deux espèces de pansements : le sec et l'humide :

Le pansement sec, qui a les préférences de chirurgiens éminents, consiste dans l'application d'une poudre absorbante stérilisée, ou légèrement antiseptique plus ou moins astringente. On laisse la cicatrisation s'opérer sous son couvert et le pansement n'est renouvelé que si l'on constate la persistance de la suppuration.

Le pansement humide, au contraire, nécessite l'application constante d'une solution facilitant la vie des cellules et aidant ainsi à sa cicatrisation.

La dernière nouveauté en cette matière est réalisée, paraît-il par l'emploi du sucre, qui donne aux cellules un élément nutritif de premier ordre.

Le docteur Chevrier à qui nous devons cette méthode originale se sert d'une solution de glucose à 48%.

La plaie est nettoyée avec cette solution dont on imprègne des tampons d'ouate ; une compresse trempée dans le même li-

quide est laissée à demeure recouverte de taffetas gommé ou d'ouate.

Ce pansement calme remarquablement les douleurs, et la réparation des tissus est très rapide ; elle l'est d'autant plus que la plaie est moins infectée. On peut d'ailleurs gagner du temps en réalisant cette désinfection dès le début, avec de la teinture d'iode, par exemple.

Au début, le pansement au sucre doit être renouvelé tous les jours.

Le docteur Chevrier emploie aussi le pansement sec, c'est-à-dire tout simplement le sucre en poudre répandu sur la plaie après lavage de celle-ci à l'eau bouillie chaude.

Cette application qui donne aussi d'excellents résultats a cependant été trouvée un peu douloureuse par certains malades très sensibles.

Après le pansement au sucre et le pansement à la poudre de charbon de riz, qui a rendu tant de services aux médecins japonais pendant la campagne de Mandchourie, voici qu'un professeur préconise le pansement à la sciure de bois.

La sciure de chêne ou de hêtre finement pulvérisée est simplement torréfiée, par conséquent stérilisée, puis passée au tamis.

On l'applique alors sur la plaie où son efficacité est la même que celle du sucre ou de la poudre de charbon mais avec un pouvoir absorbant beaucoup plus élevé.

Cette propriété lui permet de s'opposer à la formation prématurée des croûtes qui viennent empêcher les sécrétions et entretenir la permanence des germes infectieux à la surface de la plaie.

On a soigné par ce procédé des plaies de toute nature qui ont rapidement perdu leurs mauvais aspects et finalement ont guéri après quelques applications de ce pansement simple et économique.

LA POUDRE A PATE

**Cook's Friend**

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces  
15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLaren, Limitée,  
MONTREAL.

**Un Buste Bien Dessiné**

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



**Les PILULES PERSANES**

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

**INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES**

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité. Tordeuses à torchons, de plancher, depuis

- |  |        |
|--|--------|
| \$1.75 à .....                                       | \$3.00 |
| Torchons à plancher, 25c à .....                     | 50c    |
| Torchons avec manches, 35c à .....                   | 90c    |
| O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à ..... | \$1.00 |
| Poli à meubles .....                                 | 25c    |
| Epoussettes en plumes, depuis 50c à .....            | \$1.50 |
| Paillassons en acier, le pied carré .....            | 65c    |
| Paillassons en cuir, depuis .....                    | \$1.75 |
| Paillassons en coco, depuis .....                    | \$1.25 |

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



**L. J. A. SURVEYER**  
QUINCAILLIER LIMITEE

52 BOULEVARD ST-LAURENT, TEL. MAIN 1914

## LES AMUSEMENTS DES PETITS CHINOIS

**A VOIR** les petits enfants chinois avec leurs petites faces toujours sérieuses et solennelles, on croirait qu'ils n'aiment pas jouer, mais il n'en est rien.

Le petit chinois porte une blouse qui a une grande poche sur le devant et il la remplit de toutes sortes de choses, jouets, cents et principalement des bonbons. Ces bonbons sont très durs en général, on dirait des pierres rouges, mais ils en sont très friands. Il aime aussi beaucoup toutes les espèces de noix, les graines de melon, les morceaux de canne à sucre, tout cela il l'achète d'un de ces marchands, comme on en voit tant chez eux, qui se promène dans les rues et sur les places publiques, portant ces diverses choses dans deux paniers suspendus aux deux extrémités d'une perche placée en travers de ses épaules.

Les jouets que les petits chinois achètent aussi de ces hommes qui vendent dans les rues, sont en général des figures grossières de personnes ou d'animaux faites en terre ou en papier.

Quant aux petites filles chinoises, elles raffolent des différents jeux de balle auxquels nos petites filles aiment tant s'amuser, y compris le tennis et le jeu du volant. Mais dans ce dernier jeu, au lieu d'envoyer, comme chez nous, le volant avec une raquette ou un tambourin, elles l'envoient avec la plante de leur pied, et c'est merveilleux de voir l'agilité qu'elles déploient pour se retourner afin de frapper le volant avec la plante du pied.

Souvent de tout petits enfants s'amuse à faire voler des cerfs-volants; leurs parents et leurs grands-parents s'amuse aussi à ce jeu qui est, là-bas, en Chine, un grand amusement aussi bien pour les

grandes personnes que pour les enfants. On en voit qui sont merveilleux, semblables à des oiseaux, à des papillons, à des dragons aux couleurs chatoyantes, et ouvrant les ailes quand ils volent entraînés par la personne qui les tient en courant parfois sur de grandes distances sans s'arrêter.

Les petites chinoises n'aiment pas jouer avec des poupées, mais elles adorent de jouer à la toupie comme les petits garçons; leurs toupies sont faites par leurs parents avec un simple petit morceau de bambou émincé à un bout. Ils aiment aussi beaucoup le "jeu de massacre", ce jeu qui consiste à renverser et faire tomber des poupées au moyen de balles élastiques. Presque tous ont des petits animaux favoris tels que poissons dorés, lapins, pigeons ou autres oiseaux et ils en prennent un soin méticuleux.

Quand ils sont en grand nombre, ils aiment comme les enfants de chez-nous, jouer à collin-maillard, à cache-cache, mais ils ont certains jeux spéciaux à leur pays que nous ne connaissons pas.

Parmi ces jeux inconnus de nos enfants, en voici un curieux qui consiste à imiter un "mille-pattes".

Pour cela ils se placent à la suite les uns des autres, par ordre de grandeur, le plus grand en tête.

Le second passe sa tête sous le bras gauche du premier, le troisième, la tête sous le bras gauche du second et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Une fois que tous sont ainsi placés, seule la tête du premier paraît, alors tous se mettent à marcher, chacun lié par la tête à celui qui est devant lui. Le premier fait des zig-zags et les autres les font forcés d'enfants marchant ainsi est très curieusement à la suite. La vue d'un de ces grouilles et très amusante.

# GRATIS !

**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS**

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS**



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

## LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

## LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

## ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine  
de 2 à 5 p.m.

**Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard**

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

## LES ENNEMIS DES SERPENTS

Tout n'est pas rose, dans la vie des serpents. En butte aux mauvais coups des hommes, toujours prêts à exterminer les reptiles, ceux-ci sont encore exposés aux attaques de quelques animaux qui sont des tueurs de serpents "professionnels".

Un des plus connus est la "mangouste", petit quadrupède très bas sur pattes, à



*La mangouste.*

museau pointu, vif et intelligent et qui se nourrit particulièrement d'oeufs de crocodiles et de serpents.

Elle attaque les plus venimeux d'entre les reptiles avec un très grand courage et on a longtemps cru qu'elle était insensible aux effets de leurs morsures. Ce n'est pas absolument prouvé.

Il n'en n'est pas moins vrai que les mangoustes détruisent un grand nombre de reptiles et c'est à cet effet que, dans beaucoup de pays tropicaux, on les a domestiquées pour débarrasser les jardins des aspics, des najas, des cobras et autres reptiles redoutables.

Un autre ennemi des serpents, c'est un oiseau du genre rapace nommé "serpenteaire" ou "secrétaire". Il est juché sur de hautes jambes d'échassier; il vit dans les marais d'Afrique et à l'aide de vigoureux coups d'ailes, à coups de griffes et à coups de bec, cet oiseau énergique et

combatif vient également à bout de serpents de très grande taille.

Il est curieux de constater que l'horreur des reptiles, si générale parmi les hommes, est partagée par un grand nombre d'animaux. Et quand ceux-ci ne sont pas de taille à se mesurer avec l'ennemi rampant dont les crochets portent un venin mortel, ils se réunissent souvent en grand nombre pour attaquer un serpent.

Un colon de Burma, aux Indes, racontait un jour un combat vraiment surprenant auquel il lui fut donné d'assister. Sur un pont, en travers d'une rivière, se trouvait un serpent noir d'environ un pied de long.



*Serpenteaire attaquant un reptile.*

Il était d'une espèce commune dans la jungle et très dangereuse. Une dizaine de corbeaux l'entouraient et, chaque fois qu'il tentait de s'échapper de ce cercle d'ennemis, celui des corbeaux qui se trouvait le plus près de lui s'élançait et le frappait à coup de bec. Souvent, le corbeau était mordu. Après un combat d'une heure, le serpent, couvert de blessures, cessa enfin de bouger et fut mis en pièces et dévoré.



# LE SAMEDI

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
DE 40 PAGES

Contient dans chaque numéro :

- Une chronique éditoriale illustrée ;
- Une nouvelle sentimentale ou dramatique inédite et spécialement écrite pour le journal ;
- Une page amusante de "Coups de Piton" ;
- Une chronique médicale ;
- Une Page féminine ;
- Un courrier des curiosités ;

Quantité de gravures humoristiques, de mots d'esprit, d'historiettes, et de plus

13 pages d'un feuilleton choisi parmi les meilleurs auteurs modernes.

Et vous avez tout cela pour  
**5 CENTS SEULEMENT**

chez les Dépositaires ou chez les Edit-Prop., Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL  
COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 22 Novembre 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

## PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

### PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité



SANS



AVEC

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES  
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET  
LES SOIREES

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.



Importateur direct de Paris  
et Londres.

8 Notre-Dame Ouest  
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

## CAPITULATION AVEC LES HONNEURS DE LA GUERRE

L'EXPRESSION "avec les honneurs de la guerre" qui est quelquefois employée lorsque des troupes assiégées se rendent à l'ennemi, signifie que ces troupes se sont tellement bien défendues que, pour reconnaître leur héroïsme, l'ennemi lui-même leur accorde le droit de sortir de la place en défilant en sa présence, tambour et clairons en tête, drapeaux déployés, baïonnettes aux canons des fusils pour les hommes, sabre au clair pour les officiers.

Quand une place en est réduite à capituler, après une défense héroïque, réduite à cette extrémité principalement par le manque de vivres, il est d'usage entre peuples guerriers civilisés d'accorder cette faveur à ses défenseurs. Des parlementaires des deux armées règlent les conditions de la capitulation, et parfois même la défense a été si glorieuse que l'assiégeant pour arriver à obtenir quelques jours plus tôt la capitulation accorde aux assiégés non seulement les honneurs de la guerre, mais la liberté complète de rentrer dans leur pays comme cela s'est vu lors des trois capitulations de la ville d'Humingue lors de la capitulation de Gênes le 4 juin 1800 et lors de celle de Belfort le 18 février 1871.

Voici quelques détails retrospectifs sur les sièges soutenus, dans ces trois villes, par les troupes françaises qui s'y sont immortalisées.

Humingue est une ville d'Alsace située sur la rive gauche du Rhin, au débouché des défilés de la Forêt-Noire. Elle était,

avant 1815, la clef de la Haute-Alsace, et elle tenait sous ses canons la ville de Bâle. Dans une position aussi importante pour la France, cette petite ville forte devait être fortement assiégée lors des invasions de la France et, de fait, elle a subi en quelques années trois sièges mémorables. En 1796, le général Abbatucci s'est défendu pendant plus de 3 mois contre plus de 25000 autrichiens et il obtint les honneurs de la guerre. En 1814 la colonel Chancel tint tête pendant quatre mois aux Bavaurois.

La famine et les épidémies l'amenèrent à capituler, mais il ne le fit qu'à la condition d'obtenir les honneurs de la guerre et toute la garnison rentra en France avec armes et bagages. Mais ces deux résistances célèbres furent surpassées en héroïsme par le siège que cette ville subit en 1815.

Le 26 juin de cette année, le général Barbanègre s'enferma dans la ville avec une garnison ne comprenant que cent trente-cinq hommes, et la ville fut assiégée par 25000 Autrichiens commandé par l'archiduc Jean.

Du 14 au 26 août le bombardement sans interruption en fit un monceau de ruines et devant les sommations réitérées de l'archiduc, le général Barbanègre consentit enfin à signer la capitulation de la ville; il avait obtenu pour la garnison et pour lui, la liberté et les honneurs de la guerre.

Le 27 août, il défila à la tête de sa petite troupe qui ne comptait plus qu'une

Maison Fondée en 1840

**E. AUGER**

**MANUFACTURIER  
ET MARCHAND**

— de —

**HARNAIS, VALISES**

et toutes sortes de réparation

**EN CUIR.**

Nous avons constamment en magasin  
des

Suit Cases et Sacs de Voyages  
à des prix très réduits.

**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —

**X X X**

**Farine préparée de Brodie**

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que :

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit :

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux ;

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

**LA REVUE POPULAIRE**

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

cinquantaine de soldats, pour la plupart blessés. L'archiduc, surpris de voir qu'une si petite poignée de héros avait tenu si longtemps en échec sa formidable armée, ne pouvait arriver à le croire. Mais il se rendit à l'évidence et il fut tellement saisi d'admiration qu'il voulut embrasser le glorieux défenseur d'Humingue.

Le siège de Gênes qui eut lieu en 1800 par les armées Autrichiennes est encore un de ces sièges glorieux. Au commencement de l'année 1800, l'armée d'Italie ayant été battue et dispersée, Masséna en reçut le commandement avec ordre de se concentrer autour de Gênes où il fut obligé de s'enfermer au mois d'avril. Souvent devant des sorties de la garnison, il battait les Autrichiens et il leur avait fait plus de 4500 prisonniers. Mais les vivres manquaient et de fréquentes émeutes éclataient. La flotte anglaise empêchait le ravitaillement par mer. Dans ces conditions de famine épouvantable, Masséna consentit à capituler, mais, grâce à son énergie, il obtint le 4 juin 1800 la capitulation avec les honneurs de la guerre. L'armée française sortait de la place avec armes et bagages et elle fut rapatriée aux frais de l'Angleterre.

Quant à Belfort, cette ville supporta pendant la guerre de 1870-71 un siège de 103 jours, du 4 novembre 1870 au 18 février 1871, époque à laquelle le colonel Denfert-Rochereau qui dirigeait la défense capitula par l'ordre du gouvernement Français. Les prussiens n'avaient pu s'en emparer malgré un bombardement effrayant, et Belfort aurait tenu longtemps encore si la guerre n'avait été finie. C'est pour cette raison que l'ordre fut donné à Denfert de capituler et la capitulation eut lieu avec les honneurs de la guerre.

Au cours de cette guerre, les Russes,

lors de la reddition de Przemsyl, ont permis aux officiers autrichiens qui avaient si vaillamment soutenu le siège, le droit de défilér en conservant leurs épées. Mais néanmoins tous étaient prisonniers.

---

## COMMENT ON CALME LES VAGUES

---

On se souvient encore de la catastrophe du "Vulturno" qui prit feu en pleine mer alors que la tempête faisait rage. Cette sinistre aventure comporte un enseignement sur lequel on ne saurait trop insister.

Quand les navires prévenus par la télégraphie sans fil arrivèrent sur le lieu du sinistre, ils éprouvèrent les plus grandes difficultés à faire approcher les canots de sauvetage du vapeur en feu. Des embarcations furent brisées par la force des vagues.

Mais l'entrée en scène du "Narraganset" changea complètement la situation. Le "Narraganset", vapeur-citerne, arrivait en effet auprès du "Vulturno" et commençait immédiatement à répandre au moyen de pompes puissantes des flots d'huile sous l'arrière du navire.

Quelques minutes après, les flots se calmaient et les canots de sauvetage des navires qui assistaient, impuissants, aux progrès des flammes, pouvaient secourir le "Vulturno".

Pendant près de 2 heures de l'huile fut ainsi répandue à la surface. Mais la quantité totale d'huile projetée sur les flots ne dépassa pas 50 tonnes, ce qui est un chiffre faible.

Un membre de l'Académie des sciences, ancien ingénieur en chef des construc-

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

# CADEAUX POUR LES FÊTES

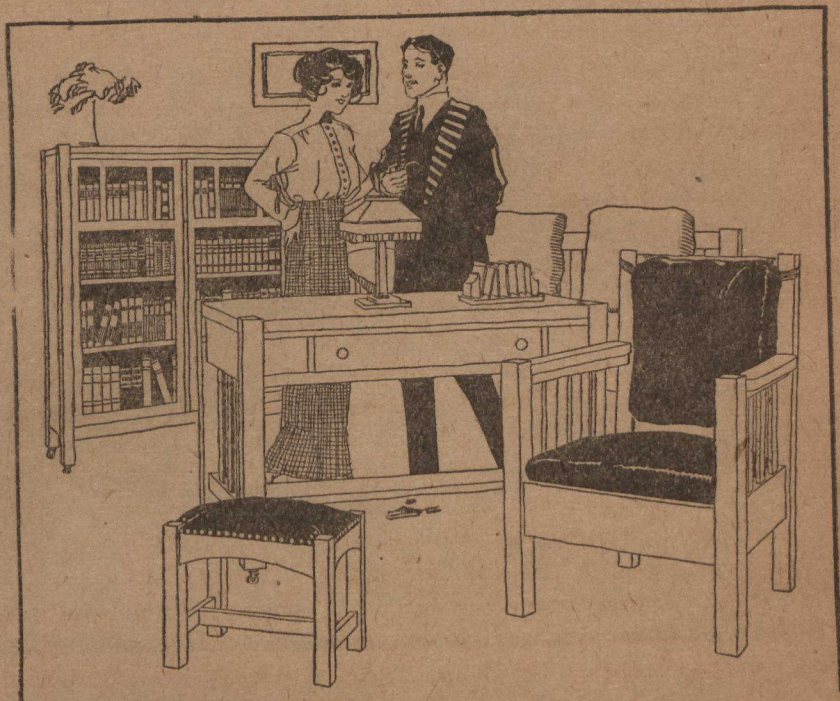
Vous ne trouverez en ville aucun magasin où acheter à des

## PRIX AUSSI BAS

que ceux que nous en demandons; un ameublement complet ou partiel

— DE —

Boudoir,  
Salon,  
Bibliothèque,  
Salle  
A Manger,  
Chambre  
A Coucher,  
Etc., Etc.



Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS**

Venez nous voir pour vos achats des fêtes.

**VOTRE CREDIT EST BON .**

## E. Germain, 963, Ste-Catherine, Est

Téléphone Est 2244

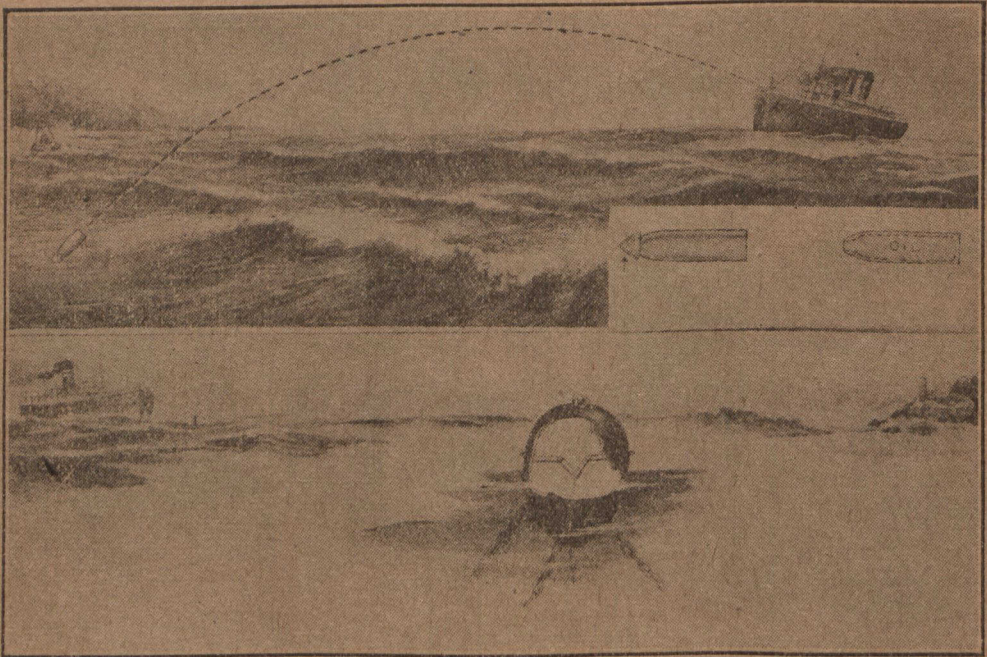
Entre Papineau et Cartier.

tions navales du ministère de la Marine française a donné l'explication scientifique de cette action de l'huile sur les flots.

"J'ai médité souvent, crit-il, sur cette question du singulier apaisement de la mer par l'huile répandue à sa surface. Le fait lui-même ne semble pas douteux ; il est admis comme résultat d'expérience ; il ne s'était jamais manifesté d'ailleurs aussi clairement que dans le récit donné

qu'avec une lenteur bien connue, en ce qui concerne le grand mouvement orbitalre constituant la houle. Elle fait au contraire cesser immédiatement les petits mouvements secondaires, superposés à la houle, petites lames aiguës, parfois déferlantes, toujours écumantes, qui sont pour les embarcations, beaucoup plus dangereuses que la houle elle-même.

"Cela est assez d'accord avec ce que



*On envoie à de longues distances des projectiles spéciaux pleins d'huile pour calmer les vagues. Dans la partie inférieure de cette gravure, on voit une bouée spéciale pour répandre de l'huile à l'entrée d'un port et faciliter le passage des navires.*

du sauvetage des passagers du *Volturno*.

"A l'action calmante de l'huile, je ne vois que deux causes possibles. D'abord la viscosité ; son effet paraît forcément négligeable ; d'ailleurs l'huile la plus fluide n'est pas moins efficace que l'huile visqueuse. Reste alors la diminution du frottement de l'air sur l'eau, qui équivaut à une chute soudaine de la force du vent.

"La chute du vent ne calme la mer

nous savons des sauvetages des passagers du *"Volturno"*, bravement accomplis en dépit d'une très grosse houle.

"Je donne, conclut le savant, l'explication pour ce qu'elle vaut. Si elle est maigre, elle a du moins pour elle sa simplicité. Elle n'est pas nouvelle d'ailleurs, car elle a été donnée antérieurement par Aristote, à ce que j'ai entendu dire."

Le Fromage  
à la  
Crème

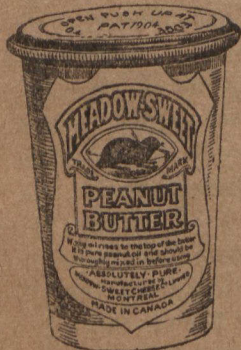
# Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS  
EN POTS



LE PAQUET DE 10¢

## CHEESE



Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté à notre

### BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO., MONTREAL.

## LA SUPERIORITE DES ANIMAUX SUR LES AVIATEURS

**MALGRE** tous les progrès réalisés dans l'art de l'aviation, les vols surprenants des plus hardis aviateurs ne peuvent être comparés avec ceux des oiseaux.

Au point de vue de vitesse, de l'endurance et du pouvoir visuel, les oiseaux sont et seront toujours de beaucoup supérieurs aux plus habiles aviateurs.

Une hirondelle, par exemple, peut voler à une vitesse de 120 milles à l'heure et le vautour, quand il se précipite sur sa proie, descend du haut des airs à une vitesse qui peut atteindre 150 milles à l'heure.

Il y a 3 ans, pour se rendre un compte exact de la vitesse du vol de l'hirondelle, on captura un de ces oiseaux à Compiègne, en France, et on alla le lâcher à Anvers, en Belgique. La distance qui sépare ces deux villes est de 140 milles et l'oiseau, lâché à Anvers, rejoignit son nid, à Compiègne, au bout d'une heure et huit minutes. L'hirondelle avait ainsi parcouru le trajet à une vitesse moyenne de 128 milles à l'heure.

Si certains aéroplanes atteignent déjà des vitesses très grandes, et si un jour nos aviateurs arrivent à égaler les oiseaux en ce qui concerne la vitesse, ceux-ci, néanmoins, conserveront longtemps encore, si ce n'est toujours, la supériorité en ce qui concerne l'endurance.

Certains oiseaux peuvent en effet voler, sans se reposer pendant plus de 24 heures, tandis qu'un aviateur qui a fait une envolée de 8 à 9 heures sans arrêt, est dans un tel état de fatigue de corps et d'esprit qu'il arrive souvent à perdre connaissance.

Aucun pilote ne pourrait effectuer, sur terre ou sur mer des vols aussi longs que

ceux que font certains oiseaux, notamment les coucous. Ces oiseaux, nous affirme un naturaliste, font d'une seule traite, le parcours qui sépare l'Angleterre de l'Afrique.

En ce qui concerne la vue, un aviateur qui se trouve planer à une hauteur de 10,000 milles, à besoin d'une bonne lunette d'approche pour distinguer ce qui se trouve au-dessous de lui, et encore ne peut-il que distinguer les choses énormes, telles que blocs de maïsons, larges rivières, etc. Les oiseaux, au contraire, avec leurs yeux qui sont 20 fois plus puissants que ceux de l'homme, lors qu'ils volent à ces mêmes altitudes élevées, distinguent facilement sur terre de tout petits oiseaux, et ils se précipitent sur eux à une allure vertigineuse.

## LE TEINT DES DIFFERENTES RACES PROVIENT-IL DU CLIMAT

**PRIMITIVEMENT**, les hommes étaient-ils tous blancs, et ont-ils peu à peu pris leurs teints, distinctifs des races, par le séjour prolongé dans les différents climats ou les différentes contrées qu'ils ont habités ? Cette question a soulevé beaucoup de discussions et n'a jamais pu être résolue que par des probabilités.

Si l'on s'en rapporte à l'Écriture Sainte, puisqu'à l'époque de la Tour de Babel, les hommes, était encore peu nombreux, habitaient tous la même contrée, et devaient par conséquent avoir tous le teint blanc qui est celui de la race juive.

C'est à cette époque, par suite de la diffusion des langues, qui fut, dit l'Écriture, une punition de Dieu à cause de leur orgueil, que ces hommes se sont séparés en se groupant selon les différents langa-



ges qu'ils parlaient et qu'ils se sont dispersés sur la surface du vieux monde de savants.

D'après un grand nombre de savants, ce serait alors que les hommes auraient pris peu à peu des teints différents suivant la région habitée par eux.

A l'appui de cette thèse on a cité beaucoup de cas curieux, en voici un nouveau constaté, il n'y a que quelques années.

Un soldat écossais qui faisait son service aux Indes, y était depuis deux ans seulement lorsqu'il fut atteint par la "Malaria". Transporté à l'hôpital, il y fut soigné et il sorti guéri peu de temps après. On s'aperçut alors que les parties de son corps non couvertes par des vêtements avaient changé de couleur. Peu à peu ce changement de couleur s'accrut et gagna tout le reste de son corps il prenait ainsi en quelque temps le teint d'un véritable Hindou. Ses yeux, qui auparavant étaient gris, étaient devenus bleus, ses cheveux d'un beau blond clair étaient devenus presque noirs et toute la peau de

son corps était devenue de la couleur de celle des Hindous, quelques parties même étaient presque aussi noires que du charbon.

Depuis cet ancien soldat qui vit actuellement dans l'Inde passe pour un véritable Hindou.

— o —

### ENGRAIS POUR LES PLANTES D'APPARTEMENT

DE nombreux succès ont été obtenus par l'emploi d'arrosages nutritifs avec le mélange suivant :

	parties
Nitrate de soude . . . . .	500
Chlorure de potassium . . . . .	200
Superphosphate de chaux . . . . .	400

à la dose d'une pincée d'engrais composé par pinte. Ces arrosages, dont la propriété particulière est de faciliter le développement des fleurs, doivent alterner avec ceux à l'eau pure.

### QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom . . . . .

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Ancienne adresse . . . . .

Localité . . . . .

LA REVUE POPULAIRE, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

La Jambe  
Artificielle  
de CONRAD

**MARTIN**

donne une marche souple,  
facile, légère, confort par-  
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60  
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,  
Appareils Orthopédiques, Bas  
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES  
PAR DES EXPERTS SOUS LA  
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE  
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages  
**36-38 rue GRAIG Est, Montreal**

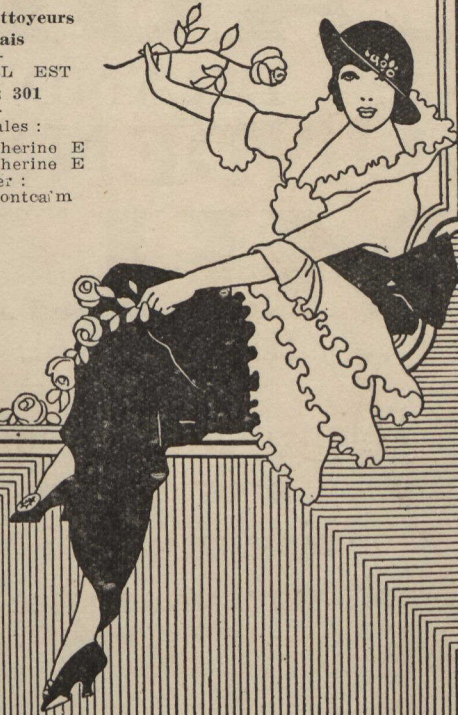


Nos clients disent que,  
lorsque nous nettoyons  
un vêtement, c'est une  
superbe fraîcheur que  
nous lui rendons.

Dechaux Frères,  
Experts Nettoyeurs  
Français

TEL BELL EST  
51-52 et 301

Succursales :  
197 Ste-Catherine E  
710 Ste-Catherine E  
Atelier :  
661 rue Montcaim



**Lait**  
**Condensé**  
**BORDEN'S**  
**MARQUE "EAGLE"**

*Gail Borden*  
**EAGLE**  
**BRAND**  
**CONDENSED**  
**MILK**  
**THE ORIGINAL**

C'est l'aliment naturel indispensable  
au bébé pour qu'il digère bien,  
dorme bien, se porte à merveille  
et soit une vraie joie pour le  
foyer.

**Borden's Milk Co, Limited, Montreal**